

R
438

La Revue

mai 1942

MODERNE

M A I • 15c - Montréal: 14c plus taxe

Le

13

PAR ALAIN GRANDBOIS





*"..et ce superbe
gin ne coûte
pas plus cher.."*



LE VÉRITABLE
Sir Robert
BURNETT'S
LONDON DRY
GIN

25 onces \$2.30 • 40 onces \$3.50

La bague de diamant et de rubis de chez Birky-Ellis-Ryrie.

DISTILLÉ ET EMBOUTEILLÉ PAR DISTILLERS CORPORATION LIMITED, MONTREAL
VEUILLEZ CONSERVER LA BOUTEILLE! Le Canada a besoin du verre! Conservez
toutes les bouteilles. Votre Comité de Récupération les ramassera.



Ne manquez pas de lire

MON MAGAZINE POLICIER ET D'AVENTURES



Le meilleur magazine du genre
en français au pays.



Tous les mois 15 sous



LA REVUE MODERNE

M O N T R É A L

M A I 1947

VOL. 24 - No 1



Président: Hector AUTHIER

V.-Président et directeur: Roland BEAUDRY

Directeur littéraire: Henri GIRARD

Directeur artistique: Roger FRIGON

SOMMAIRE

Le Roman du mois

Rebecca Daphné du Maurier PAGES 39

Nouvelles

Le 13 Alain Grandbois 5
La grande voyageuse Gabrielle Roy 12
Sur la tombe de l'inconnu Adalbert Trudel 18

Articles

Montréal a trois cents ans Henri Girard 7
La Croix-Rouge en Abitibi Pierre LeBaron 8
Donneur de sang Gabriel Langlais 9
Voulez-vous bien jouer au tennis? Marcel Rainville 10
Laval et la France Jean-Louis Gagnon 11
Les trois solutions possibles Eugène Lapierre 14
Pureté de lignes Jacques Beaulieu 17
Plaisir de lire Henri Girard 16

Chroniques féminines

La mode Michèle Lemaitre 19
La cuisine Line Granpré 22
Egayer votre chambre 24
La beauté Line Granpré 26

Chroniques mensuelles

Le film du mois 15
Echanges confidentiels Lucienne 25
Vous répondez? 30 et 36
Les mots croisés 34
La petite poste 42

Editorial

Entre nous Henri Girard 4

Couverture

Ça sent bon! (Photo Arnott et Rogers)
(Fox-terrier anglais de la Maison Laurencelle)

Les manuscrits fournis aux éditeurs reçoivent toute la considération possible, mais avec la restriction qu'ils le sont aux risques de l'auteur et sans que les éditeurs s'engagent à les accepter ou à les publier. La REVUE MODERNE laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs écrits.

ABONNEMENT: \$1.50 pour un an, États-Unis, \$2. par année. Faire toutes remises par mandat postal, bon de poste ou chèque accepté.

Enregistré comme matière postale de seconde classe au bureau de poste de Montréal.

LA REVUE MODERNE est publiée mensuellement par la Revue Moderne Limitée, à ses bureaux et ateliers, 320 est, rue Notre-Dame, à Montréal; MARquette 1221.

Votre sourire s'égaye quand vos gencives sont soumises au traitement spécial Ipana



Évitez "la brosse à dents rosée"... les gencives molles et les dents ternes — changez aujourd'hui pour

IPANA ET SON MASSAGE

POUR avoir un sourire véritablement charmant, vous devez vous occuper de vos gencives tout autant que de vos dents — soumettez-les à l'exercice et au stimulant dont elles ont besoin. Parce que des gencives privées d'exercice sont exposées à devenir tendres et molles, et il se peut que vous deveniez une victime de "la brosse à dents rosée".

Si vous apercevez une "teinte rosée" sur votre brosse à dents — voyez votre dentiste. Peut-être l'ennui n'est-il pas grave, mais il n'appartient qu'à ce dernier de juger.

Vraisemblablement, il vous dira que la nourriture tendre de nos jours prive vos gencives d'une mastication laborieuse, les rendant ainsi débilés et molles. Et, comme tant de dentistes modernes, il vous suggérera l'usage fréquent du bienfaisant stimulant d'Ipana et son massage.

Parce que la pâte dentifrice Ipana est spécialement conçue, non seulement pour nettoyer entièrement les dents, mais aussi pour raffermir et stimuler tout aussi bien les gencives.

Chaque fois que vous brosserez vos dents, massez vos gencives avec un léger supplément d'Ipana. Le stimulant picotement vous signifie que la circulation s'améliore dans les tissus des gencives — que vos gencives sont en train de devenir plus fermes, vos dents plus brillantes et votre sourire plus radieux.

Procurez-vous un tube économique d'Ipana aujourd'hui même chez votre pharmacien.

Près de 2 dentistes contre 1 emploient personnellement Ipana préférablement à tout autre dentifrice.

Un récent relevé d'un important journal de la profession dentaire au Canada démontre que près de deux fois plus de dentistes emploient eux-mêmes, et recommandent, Ipana de préférence à tout autre dentifrice — pâte, poudre ou liquide.

Un produit de Bristol-Myers
Fabrication canadienne



Ipana
PÂTE DENTIFRICE

Le lecteur

Sous cette rubrique nous publions les opinions et les critiques de nos lecteurs choisies parmi les lettres les plus intéressantes que nous avons reçues pendant le mois. Toute lettre publiée vaut à son signataire un dollar. À l'auteur de la lettre jugée la meilleure publiée pendant l'année va un prix de \$25.

L'on est prié de s'en tenir à des opinions et des critiques sur la Revue Moderne ou les écrits de ses collaborateurs. L'on adresse ses lettres à "Opinions", 320, Notre-Dame est, Montréal.

* * *

L'ART DE CONVAINCRE PAPA

Monsieur le Directeur,

Je viens me joindre à de nombreux lecteurs, pour vous donner mon opinion, sur la charmante "Revue Moderne". Inutile de vous dire qu'elle est appréciée par chacun des membres de la famille. Pour ma part, après avoir eu le bonheur d'en lire une chez une amie, je me suis dit: "Il me faut un abonnement arrivant chez-moi. Quel ne fut mon empressement d'en parler à papa pour me faire payer un abonnement à votre revue. A mon grand regret, il ne s'en souciait guère. Il me dit que cette revue plutôt féminine n'intéresserait que moi et qu'il faudrait également d'autres revues pour intéresser les autres membres de la famille et qu'ils n'avaient pas les moyens de donner à tous et à chacun leurs revues favorites. Donc, je me suis résignée, conservant mon désir, me disant que aussitôt que j'aurais quelques sous j'irais en acheter quelques numéros. Car je savais que si je parvenais à l'introduire dans la maison ce serait la faire adopter. A peine quelques semaines plus tard, j'avais réussi à m'abonner pour 3 mois, et à ma grande joie, je voyais déjà papa lisant la revue. Dès l'instant, je me suis dit: mon plaidoyer est gagné. Et comme de fait je fus heureuse de constater que mon abonnement n'était même pas fini que papa s'était abonné pour 3 ans, disant que c'était la seule revue qui intéressait chacun des membres de la famille, les plus âgés comme les plus jeunes. Nous avons maintenant laissé les autres revues, car celle-ci est adoptée et c'est pour toujours, j'en suis assurée. Veuillez cher Directeur accepter mes sincères appréciations, et croire à mon empressement à lire votre revue chaque mois.

Votre lectrice assidue,

A. CHABOT,

Bernatchez,

Cité Montmagny, Qué.

* * *

DESIR SATISFAIT

Monsieur le Directeur,

J'ai été agréablement surprise de voir que vous publiez le roman de Daphné du Maurier, "Rebecca".

(S.V.P., lisez la suite en page 31)

Entre nous

Je cherche au fond de ma fierté,
L'acte qui sauve et qui délivre.

Le Canada français, s'il n'avait qu'une voix, ne parlerait pas autrement. Malgré nos disputes et nos misérables petites querelles, nous avons tous le désir d'un acte qui nous sauverait et nous délivrerait.

Il y en a, parmi nous, qui ne réfléchissent jamais à cet ordre de problèmes. Ils vivent, au jour le jour, une vie terne, préoccupés qu'ils sont d'éviter avant tout la solitude, le recueillement, l'honneur et la tristesse de penser. Eux aussi, pourtant, ressentent le besoin de l'acte sauveur.

Les actes réaliseront le salut, non les mots.

Quels actes?

Rue Saint-Claude, tout près de la rue Notre-Dame (où la Revue Moderne sépanouit maintenant en son éclat de gris-blanc, de rouge et de vert), deux petits gars de chez nous en guenilles, l'un tirant, l'autre poussant, allaient rendre au sommet de la côte une voiturette aux roues torturées qu'ils avaient chargée de morceaux de bois, de vieilles boîtes, de morceaux de carton. Un faux mouvement, et toute la charge s'effondre au milieu de la rue. Voilà les deux petits gars au désespoir qui s'empressent de ramasser leur butin parmi les autos, les chevaux et les voitures.

Un jeune homme bien mis, l'un de ceux que Grigon appellerait un "dandy" (pour nous prouver qu'il a lu Baudelaire), se précipite pour leur aider à refaire le chargement. C'est fait rapidement; il n'y a rien de perdu. Le jeune homme s'essuie les mains à son mouchoir et reprend sa route.

J'ai vu dans le geste spontané de ce bon garçon l'image des actes nécessaires. Rien d'héroïque, rien qui flatte la vanité personnelle: le simple geste d'un Canadien français qui donne le coup d'épaule nécessaire, partout où il le peut, à ceux des siens qui ont besoin de son aide.

Des actes? Regardez autour de vous et voyez ceux des vôtres qui ont besoin de vos soins immédiats. Et puis aidez-les. Aidez-les tant que vous le pourrez.

Nous voulons tous faire de grandes choses, des actions qui nous rendent célèbres. Nous songeons beaucoup plus à satisfaire notre vanité qu'à agir pour le bien collectif.

Lorsque chacun de nous commencera à agir pour les siens, à aider les siens sans gloire et sans profit, la face de l'univers canadien-français commencera à se transformer. Nous n'aurons plus besoin, alors, de ligues de ci et de ligues de ça. Je n'entends point que plusieurs de ces ligues ne soient fort utiles. Elles le sont actuellement à cause de notre apathie, à cause du peu de soin que nous avons de nous entr'aider. Le Canada français prendrait une autre allure, si nous voulions être moins héroïques et plus simplement humains.

N'oublions pas que nous avons survécu comme peuple français par la grandeur des actes humbles et ignorés.

Henri Sirard

...et l'éditeur

Le rationnement de l'essence ne supprimera pas les voyages. J'en connais qui se préparent à voyager par bateau. Et c'est tout normal. Comme aux premiers temps de la colonie et même comme ce fut le cas jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle le fleuve et nos rivières vont être nos routes naturelles. Il y aura foule à bord des bateaux qui font le transport des voyageurs tout le long du Saint-Laurent et des grands lacs.

Chose certaine, en tout cas, les amateurs de beaux vieux meubles canadiens-français ne manqueront pas d'aller voir l'admirable collection de l'hôtel Tadoussac, à Tadoussac même.

La Revue Moderne aura l'avantage de publier, dans son numéro de juin, une série de très belles photos de ces meubles présentée par l'excellent journaliste Campbell Carroll.

* * *

Grand mystère! Que s'est-il passé? Il y a eu un meurtre. Un homme se lève la nuit. C'est un savant qui s'intéresse à des choses mystérieuses du passé et de lointains pays. Il a entendu un cri dans le corridor. Ouvrant la porte de son appartement, il aperçoit le cadavre d'une femme au pied de l'escalier qui conduit à l'étage supérieur. Qui est l'auteur du crime?

Il faudra le demander à Ringuet qui vous donnera la réponse de l'énigme dans le numéro de juin de la Revue Moderne.

* * *

Il est partout question de la grande offensive des armées allemandes contre la Russie au début de l'été prochain. Supposons que l'ennemi parvienne à s'emparer de Moscou et de Leningrad ou qu'il reste maître des industries établies dans la région de la Donet, croyez bien qu'il n'en sera pas pour autant victorieux des armées russes, car Staline a prévu en secret l'organisation de vastes centres industriels derrière les monts Ourals, huit cent milles à l'est de Moscou. Il y a quinze ans que les Russes travaillaient à perfectionner leur troisième ligne de défense militaire et industrielle.

Un journaliste américain, qui a vécu pendant cinq ans dans cette région avant la guerre, M. John Scott, vous donnera, sur ce sujet, dans un prochain numéro des faits et des chiffres fort impressionnants. Il semble que Hitler a raison d'affirmer qu'il ne connaissait pas la puissance militaire de la Russie lorsqu'il s'est venté d'entrer en vainqueur à Moscou le 15 août dernier.

* * *

Vous aimez le tennis? Alors ne manquez pas de lire la série de trois articles de M. Marcel Rainville, qui commencent dans ce numéro. Vous n'ignorez certainement pas que M. Rainville a été champion de tennis du Canada. Ses articles vous plairont et vous aideront.

Le

13

Il y a même des aventuriers superstitieux. Quel malheur ou quel bonheur apportera le chiffre fatidique aux deux hommes qui se rencontrèrent un jour à Djibouti ?

A cinq kilomètres de Djibouti, au creux des dunes de feu, l'oasis d'Ambouli se dresse soudain, comme un miracle. Des sources bordées de lauriers roses et blancs toujours fleuris, une végétation touffue pleine de creux d'ombre, des hibiscus, des cinéraires, des palmiers-dattiers, des palmiers dhoum (et ces hauts palmiers royaux qui plongent une tête étoilée dans le bleu fixe du ciel) les cases profondes et fraîches des Somalis, un air doux, léger, traversé de bouffées de parfums, la noble fierté des hommes, la démarche lente et souple des belles filles noires au sourire étincelant, tout évoque, à Ambouli, le Paradis même du prophète.

Cependant cette nuit-là, sous la pleine lune, l'oasis avait été la proie des démons. Des guerriers damakils, venus d'Obock, y donnaient un tam-tam, à quoi nous assistâmes jusqu'au matin. Cela avait commencé la veille, sur la place de terre battue, autour des grands feux rouges, par le battement sourd des tambourins. Accroupie, l'assistance scandait le rythme avec des mouvements secs de la tête. Des guerriers occupaient les premiers rangs. Les femmes se tenaient à l'écart, groupées comme des raisins sombres; elles entrechoquaient en mesure leurs lourds bracelets de cuivre. On voyait parfois luire leurs yeux, leurs dents. Puis un lent murmure s'élevait, qui s'était bientôt transformé en un chant rauque, monotone, haletant, d'une extraordinaire nostalgie. Et les danses avaient commencé.

D'abord, un Danakil s'était détaché du groupe des guerriers et



P A R A L A I N G R A N D B O I S



avait dansé seul. Puis un autre était venu se joindre à lui, puis un troisième, puis d'autres encore. Ils étaient grands, nus, montraient une poitrine striée de tatouages bleus. Et, sous un crâne allongé, surmonté de cheveux dressés à la houppe, blanchis à la chaux, une face grimaçante et torturée. Ils roulaient des yeux hagards, aspiraient violemment l'air, soufflaient, creusaient le ventre et les

joues. C'était la danse de la *faim*. D'autres vinrent les remplacer. Ce fut la danse de la guerre. Les nouveaux venus brandissaient des lances, des poignards, des coutelas, hurlaient comme des déments, levaient et abaissaient leur bouclier dont le cuivre, à la lueur des flammes, paraissait s'empourprer de sang. Cela dura des heures. Enfin, ruisselants de sueur, titubants comme des hommes ivres, ils regagnèrent l'ombre.

Les grands feux rougeoyaient. Il y eut comme une sorte d'attente irréelle, comme une sorte d'étrange suspension du temps. Seuls les tambourins continuaient de fouetter le silence, la nuit. Alors les femmes, une à une, se levèrent et balançant lentement leurs hanches, vinrent se ranger autour des feux. Des Danakils les y rejoignirent. La lune sombrait au fond de l'horizon. La dernière danse commençait, la danse indescriptible de l'amour. Avec elle, l'orgie diabolique...

L'aube blanchissait quand nous quittâmes la folle oasis. Déjà les salines qui bordaient la route conduisant à Djibouti brillaient de mille petits feux doux, bleus, pareils à ceux de la neige nouvelle, au matin, dans les pays du Nord. Je laissai mes compagnons à l'entrée de la ville, devant le marché. Ces cris, ces hurlements, le rouge des feux, le vin de palme que nous avions bu sans modération, le manque de sommeil m'avaient fatigué, et je désirais secouer cette torpeur qui m'envahissait en regagnant à pied l'hôtel où je logeais. Je flânai à travers le marché, je m'y égarai, et quand je retrouvai mon chemin un soleil oblique, implacable, brûlait déjà. J'étais tête nue. Je cherchais machinalement l'ombre sous les auvents. Soudain je fus brusquement saisi par les épaules et poussé dans l'entrée d'un bazar.

— Hé, Sidi, donne un casque et des verres fumés!

Mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, je vis devant moi un grand type maigre, à l'oeil bleu, au poil roux.

— Hé, dites donc, ne croyez-vous pas que...

— Hé, que je devrais m'occuper plutôt de mes affaires. Je sais, je sais. Nous verrons cela un autre jour. Alors, Sidi, tu dors!

Il s'exprimait en français avec un fort accent britannique. Sa voix était curieusement enrouée. L'Arabe accourut avec un casque et des verres.

— Voilà Missié, voilà. C'est vingt-deux francs, Missié.

— C'est dix francs. Ne lui donnez pas plus de dix francs. Pas un centime de plus!

— Je ne lui donnerai rien du tout... S'il m'arrive de payer généralement ce que j'achète moi-même, il est extrêmement rare que... que...

La colère m'étouffait. Comme un enfant pris en faute.

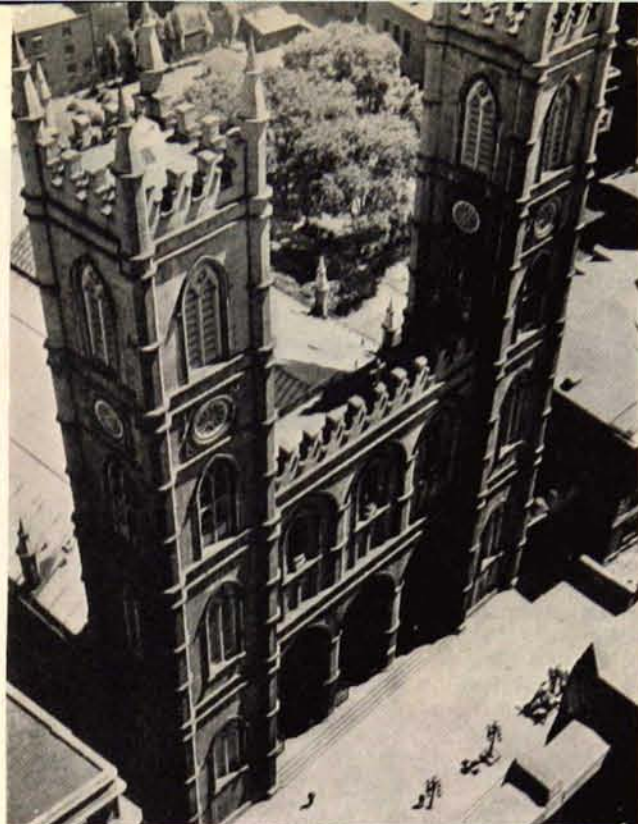
— Pas plus de dix francs. Ne l'oubliez pas... Ils sont plus pillards que les Touaregs du désert... Et méfiez-vous du soleil!

Il éclata de rire et sortit.

* * *

Le bar de l'hôtel des Arcades, à six heures, est le rendez-vous de la population blanche, côté mâle, de Djibouti. Le contrôleur des douanes vient y faire sa belote avec l'instituteur-adjoint, le pharmacien vient y surprendre les sous-officiers des bateaux de passage, le di-

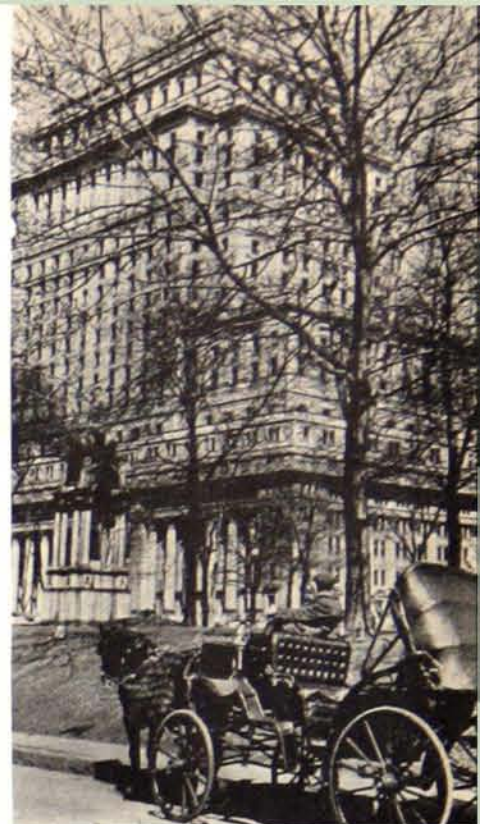
(S.V.P., lisez la suite en page 34)



L'église Notre-Dame et le jardin du Séminaire Saint-Sulpice, vus de l'édifice Aldred.
(Photo Editorial Associates Ltd.)



La rue Notre-Dame, en 1805. Au premier plan l'ancienne église anglicane. Au loin, l'ancienne église Notre-Dame.
(Aquarelle de John Drake, Inventaire des Oeuvres d'Art de la province de Québec.)



L'édifice Sun Life, le plus élevé du Montréal moderne.
(Photo Editorial Associates Ltd.)

MONTREAL

à trois-cents ans

*Ville-Marie de 1642 opposée
à Montréal 1942.*

AUSSI bien que le peut un peuple qui ne craint pas de faire la guerre et d'en supporter les sacrifices, Montréal fête son troisième centenaire.

Excellent, tout cela. Ces retours vers le passé servent les meilleurs intérêts de notre communauté. En de telles occasions les membres d'une même société humaine éprouvent volontiers le sentiment d'union et de confraternité qu'ils ne ressentent que trop peu d'habitude. On fonce dans le tas des routines quotidiennes; on râcle la croûte épaisse, accumulée par les ans, des malentendus consentis et des égoïsmes reposants.

Et Montréal apparaît soudain à ceux qui l'habitent comme renouvelé et rajeuni de l'éclat sans ombre de ses glorieuses origines.

Dans cette ancienne demeure qui loge maintenant la *Revue Moderne*, dans cette solide maison aux murs de pierre (des murs de deux pieds d'épaisseur), au cœur du vieux Montréal, il est singulièrement naturel d'évoquer les hommes et les femmes de haut courage qui ont fondé la métropole du Canada.

D'ici à la Place Royale, il n'y a guère plus de dix minutes de mars-

(S.V.P., lisez la suite en page 31)

P A R H E N R I G I R A R D



Le pont Jacques-Cartier vu du fort de l'île Sainte-Hélène.
(Photo Editorial Associates Ltd.)



Le carré Victoria, lors de l'affaire Gavazzi. A l'arrière plan l'église Saint-Patrice et le collège Sainte-Marie.
(Aquarelle de James Duncan, Inventaire des Oeuvres d'Art de la province de Québec.)



Le Champ de Mars et l'ancienne prison, en 1826.
(Aquarelle de John Drake, Inventaire des Oeuvres d'Art de la province de Québec.)

La Croix-Rouge

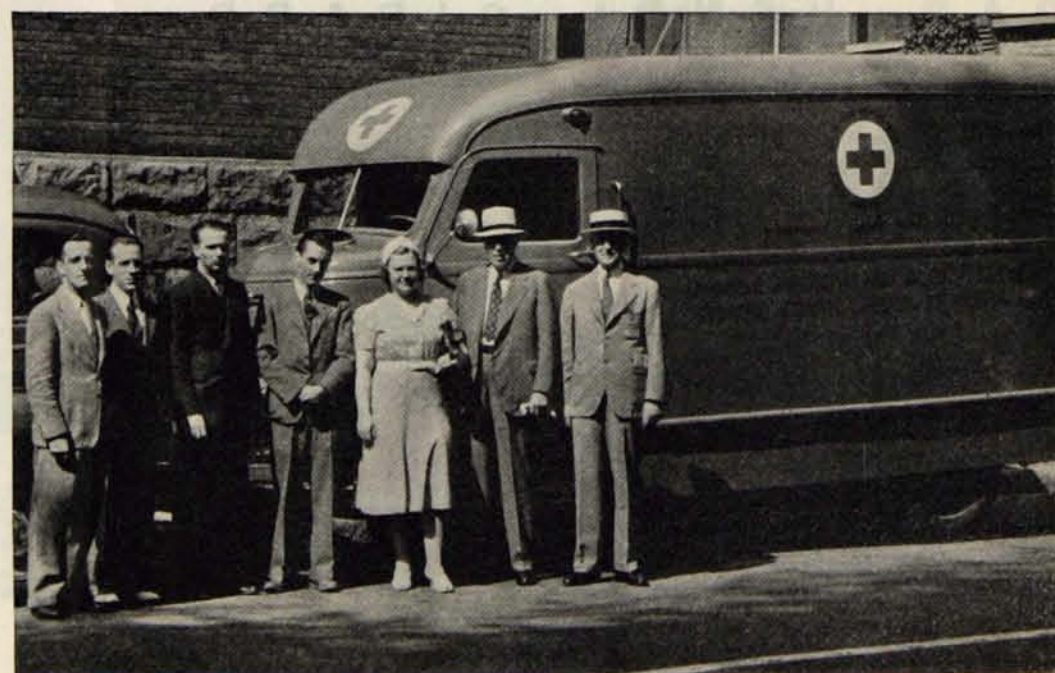
EN ABITIBI



EN HAUT. — Les médecins et garde-malades de la Croix-Rouge opèrent la femme d'un colon.

CI-DESSUS. — Les enfants des colons sont transportés à la clinique dans l'ambulance de la Croix-Rouge.

A DROITE. — Le personnel de la clinique mobile de la Croix-Rouge en Abitibi.



VOUS pensez que la Croix-Rouge n'agit que sur les champs de bataille?

Savez-vous que l'été dernier, au cours de cinq mois, deux cliniques mobiles de la Croix-Rouge (médicales et dentaires), c'est-à-dire deux grandes voitures automobiles avec leurs remorques tout équipées et leur personnel de médecins, de dentistes et de garde-malades, ont parcouru 20,500 milles de l'Abitibi et du Témiscamingue pour apporter gratuitement la santé aux femmes, aux hommes aux enfants de ces régions éloignées de colonisation? En si peu de temps, les spécialistes de la Croix-Rouge ont examiné et soigné 8709 colons; ils ont découvert plusieurs cas de tuberculose qu'ils ont rapporté au ministère de la Santé de Québec; ils ont extrait 17,511 dents, rempli 846 dents creuses et opéré 821 cas d'amygdalite.

Voilà bien des exemples frappants de l'oeuvre accomplie par l'organisation provinciale de Québec de la Croix-Rouge qui complète l'action permanente du ministère de l'Hygiène de la province. C'est l'étroite collaboration avec la Croix-Rouge du docteur Léon Gérin-Lajoie, très important dans cette société, de l'honorable M. Henry Groulx, ministre de la Santé du Québec, du docteur Jean Grégoire, sous-ministre de la Santé, c'est aussi la collaboration des garde-malades, des évêques, du clergé et des colons qui a rendu possible la réalisation de cette oeuvre admirable.

Et quel succès magnifique! Au début de la saison d'été, les deux cliniques mobiles de la Croix-Rouge déterminent leurs itinéraires et précisent les endroits où elles devront s'arrêter. Les évêques, les membres du clergé, les garde-malades à l'emploi du gouvernement de Québec, et les directeurs des dispensaires de ces régions reçoivent tous avis des itinéraires choisis. Les garde-malades s'empresse d'annoncer la visite des cliniques de la Croix-Rouge. Du haut de la chaire, les curés précisent la date de l'arrivée des médecins et des dentistes.

Chacune des cliniques mobiles est admirablement équipée. On y trouve tous les appareils et instruments requis pour les soins médicaux et dentaires, des lits de camps, couvertures de laine et même un générateur d'électricité. Aussitôt qu'une clinique mobile arrive dans un endroit de colonisation, on s'empresse de préparer les salles d'examen médicaux et d'opération. Parfois, c'est dans le soubassement d'une église, ou dans une école, souvent dans un dispensaire fort bien pourvu et entretenu par le ministère de la Santé de Québec. Nombre d'hommes, de femmes et d'enfants attendent leur tour. Certains, trop malades pour se rendre à la salle de clinique, y sont transportés dans l'automobile de la Croix-Rouge qui fait alors fonction d'ambulance.

L'examen des malades et les petites opérations tiennent les médecins et dentistes occupés du matin au soir. Les opérations ont lieu le matin de sorte que les patients puissent se remettre du choc opératoire étendus sur les lits de camps de la clinique. Ceux qui doivent être transportés chez eux le (S.V.P., lisez la suite en page 31)

PAR PIERRE LEBARON

à l'oeuvre

VOUS déposez votre paletot et votre chapeau au vestiaire, tout comme vous le faites à l'opéra, au théâtre ou au ciné. De grandes jeunes filles portant l'uniforme bleu-gris de la Croix-Rouge, m'accueillent en français, un accent qui vous amuse parce qu'il est charmant. Si vous êtes à votre première "saignée", vous vous laissez guider au premier. Une grande Anglaise du nom de Miss Adélaïde vous y souhaite la bienvenue. Elle est gentille et parle beaucoup. Elle vous avoue que ses ordres sont de vous "abreuver". Sur un buffet, vous remarquez en effet, des bouteilles d'eau gazeuse. Dans des plateaux, des biscuits secs et partout sur les tables, une foule de revues. C'est pour vous aider à tromper le temps, comme chez le dentiste. On prépare alors votre dossier. Comme j'en suis à ma troisième visite à la Croix-Rouge — j'avais donné mon sang deux fois avant cela à Toronto — les formalités sont dans mon cas très simplifiées. Mon carnet de donneur de sang indique que j'appartiens au classement International (Landsteiner A, Jansky 11) et l'épreuve du sang Wasserman révèle que je suis négatif. Tout est en règle. Je n'ai plus qu'à attendre mon tour.

Nous sommes quatre à faire antichambre: un Anglais bien mis et deux braves cheminots du Pacifique Canadien; ceux-ci en sont tous à leur première expérience. Je suis un peu nerveux, non pas que l'aventure m'effraie, mais je sais, pour y avoir passé déjà, que la seule vue du sang, le mien ou celui d'un autre, me fait pâlir, perdre contenance et même con-

naissance, si je ne me surveille pas. Chaque fois, je me propose de surmonter cette faiblesse, et chaque fois, je le sais, je n'y parviens pas. Miss Adélaïde ne s'en étonne pas: elle en a vu bien d'autres. Elle souligne toutefois cette caractéristique sur ma fiche et laisse le médecin décider s'il doit quand même faire la prise de sang.

Mes compagnons semblent indifférents. Les cheminots du Pacifique Canadien rigolent à qui mieux mieux. Rien ne semble les émouvoir. Donner leur sang pour eux, c'est une petite aventure amusante, et pourquoi pas? Ils ne ressentent pas le besoin de s'analyser. Ils vont à la table d'opération, comme les enfants se préparent à monter les chevaux d'un carrousel. Ils se bousculent un peu, se taquinent les uns les autres et quand on proclame leurs noms, s'adressent des adieux touchants:

"Tu embrasseras ma femme pour moi, Georges, si je n'en reviens pas!"

Puis ils quittent Miss Adélaïde en riant.

Je reste seul avec l'Anglais. Peu loquace, il semble plus curieux que craintif.

Enfin, mon tour arrive. Miss Adélaïde qui n'a pas cessé de me parler, me confie en me laissant descendre au rez-de-chaussée, qu'elle me trouve "héroïque": bien grand mot pour une petite opération. Je suis le grand Anglais à la "salle d'opération". Je n'ai qu'un souci, celui d'exiger qu'on se serve de mon bras droit. En effet, j'ai remarqué que la transfusion est plus facile de la droite. Je m'y sens naturellement plus de force. (S.V.P., lisez la suite en page 30)

DONNEUR DE SANG



PAR GABRIEL LANGLAIS



EN HAUT. — Des experts du laboratoire de la Croix-Rouge analysent des prises de sang et en déterminent la catégorie.

CI-DESSUS. — Le donneur de sang est fort bien traité — on comprend ça — par les médecins et les garde-malades de la Croix-Rouge.

(Photo Canadien Pacifique)

A GAUCHE. — Le médecin de la Croix-Rouge, rue Bishop, examine un donneur de sang, un agent de la police privée du Canadien Pacifique.

(Photo Canadien Pacifique)

LA réponse générale est évidemment: "Oui."

Il faut tout premièrement avertir ceux qui espèrent devenir champions de bien peser leurs chances avant d'entreprendre une série de sacrifices de tous genres. Plusieurs champions, arrivés à la fin de leur carrière sportive, c'est-à-dire vers la quarantaine, contraints à la retraite, ont trouvé très difficile de se réajuster à des nouvelles conditions de vie. Mais il reste la foule des joueurs qui veulent naturellement bien faire ce qu'ils entreprennent et qui savent qu'ils trouveront plaisir à bien jouer.

* * *

Les lecteurs savent déjà qu'il serait inutile d'espérer réussir après avoir atteint une certaine classe si l'équipement fait défaut. On a bien vu Roger Durivage réussir au début avec une raquette recordée avec de la ficelle; j'avais eu une expérience semblable alors que les finances étaient basses,

mais qu'il fallait jouer quand même. Ceux qui peuvent le faire devront se procurer un très bon équipement: souliers, vêtements blancs sont faciles à se procurer; il est très important d'être bien mis, tout en blanc et proprement.

Les raquettes? Les bonnes maisons ont des bonnes marques; si vous ne savez pas quelle raquette choisir, prenez conseil d'un joueur d'expérience. N'oubliez pas que toutes les raquettes portant un certain nom n'ont pas toutes les mêmes caractéristiques; il peut y avoir des variantes dans la forme du manche; la plupart sont marquées aujourd'hui H, M ou L pour *heavy, medium, light*; le poids est aussi distribué différemment suivant que vous aimez une raquette pesante dans la tête, balancée également ou légère dans la tête; ceci est entièrement une question de goût. La meilleure manière de choisir une raquette c'est d'aller chez le marchand et de manipuler différentes raquettes; vous trouve-

rez facilement une raquette que vous préférerez aux autres; achetez celle-là et si, au jeu, elle continue de faire votre affaire, demandez au marchand de noter toutes les caractéristiques de façon à ce que vous puissiez vous procurer des raquettes identiques à l'avenir. Un joueur de tournoi devrait faire les sacrifices voulus pour avoir au moins deux raquettes.

La tension du nerf est également importante; certains joueurs ne peuvent pas jouer avec des cordes trop tendues; pour le joueur de classe moyenne qui ne veut pas avoir à remplacer le fond trop souvent, une tension moyenne est recommandable; il y a des cordes très fines; elles sont dispendieuses à tous les points de vue; là encore

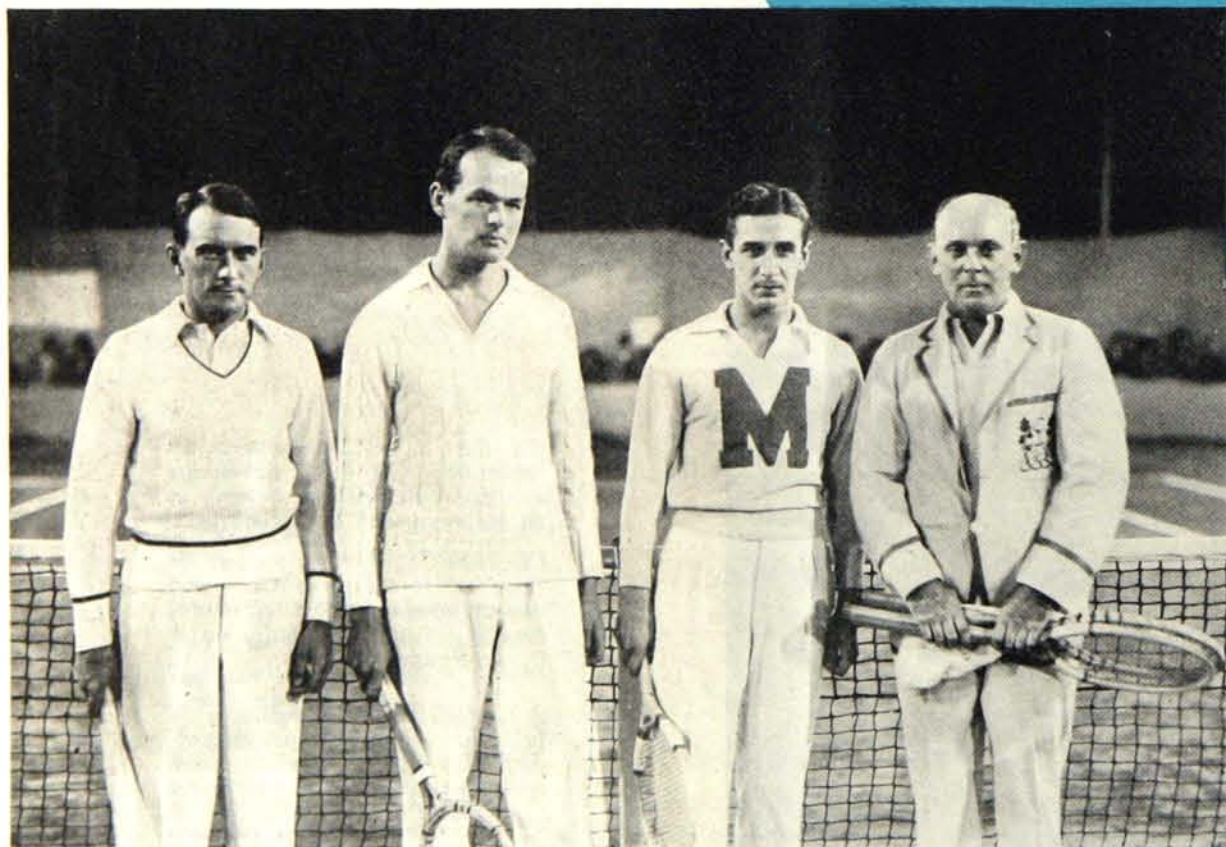
une corde moyenne fera amplement l'affaire. Il y a maintenant sur le marché des cordes synthétiques; auparavant nous avions eu des cordes de soie, d'acier. Pour le moment, c'est encore la corde faite avec l'enveloppe de l'intestin d'agneau qui est préférable, même si elle n'est pas toujours aussi durable.

Les balles? Achetez toujours les meilleures, vous y gagnerez à tous les points de vue. Il y aura peut-être rationnement cet été; nous devons tâcher de faire durer les balles le plus longtemps possible. Le contrôle de la balle devient de plus en plus difficile au fur et à mesure que la balle s'use; mais à la guerre comme à la guerre; nous devons être moins capricieux que par le passé, jouer plus d'ef-

Les conseils du joueur de tennis qui fut champion du Canada seront fort utiles à tous les amateurs de ce sport populaire.

**PAR MARCEL
RAINVILLE**

Voulez-vous bien jouer au TENNIS



De gauche à droite, Marcel Rainville, Roland Longtin, Henri-Paul Emard, Henri Laframboise, quatre as canadiens-français du tennis.

fets. Les joueurs de tournois souffriront beaucoup de cet état de choses pour avoir été gâtés dans le passé; dans un match de la Coupe Davis, nous recevions une demi-douzaine de balles neuves après les cinq premières parties et ensuite après six parties, ainsi de suite.

En France, au lieu de dire partie, on dit jeu; pour le reste le vocabulaire est passablement le même; quelques expressions peuvent varier; quant aux anglicismes, vous en entendrez beaucoup dans les milieux sportifs français; mais dans le sport comme dans la mécanique c'est presque inévitable.

* * *

Nous voici donc bien équipés; encore nous faut-il un beau court bien entretenu sur lequel les faux bonds ne gêneront pas tout notre plaisir. Depuis quelques années, le nombre des bons clubs a augmenté considérablement et il est bien rare qu'il ne s'en trouve pas un dans votre voisinage. (S.V.P., lisez la suite en page 32)

LAVAL ET LA FRANCE

PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Voici la première d'une série de chroniques du journaliste canadien-français qui est le mieux écouté à la radio, sur les problèmes de guerre et de politique étrangère. Tous les mois, nos lecteurs auront le plaisir de lire les commentaires de Jean-Louis Gagnon.

Comme un marchand de vin qui bouscule sur son passage les buveurs d'eau de Vichy, Pierre Laval, a mis la main sur les pleins pouvoirs. Le retour de l'Auvergnat à Vichy précipitera un règlement de compte. L'homme fort du fascisme français s'installe dans le fromage. Ceux qui parlaient du principe que la gloire de Verdun constituait une sorte de police d'assurance contre les reculades n'ont plus qu'à se ranger en bataille. Inutilement on a voulu neutraliser 42,000,000 de Français nés libres et républicains. Pierre Laval voudra sans doute les nazifier. Mais cela c'est une autre histoire.

Longtemps on a crû que l'action du State Department de Washington auprès du maréchal Pétain pouvait avoir une influence bien-faisante. Comme si le maréchal était libre de ses actes! Si Pétain est le vainqueur de Verdun, Hitler est le vainqueur de Sedan. Ne l'oublions pas de peur d'ignorer cette vérité élémentaire: Hitler a signé l'armistice parce que cela faisait son affaire; il vient d'imposer Pierre Laval au maréchal parce que cela fait son affaire; demain il occupera tout le Pré Carré avec ou sans le consentement de M. Pétain, si cela fait son affaire. Dire qu'en signant l'armistice, le maréchal a automatiquement sauvé, de l'occupation allemande, un tiers du territoire, c'est vouloir nous faire croire que les nazis n'ont pas encore envahi la Suisse parce que les fameux cantons sont bien défendus. La Suisse est un pays libre (encore) parce que M. Hitler et les grands seigneurs du nazisme ont intérêt à conserver cette colonie de vacances pour les épouses fidèles et les dames de beauté de l'Ordre Nouveau. C'est tour à tour l'endroit sec où l'on garde le pain sur la planche et l'entrepôt frigorifique où l'on conserve les gros et les petits fromages qu'on a fait mûrir depuis la prise du pouvoir.

Il serait stupide d'aller croire que le maréchal avait à choisir entre les nazis et l'amitié américaine. Exactement, il avait à choisir entre M. Laval et l'abdication. Et il a choisi non pas M. Laval, mais ce qu'il tient pour les pleins pouvoirs. Il y a bien des façons d'être ambitieux. On s'en est rendu compte au moment de l'armistice. Pour arrêter l'effusion de sang, on n'avait qu'à déposer les armes, mias sans ajouter le coup de la paix négociée avec proclamation d'un gouvernement anti-constitutionnel, mise en quarantaine des chefs de la République et de *profundis* à la gloire de Marianne. En devenant chef de l'Etat français — d'un état techniquement autonome — le maréchal s'exposait volontai-

rement au chantage. En somme un gouvernement français traitait avec l'ennemi; non pas un gouvernement formé de Quislings officiellement traités à leur drapeau, mais un gouvernement barricadé derrière les grands morts de Verdun. Sans retour, le maréchal acceptait de marchander l'honneur français. Hier c'était les épaulettes de Weygand qui tombaient aux pieds du vainqueur; aujourd'hui c'est Pierre Laval qui entre à Vichy en serrant sur son cœur la photo d'Otto Abbeitz; demain, peut-être, ce sera le départ des beaux navires français pour les ports du Reich. Plus que jamais on peut affirmer avec Charles de Gaulle: "On n'avait pas besoin d'un maréchal de France pour accomplir cette besogne."

* * *

Parce que Stafford Cripps est un intellectuel socialiste et non un marchand de gloire, il n'a pas crû que l'échec de sa mission l'autorisait à publier une édition augmentée des oeuvres de Kipling. Il est parti pour les Indes sans songer au vers fameux: *O! East is East and West is West...* Puis il a mis fin à ses pourparlers avec Nehru sans ajouter la suite: *When two strong men stand face to face...* Bien au contraire. Quand un honnête homme fait quelques milles kilomètres pour aller serrer les deux mains d'un homme de bonne volonté ce n'est jamais inutilement. Même s'il rate la commande, il sait qu'il pourra repasser par là.

Depuis deux cents ans environ, les Hindous et les Britanniques étaient de vieux ennemis. Aujourd'hui ils ne peuvent s'entendre sur un point précis, mais la haine n'existe plus. De part et d'autre on se rend compte qu'il y aura un règlement final. A ce point de vue, la rencontre de Cripps et de Nehru est aussi capitale pour l'avenir de

notre mère la Terre que le fut l'entretien Roosevelt-Churchill ou le voyage de Chiang Kai-Shek dans la maison du mahatma Gandhi.

J'ignore si l'indépendance de l'Inde — favorisée d'ailleurs par 76 p. c. des citoyens anglais qui ont été interrogés — sera le fait d'un traité avec l'Angleterre ou le résultat de circonstances extérieures; mais je sais qu'il est essentiel pour l'humanité qu'au jour de la Paix, l'Inde et la Grande-Bretagne se retrouvent autour du tapis vert — sinon comme alliées du moins comme nations entre qui l'entente n'est pas impossible. Les deux Etats auront leur mot à dire dans la reconstruction du monde. Et ce jour-là on comprendra l'importance de la mission Cripps.

* * *

M. Carlton Hayes, professeur à l'Université Columbia, vient d'être nommé ambassadeur des Etats-Unis en Espagne. C'est une excellente nomination. Le Dr Hayes est un érudit de grande classe et sa tolérance s'apparente à celle de Jacques Maritain. Il serait prudent toutefois qu'on évite de se laisser entraîner dans une trop grande collaboration avec les fascistes de Madrid. Le général Franco n'est pas l'ami des puissances libérales; il est même exactement le contraire. Depuis le 3 septembre 1939, il n'a ouvert la bouche que pour blâmer les démocraties occidentales et exprimer son admiration pour l'oeuvre de l'Axe Rome-Berlin. (S.V.P., lisez la suite en page 34)



M. Jean-Louis Gagnon, commentateur des événements de la politique internationale à Radio-Canada.



— Qu'est-ce qu'on fera de la pauvre Bédette quand la mère sera plus là ?

Voilà ce que d'une soeur à l'autre, elles se demandaient déjà dans la famille Gratton alors que Bédette réussissait encore à laver quelques tasses sans les casser et condescendait parfois à balayer en poussant le balai mollement jusque dans les coins. Mais avec

bien disparu qu'elle n'en éprouvait plus aucune distraction.

— La mère la dorlote, la gâte sans bon sens, constatait Ernestine à chacune de ses rares visites. — Elle est plus paresseuse que jamais et mange comme dix. Qu'est-ce qu'on en fera le jour où la mère sera partie ?

Ce jour arriva beaucoup plus tôt que les soeurs Gratton ne

Avant de perdre complètement l'usage de la parole, la paralytique fit approcher ceux de ses enfants qui avaient pu accourir à son chevet et, péniblement, ses lèvres raidies réussirent à prononcer quelques mots: "Bédette! N'abandonnez pas Bédette."

* * *

Le corps était à peine refroidi lorsque Hortense, Emérencienne,

l'endurer surtout si Bédette arrive avec son lit de plume. Passe encore si c'était rien que pour quelques mois..."

Ce qui donna une idée à Emérencienne, la plus excentrique de la famille Gratton, mais celle dont l'opinion gardait quand même le plus de poids sur ces gens pondérés à coup sûr et cependant susceptibles d'élans extraordinaires du côté de l'imagination.

— Eh bien, dit-elle, alors il n'y a qu'une chose à faire: nous nous la passerons.

Et comme tout le monde la dévisageait dans le plus complet ahurissement, Emérencienne se hâta d'exposer son projet:

— Voyons, c'est pourtant bien simple. Nous la garderons trois mois à tour de rôle et nous verrons à lui envoyer son passage en temps et lieu.

Albert se grattait les tempes et paraissait envisager des difficultés insurmontables.

— Je ne sais pas si vous vous rendez compte, dit-il, que nous sommes joliment dispersés; toi, Emérencienne, en Colombie; Aurore, en Californie; moi, en Saskatchewan, sans parler d'Arthur qui est peut-être rendu au Yukon pour tout ce qu'on sait. La pauvre Bédette aura du mal à passer de l'un à l'autre.

— Ça la déniaisera, trancha Emérencienne.

Hortense s'était mis à sourire; elle trouvait qu'il était un peu tard pour espérer déniaiser Bédette. Tout de même, épuisée par le voyage et impatiente de rentrer à son ranch d'Alberta, elle finit par se ranger à l'avis d'Emérencienne.

On pensa alors aux absents. Est-ce qu'ils accepteraient de se charger de Bédette quand leur tour viendrait ?

P A R G A B R I E L L E R O Y

l'âge il devint évident qu'elle bouillonnait doucement et prenait de plus en plus une petite mine sournoise et renflante. De plus elle engraisait. L'inquiétude des dix soeurs Gratton s'en accrût.

Dans cette famille qui avait émigré vers les quatre coins du Canada et avait même passé la frontière, Bédette était une anomalie, une injurieuse atteinte à l'esprit d'aventure qui avait poussé le grand-père Gratton à prendre le premier train Montréal-Winnipeg et de là à se faire une piste en charrette à boeufs jusqu'aux légers monticules annonçant les montagnes Riding.

Elle était toujours assise. Une fois la semaine, il est vrai, elle prenait son chapeau à brides, sa mante noire et, rechignant comme une petite fille querelleuse, suivait sa mère pour aller faire quelques emplettes et lui aider à porter les paquets. C'était bien là le seul service qu'on pût attendre d'elle. Mais de retour, elle s'élevait copieusement, elle se laissait choir dans sa chaise berceuse, se déchaussait, se mettait au frais et parlait de cette sortie comme de la chose la plus énervante qui pût lui arriver. Pour passer le temps elle se dorlotait.

De temps en temps il arrivait encore à la vieille madame Gratton de s'informer avec sollicitude des maux de tête dont Bédette, cinquante ans plus tôt, paraît-il, avait été fort affligée. Ce qui faisait bougonner Bédette plus que de coutume, car son mal avait si

l'avait craint. La vieille madame Gratton, une forte et âpre terrienne, descendante de Normands s'il en fut jamais, fut frappée de paralysie un soir d'automne alors qu'elle se dépêchait de rentrer ses pommes de terre menacées par la gelée. Toute sa vie elle avait défendu la pauvre Bédette contre ses dix soeurs et ses deux frères tous bien mariés; jusque dans les derniers temps, elle l'appela "ma jeune fille", bien que Bédette à cette époque atteignît ses soixante ans. Sur le point de mourir, sa dernière pensée fut encore pour Bédette.

Albert et Marceline abordèrent le sujet épineux.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ?

— Moi je ne peux toujours bien pas m'en charger, se défendit aussitôt Hortense. Jen ai assez de mon mari et de mes huit petites.

Hortense avait toujours appelé ses filles "mes petites", bien que la dernière eût déjà un cavalier et des talons hauts.

— Et moi, penses-tu que ça du bon sens! s'écria Marceline. Mes enfants n'ont jamais pu la sentir.

Albert à son tour protesta:

— Ma femme ne pourra jamais

— Il le faudra bien, dit promptement Emérencienne, puisque nous avons décidé ça, sinon en majorité, du moins en nombre suffisant. Et pour commencer, ce serait peut-être une bonne idée que Bédette aille passer ses premiers trois mois chez Anaïs à Montréal. Anaïs ne l'a pas vue depuis vingt-cinq ans. Elle ne saura pas trop ce qui l'attend et n'en sera que mieux disposée.

De guerre lasse, les quatre Gratton et un cinquième qui arriva à temps pour les funérailles, adoptèrent le projet. Et c'est ainsi

Pauvre Bédette! elle ne savait pas ce qui l'attendait à la mort de sa mère. Tout le contraire de ce qu'elle espérait, de ce qu'elle avait toujours espérée.

que fut réglé le sort de Bédette la sédentaire et que commença son extraordinaire vie de voyage.

Lorsqu'elle fut installée à bord du train (il ne faudrait pas dire "installée", car Bédette ne confia que son extrême postérieur au bord de la banquette), elle se prit aussitôt à boucler sa valise, à réunir ses paquets et à se préparer en général à une descente précipitée.

Bédette ne vit rien du paysage. Au bout des prairies, à travers la nuit, sous le soleil, elle guettait Montréal et, de temps à temps, frottait la vitre pour éclaircir son champ de vision. Sa soeur lui avait fait savoir qu'elle mettrait une bonne chambre chaude et tranquille à sa disposition et c'est tout ce qui l'intéressait.

On lui avait dit de se tenir en place, on lui avait promis de l'avertir en temps et lieu, mais Bédette qui n'entendait pas un mot d'anglais et qui devenait sourde d'une oreille, ne se fiait qu'à ses yeux: chaque ville d'importance la mit dans le doute, dans l'émoi et le branle-bas. A Fort-William surtout, on eut beaucoup de peine à la retenir.

Elle eut ses affaires immédiatement autour d'elle tout au long du voyage. A une ou deux reprises, il lui arriva d'ouvrir sa valise de carton jaune pour en vérifier le contenu plutôt que pour changer de vêtements, car Bédette était de ces personnes qui se soucient peu de leur apparence, mais qui, par contre, s'imaginent toujours avoir oublié quelque chose et qui périodiquement passent leurs effets en revue et cependant n'arrivent jamais à se rassurer.

Bédette vivait aussi dans la crainte d'être volée. Lorsqu'il lui fut absolument nécessaire de se déplacer pour des besoins privés et pressants, Bédette entreprit d'abord de ramasser tous ses paquets. Elle fit des préparatifs qui alarmèrent beaucoup les voyageurs, surtout que le train filait à bonne vitesse au bord du lac Supérieur et qu'on se trouvait dans les brousses. Elle prit son chapeau dans le porte-manteau, son grand sac à tout mettre ainsi qu'un énorme paquet ficelé. Son manteau sur le bras, elle se baissa pour ramasser ses caoutchoucs sous la banquette et, ainsi chargée, réussit encore à attraper sa valise en tenant quelques-uns de ses effets sous le menton. Une dame fort âgée, fort émue, pria Bédette de se calmer. Elle l'assura qu'on en avait encore pour un jour et une nuit avant d'arriver à Montréal. Une autre alla jusqu'à lui barrer le passage. Bédette, qui n'allait que jusqu'au bout du couloir, fut fort vexée de toutes ces interventions.

Par la suite, on prit l'habitude de la voir partir à intervalles assez réguliers, avec tout son bagage et revenant quelquefois sur ses pas pour ramasser une ou deux choses qu'elle échappait en route. On cessa de la molester. Mais Bédette, qui avait été fort incommodée et fort contrariée, resta sur le pied de la défensive. Durant sa vie de voyage un nombre incalculable de bonnes âmes s'offrirent à l'aider à la conseiller, à la diriger, mais Bédette leur prêta à toutes des intentions malveillantes. Elle se crut sans cesse sur le point d'être enlevée, volée ou séduite.

Plusieurs voyageurs furent fort soulagés de remettre Bédette à sa soeur Anaïs à la gare Windsor,

comme Anaïs, trois mois plus tard, devait être soulagée de l'expédier à Aurore de Los Angeles. Il y eut dans la vie de Bédette quantité de gens soulagés.

A Montréal, Bédette connut une semaine éreintante, inoubliable, durant laquelle ses pieds enflèrent beaucoup et où elle trouva surtout de l'agrément à regarder la fontaine lumineuse du parc Lafontaine.

On la vit un peu partout, cette semaine-là, pilotée par une Anaïs encore optimiste. On la vit au Château de Ramezay qui reluquait les tomahawks de travers. On la vit au Musée de Cire qui faisait le saut à chaque apparition figée au détour des dédales. On la vit

même dans les magasins, bien que ce ne fût pas pour acheter. Bédette resta pingre, sauf en ce qui touchait les friandises; là, elle dépensa toute une petite fortune. On la vit dans les salles de thé qui allaient chercher des grains de poussière au fond de sa tasse en pinçant les lèvres. On la vit même au théâtre qui ronchonnait sur la longueur du spectacle. Enfin, on la vit aux Concerts Symphonique qui bâillait ostensiblement, sans même prendre la peine de se couvrir la bouche.

A toutes les instances d'Anaïs qui visait à transformer la toilette de sa soeur, Bédette opposa un silence absolu ou bien un débordement de plaintes. "Si on ne la trouvait pas assez bien mise, eh

bien alors, on n'avait qu'à la laisser là d'où elle venait."

Au bout d'une semaine, Anaïs dut convenir qu'elle n'intéresserait jamais Bédette aux distractions de la métropole. Elle l'abandonna au logis. Et, chose étrange, Bédette qui s'était récriée sur les dangers de la circulation, la poussière et le vacarme des rues, parut fort offensée lorsqu'on poussa une chaise berceuse à son intention dans le coin le plus ensoleillé de la maison et qu'on lui dit: "Tiens, repose-toi, tante Bédette."

A cette époque, elle adopta une petite phrase sèche qui voulait marquer le désintéressement, mais qui en somme accusait plutôt le dépit. "Vot' Montréal!" disait-elle en se secouant le menton et en riant jaune. "Pouah, vot' Montréal, vous pouvez bien le garder!"

Bédette dormit beaucoup en ce temps-là, assise ou couchée. Ce qui ne l'empêcha pas de prétendre qu'elle souffrait d'insomnie. Toute sa vie, elle prétendit souffrir d'in-

(S.V.P., lisez la suite en page 27)





par un seul terme et l'on a eu ce curieux mot de "chapelle-musique". Comme les petites cours étaient très nombreuses avant la constitution de l'Empire allemand, les plus beaux talents d'Allemagne se sont trouvés presque tous pensionnés alors que dans d'autres pays les talents se perdaient. C'est là ce qui explique le mystère du nombre de grands maîtres allemands et autrichiens. Pour reprendre une idée chère à Ruskin, les autres pays avaient autant de génies en herbe, mais ils n'avaient pas le milieu favorable à leur culture et à leur épanouissement normal.

En Italie se développait, parallèlement, un curieux mode d'institution enseignante: le *conservatoire*. Longtemps, il s'est appelé, même en France, le Conservatoire d'Italie. L'ascendant que les princes et les musiciens de ce pays exerçaient sur notre mère-patrie, n'a pas tardé à mettre en faveur toutes les institutions italiennes. Aussi quand la Révolution cherche à remplacer en France, les maîtrises et les quelques chapelles-musiques qui s'y étaient introduites, elle recourt comme naturellement au "Conservatoire". En Italie, ce "conservatoire" était né dans des hospices. Fait curieux le type le plus complet de conser-

Les Musiciens,
par Pablo Picasso.

aux Etats-Unis et jusqu'en France. Nous allons dire quelques mots de chacun de ces systèmes, en essayant d'établir le pour et le contre, avec le plus d'impartialité possible.

I

Le type "Conservatoire d'Etat" fonctionne tout près de nous, en Amérique latine. Il est intéressant partout d'en suivre les débuts et les tâtonnements. C'est l'histoire qui se répète, toujours la même, depuis la formation de l'Institut National de Musique de Paris, sorti de l'Ecole de la Garde Nationale le 9 juin 1792. Il y a, à Paris, cent-vingt élèves qui seront instruits gratuitement. "Ils sont âgés de dix à seize ans pour ceux qui n'auraient encore aucune notion de musique, et de l'âge de dix-huit à vingt ans pour ceux qui seraient déjà musiciens." Nous faisons grâce à nos lecteurs des renseignements d'ordre disciplinaire, d'aucun intérêt aujourd'hui. Nous avons relevé toutefois, dans les archives du Conservatoire de Paris, la raison qu'on mettait de l'avant pour obtenir du gouvernement une école de musique: on voulait mieux assurer le service de la musique dans les fêtes publiques. La fondation fut d'abord municipale. Elle devint nationale sous la Convention et prit le nom de Conservatoire National de Musique et de Déclamation.

Les trois solutions possibles du problème musical

DES efforts sans précédents ont été tentés, depuis quinze ans surtout, pour trouver une solution logique au problème de l'organisation de la musique dans la province de Québec. Si l'on remonte un peu dans le passé, on arrive, en faisant le compte, à un bon demi-siècle de démarches, de sacrifices, de quasi-réussites et de faillites... à seules fins de découvrir la formule qui convint en musique aux Canadiens-Français, à leur psychologie, à leur état de fortune, à leur talent notoire mais à coup sûr différent. On pourrait constituer des volumes avec les articles, les rapports, les délibérations et les discours auxquels la question a donné lieu depuis la Confédération et surtout depuis Calixa Lavallée, en 1878.

Il semble qu'il soit possible aujourd'hui de pousser plus loin et plus minutieusement la recherche d'une solution. Aussi consacrons-nous le premier article officiel de notre chronique musicale de la *Revue Moderne*, à une enquête sommaire sur les trois seuls systèmes qui soient appliqués dans l'univers quand il s'agit de fonder quelque part une école de musique. Que ce soit au Mexique, aux Etats-Unis, en Angleterre, en Autriche, en Allemagne, en Fran-

ce, ou en Belgique, on se trouve toujours en présence des mêmes alternatives. Disons toutefois qu'avant la Révolution de 1789, les possibilités différaient: la musique s'apprenait alors dans les maîtrises entretenues par les abbayes, les grandes cathédrales ou les chapelles célèbres. Le couronnement des études poursuivies là, par les enfants, s'effectuait en définitive aux universités qui pouvaient ainsi se rendre compte de la formation et de la culture générale des jeunes musiciens — ceci en pays latins. En Allemagne et en Autriche, on relève le même système de maîtrises, mais aussi on trouve ce qu'on a appelé "les chapelles-musiques". C'était un groupe choisi de musiciens entretenus par un prince ou un noble important. Tel duc dans son château du Rhin rivalise, durant tout le XVII^e siècle, avec son voisin du Hanovre ou même avec le prince du Palatinat, pour la qualité artistique et musicale des divertissements qu'il offre en son palais. Une multitude de petites écoles sont ainsi constituées, qui ont à leur tête un "maître de chapelle". Il s'appelle ainsi parce qu'il pourvoit aussi, à la musique religieuse destinée au culte de la petite Cour. Bientôt on a désignée les deux fonctions

vatoire que nous ayons eu, au Canada, a aussi vu le jour dans un hospice: c'est l'Ecole de Musique de Nazareth. Elle a été célèbre jusqu'en ces dernières années. De très beaux noms de notre contingent de musiciens doivent être rattachés à cette fondation.

Tout ce qui précède est de l'histoire, mais de l'histoire qu'il nous fallait esquisser pour prétendre à une vue d'ensemble. En regardant, aujourd'hui, dans les mêmes pays que ceux énumérés plus haut, on trouve trois formules suivies lorsque dans une contrée quelconque, le talent se fait assez remarquable pour que l'opinion réclame des écoles publiques de musique. Le talent musical des Canadiens-Français, qui est maintenant reconnu, continuera de rester en friche et constituera même un danger redoutable pour ceux qui en sont doués tant que nous n'aurons pas l'initiative, nous aussi, de recourir à l'une des trois solutions suivantes:

- L'intervention de l'Etat, comme en France;*
- Le bienfait de la philanthropie privée, comme aux Etats-Unis;*
- L'hospitalité des universités, comme on y vient de plus en plus en Allemagne, en Angleterre,*

Sous Napoléon, on tenta de faire réintégrer dans les cadres de l'école, l'élément supprimé des maîtrises-cathédrales, mais il n'en resta guère de traces sous les républiques subséquentes. Quant à faire le procès des méthodes pédagogiques, en faveur dans les conservatoires, nous comprenons trop bien la facilité redoutable de la critique pour ajouter foi indistinctement à tout ce que nous avons entendu formuler contre le Conservatoire de Paris même par des Français. Les reproches qui semblent les plus plausibles ont trait à l'accueil trop bienveillant fait aux étrangers dans le corps professoral. Au moment où la guerre a éclaté, il y avait au Conservatoire de Paris, un Hongrois, un Suisse, trois juifs, un Mauricien, placés là par l'influence des loges. On reprochait à l'Institution de ne pas savoir individualiser l'enseignement et d'assécher les imaginations en formant tous les élèves selon le même gabarit. A cause de cet état de choses, deux autres écoles s'étaient peu à peu organisées à Paris: la *Schola Cantorum* de Vincent d'Indy, plutôt inspirée par les maîtrises d'autrefois; et l'*Ecole Normale de Musique* utili-

(S.V.P., lisez la suite en page 33)

PAR EUGÈNE LAPIERRE, DOCTEUR EN MUSIQUE

GRANDE PRODUCTION RKO RADIO PICTURES,
BASEE SUR LE ROMAN DE NORDHOFF ET HALL,
SOUS LA DIRECTION DE CHARLES VIDOR.

THE TUTTLES OF TAHITI



Jonas Tuttle est un vieil excentrique qui vit joyeusement dans l'admirable décor et l'atmosphère toute de charme de Tahiti. Naturellement il a élevé sa famille à son image et tous ces Tahitiens passent joyeusement leur existence, à manger, à boire, à chanter et à danser. Le mot demain n'existe pas pour eux. Mais au milieu de cette joie survient l'amour de deux jeunes gens bien faits pour se comprendre. Inutile d'ajouter que tout se termine pour le mieux. Et tout le clan retrouve la joie, après les tourments qu'entraînent nécessairement les hauts et les bas d'une aventure amoureuse.

Le film vaut surtout par le jeu parfait de Laughton, par la création extraordinaire — qui n'est pourtant pas extraordinaire pour lui — de ce personnage plein d'humour et de curieuse fantaisie humaine: Jonas Tuttle. Les amateurs de cinéma seront aussi fort intrigués par l'apparition à l'écran d'un nouvel acteur, velu comme le plus authentique de tous les Tarzan.

DISTRIBUTION

Outre Charles Laughton, dans le rôle de Jonas Tuttle, elle comprend les artistes suivants: Jon Hall, Peggy Drake, Florence Bates, Victor Francen, Nancy Gates, Gene Reynolds, Mala et Adeline Reynolds.

REFLEXIONS SUR L'AVENIR
DES CANADIENS FRANÇAIS,
par Edmond Turcotte, rédacteur
en chef du "Canada". Les Editions
Bernard Valiquette, édit., Mont-
réal.

Vous allez aimer cette phrase:
"Il est plus exaltant de faire des
rêves immenses dont on ne réalise
qu'une faible partie, que de ram-
per toute sa vie dans la poussière
parce qu'on a eu peur de regarder
les étoiles." Voilà bien de l'hon-
nête, de l'authentique Edmond
Turcotte. Réalité d'abord, mais une
réalité qui n'exclut point l'idéal de
tendre toujours à parfaire le réel,
l'idéal d'améliorer quoi qu'il en
coûte la condition humaine.

M. Edmond Turcotte nous pose
ces questions: "Quel rêve le Fran-
çais d'Amérique doit-il vivre pour
obéir à son destin? Quelle est pour
lui la condition suprême du bon-
heur? Où trouver, pour le Cana-
dien français, la plénitude de la
vie nationale, de la vie collective?"
Voilà notre problème, à nous,
Français d'Amérique, très claire-
ment exprimé. L'auteur n'entend
pas du tout le résoudre *ex cathedra*.
Il nous propose seulement des solu-
tions que nous serions bien sots
de rejeter avant de les avoir sé-
rieusement examinées.

Le rédacteur en chef du "Can-
da" est par excellence l'homme qui
ne parle pas pour parler, comme
dit Jean Narrache. Il nous faut
une norme de vie, M. Turcotte
commence par la définir: "La vie
profonde de notre peuple sera
française ou elle ne sera pas."
Très bien, cela! Vous vous sentez
les pieds sur le sol ferme, le roc
immuable. Et c'est sur ce roc im-
muable que notre ami Turcotte
bâtit solidement la thèse la plus in-
téressante que nous ayons jamais
lue sur les conditions de notre sur-
vivance.

Partant de ce principe (je crois
bien que je puis écrire principe),
M. Turcotte étudie les diverses
faces de notre problème: carac-
tère, mœurs, santé, économie po-
litique, culture, éducation, forma-
tion intellectuelle, etc., toujours
avec la même lucidité d'esprit, la
même façon franche et directe
d'aborder toutes les difficultés.

Un seul exemple vous donnera
l'idée du ton de ce livre. M. Tur-
cotte parle de notre survivance et
il se demande comment nous pou-
vons l'assurer. Il écrit:

*Nous avons posé le postulat
qu'aucun de nos problèmes ne
saurait résister à un effort conju-
gué de l'intelligence et de la vo-
lonté. Retranchons-nous sur cette
position. C'est la seule bonne, la
seule digne d'hommes libres. Et
rappelons-nous que l'homme vrai-
ment libre ne renonce jamais à
son indépendance d'esprit devant
les phénomènes économiques.*

Le monde traverse en ce moment
une crise révolutionnaire dont le
premier résultat, et le plus sûr,
fût-il le seul, sera de réduire l'ar-
gent à son rôle originel, qui était
celui de figurer, purement et sim-
plement, les échanges.

De nos jours, l'argent est devenu,
par une fort curieuse transmuta-
tion des valeurs, non plus un signe
d'échange, mais l'essence même de
la richesse. Sans argent, l'homme
moderne se croit impuissant, et il
l'est devenu en fait, parce que la
conviction d'être privé de moyens
paralyse complètement sa volonté
et ses initiatives les plus fécondes.

PLAISIR DE LIRE

PAR HENRI GIRARD

*L'argent, aujourd'hui, c'est le
maître qui ordonne pour ses fins
propres. C'est la cellule cancéreuse
qui se multiplie anarchiquement au
détriment de tout l'organisme.
C'est le monstre, créé par notre
seule imagination, et à qui nous
nous épuisons à payer tribut parce
que nous avons depuis longtemps
oublié qu'il ne doit pas comman-
der mais servir.*

*Par bonheur, la technique forge
depuis quelque temps les chaînes.
Elle distille le remède. La vraie
richesse, demain, sera un heureux
rapport d'équilibre entre le sol, le
sous-sol, la technique et le tra-
vail.*

*Avec ces quatre éléments, nous
serons riches. Sans eux, fussions-
nous victorieux à l'issue de la
guerre, nous resterons captifs de
notre misère intellectuelle, comme
tous les peuples qui n'auront pas
compris.*

Tout l'ouvrage est écrit dans ce
style vivant, clair, animé. Dès que
vous en aurez lu dix lignes, vous
serez pris et comme dominé par
le style de M. Turcotte. Vous lirez
jusqu'à la dernière ligne.

"Réflexions sur l'avenir des Ca-
nadiens français" s'impose à nous
comme notre plus sérieux examen
de conscience.



Monsieur Gustave Cohen, auteur de "Lettres aux Américains".

LETTRES AUX AMERICAINS,
par Gustave Cohen de l'Institut
de France, les Editions de l'Arbre,
édit., Montréal.

Au temps bienheureux où nous
recevions des journaux et revues
d'une France libre (une France
que des Maurras et des Béreau
voulait déjà assez bien assaison-
née au goût berlinois), nous li-
sions avec grand plaisir, dans le
Temps, le *Figaro*, les *Nouvelles
Littéraires*, les articles de M. Gus-
tave Cohen, ce grand Français qui
a consacré sa vie à faire compren-
dre aux Français la véritable
grandeur de leur passé, du Moyen-
Age surtout riche de trésors fran-
çais, du Moyen-Age témoin de la
vie la plus intensément et chré-
tiennement française.

La bêtise allemande et la com-
plaisance du gouvernement de Vi-
chy aux caprices les plus inhu-
mans des nazis ont contraint M.
Cohen à s'exiler. Maintenant, il
découvre l'Amérique et, singuliè-
rement, les Etats-Unis (car pour
les Français les Etats-Unis sont
toute l'Amérique).

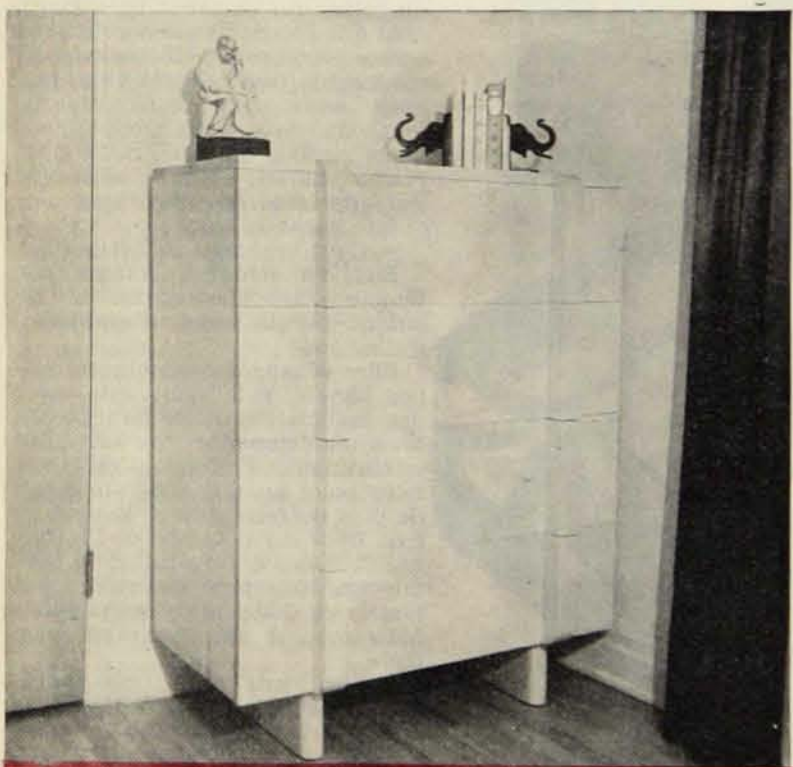
Dans ses *Lettres aux Améri-
cains*, M. Cohen entreprend d'a-
bord de prouver à ses amis d'Amé-
rique la nécessité de ravitailler la
France inoccupée. Il semble que
les événements récents lui donnent
tort. Mais, nous devons admirer la
générosité de son geste: le gouver-
nement français contraignait le sa-
vant écrivain à s'exiler; celui-ci
ne tient pas le peuple de France
responsable de telle injustice.

L'érudit qui travaillait à Paris
parmi les souvenirs du passé qu'il
faisait revivre ne voit pas New-
York avec l'esprit critique et mal-
veillant de Georges Duhamel, ni
avec l'enthousiasme de Paul Mo-
rand, c'est avec l'esprit d'un
savant qu'il juge et définit le
caractère, les mœurs, le visa-
ge de l'immense métropole. Et
cependant M. Cohen ne cache
pas son ébahissement devant les
multiples objets qui font le "con-
fort" américain: "Un bain, écrit-il,
n'est plus, comme dans une maison
française, un événement familial,
qu'il faut préparer une demi-heure
à l'avance. L'eau chaude coule
partout même en été à flots abon-
dants et gratuits... A la maison si
hospitalière de mes amis, dans la
montagne, le chauffage central
s'allumait tout seul en août, le soir,
quand le thermomètre descendait
trop bas... L'appareil à toasts, dû-
ment branché, rejette ceux-ci par
l'effet d'une minuterie quand ils
sont à point... Connaissez-vous
l'oeil lumineux, qui vous voit ap-
procher de la porte et fait qu'a-
lors celle-ci s'ouvre d'elle-même,
comme dans une maison enchantée.
En sorte que c'est nous qui faisons
ici figure de sauvages et devenons
les Iroquois..."

L'auteur aime aussi les méthodes
américaines d'économiser le temps.
Il écrit: "L'Américain paraît avoir
résolu le problème de la vie pra-
tique, au point de la faire rentrer
dans le néant: économie d'effort
et économie de temps..." Cela ne
l'empêchera pas de remarquer (car
il est français) qu'il trouve "les
repas un peu rapides".

Parlant de lui-même et des per-
secutions dont il a été l'objet, M.
Gustave Cohen établit contre les
lâches vendus à Hitler un formida-
ble réquisitoire. Que le témoignage
de cet admirable homme de science
soit inscrit au dossier où nous pui-
serons bientôt les raisons de châ-
timents nécessaires.

PURETÉ DE LIGNES



Le propre de l'art moderne du mobilier est de toujours ramener la conception du meuble à une question d'élégance de proportions, de pureté de lignes, de sobriété dans l'emploi de l'élément ornemental, d'homogénéité de style et d'ensemble. Le meuble est ouvert à toutes les fantaisies mais fantaisies logiques. Ainsi la chambre à coucher a-t-elle prise d'innombrables aspects; elle s'est manifestée en rapport avec l'architecture qui, elle aussi, a été conçue selon la tradition de l'art classique. Les vastes armoires à même le mur tout comme les rayons de bibliothèques ne forcent-ils pas le décorateur, l'ensemblier à en tenir compte; le mobilier se confond étroitement déjà avec l'architecture et évite par là l'emploi de certains meubles au point de vue ensemble; ce fait s'est accru à un tel point que l'architecte conçoit lui-même l'ensemble des meubles destiné à un intérieur et exécute ses divisions en conséquence, épargnant ainsi beaucoup d'espace.

Au milieu d'un tel décor le lit n'est pas aussi élaboré que dans les styles d'époque quoiqu'il ait à peu près conservé le même volume, mais il est interprété avec un souci du confort et de l'entretien hygiénique qui sont à la base de cette pièce du mobilier. Les meubles dépendants ont été combinés ou réunis l'un à l'autre par suite des mêmes dimensions voulues, dans certains cas éliminés complètement pour des raisons précitées.

Dans la conception d'une chambre à coucher il faut nécessaire-

ment tenir compte de la surface du plancher de l'appartement et de l'espace pour circuler entre chaque pièce du mobilier; deux lits jumeaux à la place du lit double n'ont jamais résolu la question espace, ils sont employés pour d'autres considérations.

Entre la chambre des époux, celle d'une jeune fille, d'un jeune garçon, d'un étudiant et d'une chambre d'enfant il y a des variantes considérables et compréhensibles. Dans le dernier cas, par exemple, elle pourra être très fantaisiste et très gaie. Je me souviens d'une chambre dont les murs étaient illustrés de fables de La Fontaine; les meubles présentaient à l'aide du jouet, quelques petits problèmes mathématiques et le tout était imprégné d'une ambiance propre à éveiller la curiosité et l'intelligence de l'enfant.

La chambre à coucher destinée à l'enfant peut avoir un rôle éducatif très prononcé et peut servir en même temps de salle d'amusement; combien de mères ont négligé ce côté. C'est un des problèmes les plus difficiles à résoudre pour l'ensemblier parce qu'il est très délicat.

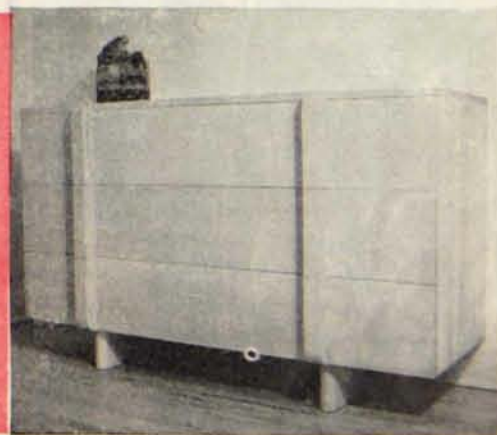
Les réalisations de l'art moderne d'intérieur sont les plus logiques qui soient; ils agrémentent l'existence en unissant le beau au pratique; ils représentent la plus importante partie de l'organisation domestique de l'homme et c'est un art qui s'est manifesté avec lui; il le révèle parce que ce dernier en élaborant y a mis tout ce qu'il possédait de qualités, de goût et de pensée.

PAR JACQUES BEAULIEU

EN HAUT.—Un coin d'une chambre à coucher moderne. Le tissu recouvrant le lit est un damas à motifs de fougères bleues sur fond blanc. A droite, la table de chevet en érable solide.

CI-DESSUS.—Commode exécutée en érable solide, fini naturel. Remarquer la simplicité voulue des lignes.

CI-CONTRE.—Babut à lingerie en érable solide, fini naturel. L'ampleur des tiroirs rend ce meuble très pratique dans une chambre à coucher.



TOURNANT le dos au soleil ardent afin de projeter un peu d'ombre sur mon appareil photographique dans lequel j'insérais une nouvelle bobine, je vis la femme s'approcher de moi. Je l'avais remarquée, se tenant à l'écart des petits groupes formés çà et là, à cause de la curiosité silencieuse qu'elle m'avait témoignée lorsque j'avais commencé à prendre des photos dans ce coin du cimetière.

— Monsieur, me demanda-t-elle d'une voix chevrotante, est-ce que je pourrais vous acheter une photo de ce monument que vous venez de photographier?

— Mais certainement, madame; si vous voulez venir au journal, demain, vous pourrez en prendre livraison.

— Oh! Vous allez publier ces photos?

— Oui, madame. Voyez-vous, c'est aujourd'hui le vingtième anniversaire de la tragédie de la Grande Carrière, alors que trente hommes perdirent la vie dans une terrible explosion. Je retourne justement au journal consulter nos filières afin d'obtenir quelques détails sur cette catastrophe survenue alors que j'étais trop jeune pour m'en souvenir.

— Oh! mais si vous le voulez bien, je vais vous en raconter tous

les détails, moi, monsieur. Je m'en souviens comme si c'était d'hier; car voyez-vous, fit-elle simplement, mon fils unique était parmi les victimes.

Je vis ses lèvres trembler et son visage, tout ridé et amenuisé par l'âge, se contracter l'espace d'une brève seconde. Elle fit un geste d'invitation.

— Si nous prenions place sur ce banc?

Nous nous assimes, et elle commença, de la même voix chevrotante, son récit.

— Comme vous le savez déjà, il y a vingt ans aujourd'hui qu'une charge énorme de dynamite explosa prématurément à la Grande Carrière, dans le nord de la ville. Ce fut épouvantable. Montréal fut secoué comme par un tremblement de terre. Les trente hommes qui travaillaient au fond de la carrière

furent tués sur le coup. Quand on eut enlevé les énormes quartiers de roc qui les recouvraient, on ne retrouva que des lambeaux de chair. Un seul cadavre était à peu près intact, sauf qu'il était décapité et que ses vêtements avaient été arrachés par la force de l'explosion. On ne put identifier aucune victime à qui on donna une sépulture commune.

Elle s'interrompit, fouilla dans son sac à main et en sortit une découpe de journal à peu près illisible. C'était un compte-rendu des funérailles.

— Quand j'appris la nouvelle, poursuivait-elle, je m'évanouis. Je ne repris connaissance que cinq jours plus tard. Petit à petit, j'arrachai à mon mari les détails de l'horrible tragédie. La première fois que je vins avec lui au cimetière, il m'expliqua que vingt-neuf

cadavres, ou plutôt les débris qui en restaient, avaient été inhumés au même endroit. Le trentième, celui qui avait été décapité et qu'on n'avait pu identifier non plus, avait été déposé en terre dans un cercueil séparé. Il dort sous ce petit monument que vous veniez de photographier tout à l'heure lorsque je vous ai adressé la parole. Ça me fait penser à la tombe du soldat inconnu. Chaque année, à cette date, des membres de la famille des victimes font le même pèlerinage au cimetière. Je n'ai jamais manqué, moi-même, un seul anniversaire. Si vous écrivez un article pour votre journal, monsieur, je vais vous confier quelque chose d'extraordinaire.

Elle se rapprocha de moi et baissa la voix.

— Vous ne me croirez peut-être pas, jeune homme, mais tous ceux

Sur la tombe de l'inconnu

PAR ADALBERT TRUDEL

ou celles qui viennent ici s'imaginent que l'inconnu qui dort sous sa pierre est justement l'être dont ils pleurent la perte. Après vingt ans, nous nous connaissons presque tous, dans notre petit groupe; nous nous parlons lorsque nous nous retrouvons ici, et c'est ainsi que j'ai appris ce détail curieux.

Elle hocha la tête.

— C'est vraiment pathétique...

Elle s'interrompit comme une femme d'âge moyen, tenant un enfant par la main, s'approchait d'elle.

Elles échangèrent quelques propos banals, puis l'arrivant, avec une indignation mêlée de tristesse, dit à ma compagne: "Je suis allée ce matin chez l'intendant du cimetière pour lui demander une fois de plus de faire graver le nom de mon frère sur la tombe de l'Inconnu. Et il m'a encore refusé la permission, sous prétexte qu'il n'y a jamais eu d'identification positive. Mais moi, je sais que c'est mon frère..."

— J'en suis sûre, ma bonne dame, et ils finiront bien par accorder votre requête.

Quand nous fûmes de nouveau seuls, elle se tourna vers moi.

— Vous voyez? Ils ont tous la même conviction. Tenez... le jeune homme avec sa mère... Pour eux, l'Inconnu, c'est le mari, c'est le père. Et cette autre femme à genoux près de la tombe. Elle prétend que c'est son fiancé. Ils devaient se marier une semaine plus tard, quand la catastrophe est survenue. Elle est demeurée célibataire... Si vous les interrogez tous, ils vont probablement vous raconter une histoire identique, sans exception... Evidemment, c'est un effet de leur imagination. Car moi, je sais que c'est mon fils qui dort dans la tombe de l'Inconnu!



MAI... comment donc!

C'EST bien ça, mai, les bourgeois nouveau-nés, les poussis neufs, bientôt les lilas mauves et blancs qui fleuriront à leur tour!

Ça fait une grosse année qu'on a vu ça du printemps, et ce que ça peut sentir bon!!! Rien que de penser qu'on a tout l'été devant soi, on se sent le besoin de sourire, malgré la guerre, malgré tout, parce que c'est mai, et que c'est le mois de l'espoir et de la vie. Dans le domaine féminin, mai est là aussi, et les femmes savent bien que malgré toutes les restrictions, elles trouveront le tour d'être jolies et bien mises.

En voici un exemple: ce très chic modèle de lainage fin et souple est certes l'un des plus ravissants qu'il nous est donné de voir cette année. La grande originalité de cet ensemble, lui vient de ce que la frange qui en est tout l'ornement est travaillée à même la robe et la mante. Il faut noter le rappel de la frange à la robe, aux manches de la cape. Celle-ci, tout en donnant l'illusion d'un manteau, est véritablement une mante s'enfilant facilement à causes des larges emmanchures. Pour les sorties, vous avez ici un ensemble parfait, et la robe seule, même sans cape, vous habillera de façon fort élégante.

Puis, avec l'été qui vient, arrivent aussi les cotons dont la vogue est sans cesse grandissante. Aujourd'hui, on fait ses beaux dimanches de ces cotonnades fraîches et lavables plus faciles d'entretien que les soies et les crêpes. Les larges fleuris sur fond blanc sont toujours les favoris. La série des robes estivales, des blouses, des larges jupes, des costumes-soleil, seront bientôt l'agréable souci des coquettes. Avec les retailles de vos robes de coton, les jeunes visages compléteront leur toilette avec les petits bonnets de formes variées, bien seyants sur des têtes bouclées.

Prenons le printemps par la main, et en route pour l'été, avec un sourire et du soleil plein le cœur.



(Modèle exclusif de la Maison Henry Morgan & Co., Ltd.)

P A R M I C H È L E L E M A Î T R E

Du plus sobre au plus élégant



McCALL 4615.—Amusante version de la robe militaire. L'empiècement des épaules et les poches sont marqués de grosses piqûres. Grandeur: 16; 3 1/8 vges, 35 pces. Tailles: 12 à 20. Prix: 40c.

McCALL 4610.—Autre version intéressante de la robe militaire. Notez l'inédit des poches soulignées de piqûres. Grandeur: 16; 4 1/8 vges, 35 pces. Tailles: 12 à 20. Prix: 60c.



4674

4657

Si ces patrons ne sont pas en vente dans votre localité, vous pouvez les obtenir en écrivant à McCall Corporation, 50 York Street, Toronto, Ont.

McCALL 4674.—L'originalité de cette redingote consiste surtout dans les plis piqués sur une longueur d'une dizaine de pouces, donnant ainsi plus d'ampleur à la jupe. Elle n'a pas de col, et s'attache à la taille par un simple noeud. Vous emploieriez indifféremment un fin lainage, taffetas, crêpe, ou mousseline. Grandeur: 16; $2\frac{3}{4}$ vges, 54 pces. Tailles: 12 à 20; 40 à 42. Prix: 75c.

McCALL 4657.—La seyante encolure en V est soulignée ici par le motif répété au corsage. De petites fronces égayent la simplicité de ce modèle. Grandeur: 16; $3\frac{1}{8}$ vges, 39 pces. Tailles: 12 à 20; 40 à 42. Prix: 60c.

AVEC LES Beaux jours

(Photo Carnation Milk)



(Photo Sunkist)

MAI est le mois agréable entre tous. Il a le charme fugitif de l'adolescence. Tout change, la nature, la lumière, la température... et même l'appétit! Le boeuf et le porc ne nous tentent presque plus; nourriture trop riche et trop grasse. Mais l'agneau et son frère aîné le mouton ainsi que le veau sont les viandes de saison, et nous avons de nombreuses façons de les accommoder. Les abatis, excellents en ce moment parce que très frais, font des repas légers à souhait pour les premiers jours chauds.

Combinez des repas rapides à faire afin de ne pas perdre trop de temps près du four lorsque le beau temps vous sollicite et vous incite à faire des marches de santé au grand air vivifiant. Gardez pour l'hiver prochain les menus savants où s'exerceront vos incontestables talents culinaires...

POTAGE-CREME DE CELERI

- 3 tasses de céleri coupé en morceaux de 1 pouce
- 2 tasses de lait
- 2 tasses d'eau bouillante
- 2 c. à soupe de farine
- 2 c. à soupe de "shortening"
- ½ c. à café de sel
- ½ de c. à café de poivre

Faites tremper le céleri puis nettoyez et épluchez; coupez-le en morceaux de 1 pouce, ajoutez l'eau et faites-le cuire jusqu'à ce qu'il soit bien tendre puis passez-le au tamis. Dans un bain-marie faites chauffer le lait puis versez le céleri cuit dans ce liquide en ébullition. Au shortening fondu ajoutez la farine et l'assaisonnement; mélangez au potage et laissez mijoter un peu sur le feu avant de servir très chaud.

SELLE DE MOUTON, PANEE

Posez une selle de mouton sur des bardes de lard ou sur des tran-

ches de bacon avec 4 carottes, 2 oignons piqués de girofle, un bouquet de thym, laurier persil, arrosez d'une grande tasse d'eau ou de bouillon, faites bouillir, couvrez et continuez au four une cuisson lente d'environ 3 heures à four modéré, pas plus de 350 degrés F. Enlevez la peau, passez la selle dans du beurre fondu et de la mie de pain émiettée; battez ensemble trois oeufs, sel, poivre un peu de muscade et de beurre fondu, humectez-en la viande que vous roulez une seconde fois dans de la mie de pain. Remettez au four doux une bonne demi-heure et laissez dorer en arrosant souvent de beurre.

SALADE RAFRAICHISANTE

Joliment présentée, selon la photo sur cette page, la salade combinée de fruits et de légumes est tout indiquée entre le plat de

viande et le dessert. Pour celle-ci groupez quelques quartiers d'oranges épépinés, des morceaux de poires, des pruneaux fourrés de fromage blanc, quelques raisins sans pépins et trois ou quatre branches de céleri sur un lit de choux rouges finement râpés. Servez avec une sauce à l'huile et au citron.

TARTE A LA CREME ET AU COCO

- 1 ½ tasse de lait évaporé bien fouetté
- 2 jaunes d'oeufs
- 2 blancs d'oeufs
- 1 ½ tasse de sucre
- 1 c. à thé de vanille
- 1 c. à thé de gélatine
- ¼ tasse de lait en conserve (non dilué)
- ¼ c. à thé de sel
- ½ tasse de noix de coco

Battez les jaunes d'oeufs jusqu'à ce qu'ils soient légers. Ajoutez le sucre sel et vanille. Faites tremper

la gélatine dans ¼ de tasse de lait non dilué environ 5 minutes, laissez dissoudre au-dessus de l'eau bouillante, puis mélangez aux jaunes d'oeufs déjà préparés. Fouettez le lait évaporé (1 ½ de tasse), les blancs d'oeufs et mélangez ensemble avec le coco. Incorporez le tout et versez dans une croûte de tarte cuite ou une croûte aux miettes de biscuits, ou de céréales et recouvrez avec la meringue, avant de placer au réfrigérateur.

MERINGUE

- 2 blancs d'oeufs
- 4 c. à table de sucre
- ½ tasse de noix de coco.

Battez les blancs d'oeufs en neige ferme et ajoutez ensuite le sucre. Étendez sur la tarte, recouvrant tout le remplissage. Versez le coco sur la meringue et placez au four pour faire dorer délicatement.

15 MANIÈRES D'ÉCONOMISER LE

SUCRE



- 1 Si vous prenez soin de faire fondre complètement le sucre dans votre tasse de thé ou de café, vous n'en gaspillerez pas.
- 2 Prenez votre thé ou votre café moins fort. Vous consommerez ainsi moins de sucre.
- 3 Servez du jus de pomme en conserve, au lieu de limonade ou autres breuvages préparés à la maison.
- 4 Servez des desserts légers tels que poudings, gâteaux non glacés, fruits frais, au lieu de pâtisseries ou autres friandises sucrées à l'excès.
- 5 Modifiez vos recettes culinaires de façon à réduire aux trois-quarts la quantité de sucre indiquée. Il n'y paraîtra presque pas. Si vous employez moitié moins de sucre, vos meringues seront plus substantielles, et si vous mettez une partie de fécule de maïs pour trois parties de sucre, vos glaces au beurre seront plus crémeuses.
- 6 Les fruits secs hachés, tels les raisins ordinaires ou de corinthe, remplacent avantageusement le sucre avec les céréales ou dans les poudings; essayez les cubes de fruits en conserve pour les poudings à la vapeur, et mettez le sirop dans la sauce.
- 7 Sucrez les pamplemousses avec le reste du sirop des fruits en conserve; les poudings, les glaces des gâteaux et les biscuits secs, avec du lait condensé sucré, et les gâteaux et les glaces, avec du chocolat mi-sucré.
- 8 Sucrez les sauces de poudings avec des restes de sirop de fruits en conserve ou de jus de pomme.
- 9 Faites la glace de vos gâteaux et de vos pâtisseries plus mince.
- 10 Servez plus souvent des gâteaux non glacés. Le sucre à fruits, s'il est saupoudré légèrement sur les gâteaux éponge et les gâteaux à plusieurs rangs avant qu'ils refroidissent, forme une belle croûte. Au lieu de les glacer, couvrez-les d'une couche de fromage à la crème et de dattes ou autres fruits secs hachés.
- 11 Une pincée de sel sur les pamplemousses, les pommes, les oranges, le gruau d'avoine, enlève le goût acide et ménage le sucre.
- 12 Variez vos menus au moyen de biscuits chauds, de pain grillé avec de savoureuses garnitures, de pain aux fruits et autres friandises qui se servent au thé et exigent peu de sucre.
- 13 Faites des tartines et des sandwichs avec du beurre d'arachide, des pâtes de viande, etc., au lieu de gelées et de confitures.
- 14 Servez plus de navets, de pommes de terre et autres aliments riches en calories.
- 15 N'ajoutez du sucre aux compotes de pomme et autres fruits qu'après la cuisson. Il en faut moins.

La loi prévoit une ration de sucre de $\frac{3}{4}$ de livre par personne et par semaine. Nul n'a le droit de faire une provision de plus de deux semaines, sauf les gens qui habitent des endroits éloignés. Les détaillants ont le droit de refuser ou de réduire les commandes des personnes qui, à leur avis, tentent d'enfreindre la loi. Les épiciers doivent tenir compte des achats dont la quantité dépasse l'approvisionnement de deux semaines.

Toute infraction à ces règlements rend passible d'emprisonnement pour une période de deux ans et d'une amende pouvant aller jusqu'à \$5,000.

**VOUS DEVEZ
OBSERVER LA LOI**

LA COMMISSION DES PRIX ET DU COMMERCE EN TEMPS DE GUERRE, OTTAWA.

SM-2F

Gayer

VOTRE CHAMBRE

Rien n'est plus agréable que de confectionner soi-même quelque chose d'original et de personnel pour sa chambre. Toutes les femmes rêvent de posséder une "coiffeuse". Celles qui ont déjà un ameublement complet de chambre à coucher n'ont pas à chercher les moyens économiques d'en fabriquer une, mais les autres, dont le budget est limité, apprécieront ce modèle facile d'exécution et relativement peu coûteux que nous donnons ici. En effet la table en bois blanc se trouve à un prix modique dans les grands magasins, ou mieux vous pouvez encourager un petit menuisier en la lui faisant



(Photos McCall Corporation)

CI-DESSUS.—Plissage à la machine.



CI-CONTRE.—Comment se fixe le jupon.

EN BAS.—Le travail terminé.

faire ce qui revient encore meilleur marché. Choisissez la forme ovale, allongée comme le modèle ci-contre, et au besoin faites ajouter des demi-tablettes de chaque côté. Cela permet de cacher bouteilles et pots. Avec quelques verges de tissu et une machine à coudre, munie des accessoires modernes nouveaux, vous pourrez facilement réussir cet "enrobage" décoratif; il peut aussi se faire à la main, ce qui demande un peu plus de patience...

Les détails qui suivent sont étudiés pour l'usage d'un tissu de 36 pouces de largeur et les indications données sont une base susceptible de variations selon la grandeur des dimensions de la table du miroir et des lampes.

Pour une table de 34 x 18 pouces, il faut 6 verges de tissu en 36 pouces de largeur, 7 vges de galon perforé (pour y passer le ruban), 8 vges de ruban, gros-grain de préférence, 2 rouleaux de fil élastique Lastex (pour les piqures à la machine). A chaque rouleau "Hiawatha" se trouvent attachées les directions à suivre pour s'en servir.

Nous conseillons comme choix de tissu la percale fleurie, la cretonne cirée ou tout autre imprimé de taffetas ou satin.

Commencez d'abord par mesurer la hauteur de votre table, du haut

jusqu'au parquet, comptez en plus 2 pouces pour l'ourlet du haut et $\frac{3}{4}$ de pouce pour celui du bas. Multipliez par 4 et vous aurez la quantité totale de tissu à acheter pour une table seulement (de 34 x 18). Si vous désirez recouvrir aussi le dessus de votre table, ce qui est plus coquet que de le vernir, mesurez bien et ajoutez à la quantité initiale.

Pour confectionner le "jupon" coupez d'abord le tissu en 4 morceaux de façon à ce que la lisière monte et descende; assemblez deux de ces morceaux (côté lisière), formant ainsi les deux côtés séparés de l'entourage de la table. Faites l'ourlet du haut 2 pouces de largeur. Commencez à froncer, avec le fil élastique sur la bobine de votre machine, à une distance de $1\frac{1}{2}$ pce de la tête. Les fronces se commencent par celles du bas en remontant vers le haut. Terminez ces côtés qui forment le centre du jupon par un ourlet de $1\frac{1}{2}$ pce. Faites ensuite l'ourlet du bas. Le fil élastique fronce 2 pour 1 lorsqu'on a piqué 5 ou 6 rangs selon le poids ou l'épaisseur du tissu. Ce qui implique que 2 vges de n'importe quel tissu prendront, une fois froncées, la largeur d'une verge seulement.

Pour la finition, achetez un galon dans lequel vous pourrez passer le ruban, marquant de cette façon les contours des deux rideaux plissés. Puis fixez à la table à l'aide de petits clous à tête plate (punaises), en commençant par le centre.

Procédez de la même façon pour mesurer la lampe et suivez les instructions ci-dessus pour le travail. Si vous avez un miroir rond à recouvrir, mesurez-en la circonférence et comptez deux fois cette mesure pour le froncer. Coupez le tissu en biais environ 5 pouces de largeur, faites l'ourlet étroit et froncez 5 rangs en commençant à 1 pouce de l'ourlet. Répétez la même chose pour l'envers.

Avec le printemps dans votre chambre vous vous riez du mauvais temps et les jours gris vous paraîtront moins sombres...

Echanges confidentiels

PAR LUCIENNE

Une jeune fille majeure a le droit de décider elle-même son mariage. Les parents qui s'insurgent contre la volonté en éveil de leurs enfants sont parfois injustes et leur clairvoyance est souvent entachée du désir inconscient de garder leurs filles au foyer le plus longtemps possible.

* * *

Jeunesse dorée.—Je connais un jeune homme distingué, de très bonne famille, que j'apprécie beaucoup, se trouvant en condition de faire vivre une femme; j'aimerais faire plus ample connaissance avec lui mais j'hésite parce qu'il est cultivateur et maman prétend que ce n'est pas le même genre de vie que nous. J'ai 22 ans, je m'ennuie beaucoup à la maison bien que j'occupe mes loisirs à lire et à écouter la radio, choses très instructives. Mais je préférerais faire comme mes amies, recevoir un ami. Nous habitons la campagne depuis deux ans et mon père a un commerce qui nous permet de bien vivre. Pourtant maman soutient que je me décline en épousant un cultivateur. Qu'en pensez-vous? Que feriez-vous à ma place?

Réponse.—L'objection de votre mère, basée sur la différence des classes, est franchement surprenante à une époque où les dites classes se fondent de plus en plus. Je ne conteste pas l'autorité des parents, mais ne puis partager des idées aussi arriérées. Vous êtes majeure et libre de choisir votre ligne de vie. A votre âge on pense à son propre avenir, et les meilleurs parents, le meilleur foyer ne peuvent remplacer ce désir d'aimer qui va de concert avec la jeunesse. La vie oisive d'une jeune fille de condition aisée ne saurait satisfaire les aspirations de son cœur avide de réciprocité. La lecture, la radio sont des passe-temps agréables, parfois utiles, mais ils ne peuvent remplir l'existence. Ce jeune homme auquel vous vous intéressez me semble digne d'intérêt, et je trouve un peu injuste de la part de votre mère de le juger avant de lui avoir donné l'avantage de se faire connaître en l'invitant chez-vous. Essayez de la gagner à cette idée de le recevoir, en faisant valoir les qualités de ce garçon et les garanties de sécurité et de bonheur qu'offre un homme attaché à sa terre. Organisez-vous de façon à revoir cet ami afin

d'étudier son caractère et ses goûts; s'il y a affinité entre vous je ne vois aucun obstacle à une union... dont vous rêvez déjà! L'expérience des parents est sans doute précieuse, mais la jeunesse et l'amour ont souvent raison des pires obstacles. Bonne chance et écrivez-moi encore.

Poulet noir.—Dans un avenir prochain, je dois entrer au service d'un nouveau patron, lequel figurait autrefois parmi mes admirateurs. Je suis plutôt perplexe quant à l'attitude à prendre vis-à-vis cet ami ancien qui sera mon patron nouveau. Devant les autres employées je lui donnerai du "monsieur" et les marques de respect qui lui sont dues. Mais, dans l'intimité de son bureau, quelle ligne de conduite dois-je suivre? Le traiter en camarade me gênerait beaucoup en ma qualité d'employée, mais me souvenant de sa sensibilité, je craindrais de le froisser par un excès de réserve qu'il pourrait interpréter pour de l'indifférence. J'ajouterai, pour vous faciliter la tâche de m'éclairer, que le patron en question est marié, et d'ailleurs pour ma part je suis une célibataire invétérée.

Réponse.—Il y a le dicton anglais: "Never mix business with pleasure" qui se traduit librement par "Il faut s'amuser ou travailler" ou plus explicitement, n'essayez pas de faire les deux à la fois. Je vous engage vivement de vous en tenir à ce sage conseil pour commencer. Avant de vous inquiéter sur l'attitude à prendre envers votre nouveau patron attendez d'être sur place et laissez-lui l'initiative de décider lui-même du genre de vos relations futures. D'après votre lettre vous semblez assez intelligente pour saisir dès le début les intentions de cet ami-patron; vous ne manquez pas non plus d'esprit et cela sera très utile dans votre cas. Une chose, qui est sous-entendue dans votre lettre, me frappe; parce que cet ami vous a aimé autrefois vous pensez, comme la plupart des femmes d'ailleurs, avoir conservé une place en son cœur. L'idée qu'un peu de feu couve encore sous la cendre ne vous est-elle pas venue? C'est une faiblesse inhérente à notre sexe de ne pouvoir se départir d'une certaine coquetterie devant un ancien amoureux et de ne vouloir admettre l'oubli des moments ten-

dres partagés. Peu d'entre nous connaissent l'art d'être "camarade" dans le sens exact du mot et cela est bien regrettable. Il faut admettre que les hommes ne nous aident guère non plus, car si le besoin de séduire est notre faiblesse, leur désir de conquête est l'obstacle sur lequel se brisent tous nos efforts de camaraderie... Malgré votre assurance de demeurer célibataire, vous n'êtes sûrement pas insensible aux hommages des anciens et des nouveaux flirts! Si vous désirez réussir dans votre nouvelle situation évitez dès le début de rappeler un passé éteint; n'essayez pas de savoir si vous avez encore de l'ascendant sur cet homme et surtout ne créez pas d'équivoques et ne lui lancez pas des yeux "en coulisse"... Au bureau demeurez mademoiselle X, sinon les plus anciennes vous détesteraient avec raison. La discrétion et la diplomatie sont les facteurs de votre succès.

Je vous remercie des félicitations à l'adresse de notre revue et de l'encouragement que vous me donnez au sujet de ce courrier.

* * *

CONDITIONS

Conformément aux règles de ce courrier, les correspondants écriront sous un pseudonyme. Les lettres devront toutefois faire mention de l'adresse exacte de l'expéditeur. Nous garantissons une absolue discrétion. Les réponses seront données selon la date de réception et l'espace réservé au courrier.

**CIREZ
ET
ÉPARGNEZ
vos
SOULIERS
avec le**

**CIRAGE
2 DANS 1**

Contient de L'HUILE
DE PIED DE BOEUF
Nourrit le cuir... prolonge
la durée de vos souliers
...et vous donne un cirage
brillant en un rien de
temps. CIREZ et ÉPAR-
GNEZ avec le 2 DANS 1

**10¢
LA BOÎTE**

DEMANDEZ-LE
À VOTRE
MARCHAND

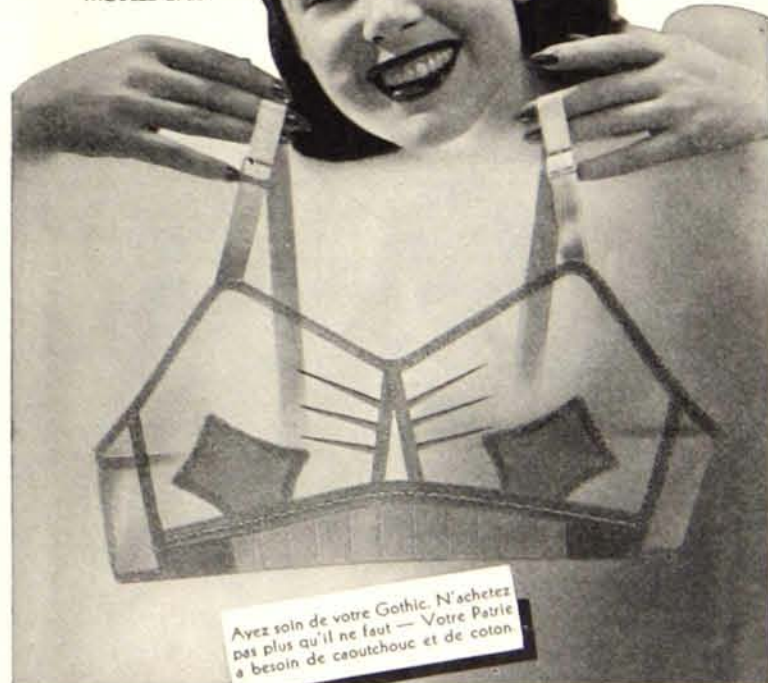


NOIR - BRUN - TAN - SANG DE BOEUF

BREATHING WAIST

FAITE DE
Nylon
EXTRA-LEGER

MODÈLE 2960



GOTHIC
Cordtex
BREVETÉ

NYLON—la sensationnelle invention du jour! Léger comme l'air, aucun repassage, sèche en un clin d'oeil! Tout cela adapté aux caractéristiques particulières de la bande respiratoire—qui respire avec vous, laissant au diaphragme toute liberté de mouvement. Toutes tailles.

GMF-42-4

UN MODÈLE POUR TOUTE CORPULENCE



MINIMUM
JEUNE
MÉDIUM
ACCENTUÉ
MAXIMUM
MEDIUM LARGE

AVEC le printemps chacune de nous songe à se renouveler. On pense d'abord à la toilette parce que c'est le meilleur moyen de se sentir en accord avec la nature, revêtue elle aussi d'une parure neuve. Quelques élégantes, toujours en avance, ont déjà étreint les nouveautés de la saison. Plus sages, les autres attendent une problématique stabilisation de la mode, mais cette "capricieuse" n'offre rien de particulièrement précis et la variété de l'offre égale celle de la demande. Tous les goûts trouvent satisfaction en cet an '42, non de grâce mais d'indécision... car il n'y a rien de spécifiquement exclusif ou de neuf.

Sauf pour les cheveux cependant; les maisons de coiffure cherchent à accommoder les dernières créations aux exigences des temps présents. On nous prêche tant de restrictions à tous les étages de la mode que la prudence la plus élémentaire consiste à prévoir et s'organiser en conséquence. Donc avant de décider sur tel ou tel chapeau, étudions la question coiffure puisque les deux doivent former une ligne d'ensemble. Il est nécessaire d'harmoniser la coiffure au chapeau ou le chapeau à la coiffure.

Les styles en concurrence diffèrent totalement. Cheveux longs? Cheveux courts? A votre choix, mesdames! On préconise cependant les cheveux courts, l'innovation "Feather Bob" tient son nom de la coupe spéciale qui se fait par mèches, en affinant les bouts selon la taille des plumes couteaux. Tous les cheveux sont égalisés à la longueur de trois pouces maximum, c'est une solution proposée entre la coiffure à la garçonne et la coiffure souple et longue. Celles qui ont la chance de posséder une chevelure naturellement bouclée peuvent se payer le luxe d'adopter cette création dernier cri, elles réaliseront une double économie de temps et d'argent; en effet on

assure qu'une séance par mois chez le coiffeur suffit à entretenir ce nouveau genre et la mise en plis ainsi que le séchage sont réduits au minimum. Un autre avantage réside dans le fait de l'absence totale d'épingles ou de pinces pour faire tenir les cheveux coiffés en coup de vent. Les femmes enrôlées dans l'armée ou l'aviation choisissent ce modèle à cause du port du képi ou du casque; un de ces couvre-chef bien masculin posé un peu de travers sur des cheveux courts, donne à celle qui le porte un petit air coquin qui tranche sur la sévérité du costume militaire.

Considérons maintenant les désavantages de cette coupe proposée. Le cheveu droit et sans souplesse s'en accommodera mal; en plus d'une indéfrisable spéciale et souvent à renouveler les cheveux un peu gros ne donneront pas le résultat espéré et le flou, absolument nécessaire au chic, se transformera en coiffure négligée et peu attrayante. A moins que vous n'ayez les moyens de vous payer une permanente tous les deux mois, et que vous ne craigniez pas de soumettre vos cheveux à une cuisson répétée et nocive, je vous déconseille le "Feather Bob". Vous

n'en aurez aucune satisfaction, bien au contraire.

Une autre coiffure en vogue, très portée par les "stars" d'Hollywood, ressemble étonnamment à celles que l'on voit sur les photos 1900. La pompadour d'alors dégageait complètement la tête et laissait libre la nuque dont les romanciers du temps vantaient la séduction et l'attraction... Le jeune homme timide pouvait, sans risque de trahir son émoi par une rougeur candide, déposer le premier baiser de l'aveu sur cette nuque toujours en offrande! Aujourd'hui les jeunes gens hésitants se trouvent frustrés par la mode... et ils doivent s'armer de courage et être plus directs! Mais, si peu de femmes n'adoptent pas cette façon classique de se coiffer, la considération sentimentale n'entre pas en ligne de compte. Non, elles refusent ce genre tout simplement parce que, disent-elles, cela fait vieux. Pourtant si vous consultez le goût de vos amis vous serez étonnées du nombre de ceux qui aiment cette mode ancienne et nouvelle à la fois. Le style qui découvre les oreilles et la nuque en remontant en hauteur tous les cheveux sur la tête rencontre malgré tout de nombreuses adeptes. Quelques

boucles ou deux mèches bouffantes sur le front donnent l'allure enlevée, convenant surtout à un visage à l'oval pur. Pour l'été, il est certain que cela est de beaucoup plus frais et facile d'entretien.

On peut, sans risque d'exagération, affirmer que le dégageant des oreilles est chose définitivement décrétée par la mode; le siècle a débuté ainsi, et comme tout est un éternel recommencement, les innovateurs retournent en arrière pour puiser dans le passé les inspirations nouvelles. Il est bien périmé le temps où l'on se couvrait soigneusement les oreilles (c'est dommage pour nous en hiver...) et les femmes qui persistent à conserver ce genre ont l'air démodé avec les petits chapeaux coquets spécialement créés pour les cheveux relevés.

Chaque femme saura choisir la coiffure qui lui sied le mieux, si elle prend le temps de s'étudier avec attention devant son miroir, et ce faisant elle pourra trouver le moyen d'accentuer les charmes de son visage ou d'en amoindrir les imperfections. L'art de faire un choix sûr réside dans le courage d'être impartial vis-à-vis de soi-même. Pas trop d'indulgence à votre égard, acceptez la critique sévère, parfois cruelle du miroir, le plus désintéressé des amis et le plus franc. Mais ne vous découragez pas si l'image renvoyée n'est pas celle de vos rêves, essayez plutôt de découvrir les moyens de remédier à vos défauts. Après cela, vous serez récompensées de vos soucis par le succès nouveau que vous obtiendrez auprès de vos amis. On vous accueillera par des "Comme tu es jolie aujourd'hui!", "Ma foi, tu as rajeuni... Comment t'y prends-tu?" etc. Seul le résultat compte, prenez donc le temps de vous étudier. Et, sûre de vous-même, vous ne craignez plus d'affronter le soleil printanier dont les rayons dévoilent sans merci le moindre petit détail.

LE CHOIX D'UN Style

P A R L I N E

(Photo The House of Westmore)



Coiffure genre 1900 arrangée au goût du jour.

G R A N D P R E

(Photo "Elizabeth Arden Salon", Simpson's, Montréal)



Le "Feather-Bob" très seyant pour le port du bonnet militaire.

LA GRANDE VOYAGEUSE... ★ (Suite de la page 13)

somme. Chez Anaïs, elle mit ça sur le compte des tramways. Chez Hortense, sur le compte des agneaux qui bêlaient toute la nuit à ses fenêtres et elle alla jusqu'à demander qu'on les égorgé tous. Chez Anastasie, à Prince-Rupert, elle s'en prit à la trompe de brume et, chez Emérencienne, au chant du coq. A Montréal, elle se plaignit en outre de l'air qui, à son dire, lui allait très mal.

A travers toutes les préoccupations que lui donnèrent sa santé, elle se mit cependant un jour en train de vouloir aider au ménage. "Pour gagner sa pension", ainsi qu'elle fit entendre sournoisement et en boitant tant qu'elle pouvait. Il faut le dire à l'honneur de Bédette, elle eut au cours de sa vie, de rares velléités d'énergie qui la poussèrent à vouloir se rendre utile. Mais c'est alors, tous les jours, que les choses se gâtaient.

Bédette n'aimait point laver la vaisselle, elle n'aimait point épousseter, elle n'aimait point balayer; elle aimait cependant s'asseoir et donner des conseils. Elle aimait aussi faire manger les gens et les bêtes. Chez Hortense, elle fit manger les pondeuses leghorn au point qu'une grande moitié mourût, la "falle" remplie d'avoine. Quand elle avait affaire à des gens qui ne voulaient point manger, Bédette se rattrapait en rangeant leurs effets. Ce fut terrible dans la maison d'Anaïs lorsque Bédette se mit à fureter dans les armoires et les placards.

Du jour au lendemain, on ne sut plus où trouver les objets. Bédette, par distraction (Anaïs prétendait que c'était par malice), les nichait aux endroits les plus imprévus et encore, pour corser l'affaire, variait sans cesse le nombre de ses caches. Un jour, on trouvait la salière derrière les bœufs d'épices sur la tablette la plus élevée et dans l'extrême fond du garde-manger; le lendemain, alors qu'elle était tout bonnement sur la table, la famille entière vidait les placards et fouillait les tiroirs. Quant aux objets lourds ou sales qui ne se rangeaient pas facilement, ils disparaissaient tout simplement. On ne retrouva jamais la moindre trace de deux ou trois pots de peinture entamés. Par contre, on trouva intacts, ceux dont l'étiquette n'avait point été maculée. Quand on lui fit remarquer qu'elle jetait des choses utiles, Bédette parut extrêmement piquée et passa la journée à récupérer des vieilles boîtes de conserve, les chiffons, les fonds de paniers et à en faire une grande pile sur la table de la cuisine. Après ça, elle entra dans une grève de faim et de silence.

Un jour, il y eut de la dinde en l'honneur de Bédette dont le départ approchait. C'était vraiment une occasion de se réjouir. Bédette refusa de s'asseoir à table. Elle refusa de paraître au dîner. Elle se grissa au camphre et, assise au bord du lit, déclara qu'elle était aussi bien de se laisser mourir tout de suite et qu'ainsi on serait débarrassé d'elle. Puis, elle gémit sur le régime de nourriture qui ne convenait pas, dit-elle, à son estomac délicat, et marqua en outre un grand dédain pour la table abondante. Quand Bédette com-

mençait ses grèves de faim, elle riait volontiers des gens qui continuaient à manger. "Ça ne pense qu'à manger", disait-elle alors d'une voix sèche sans préciser autrement à qui elle en voulait.

Le lendemain matin, très tôt, Anaïs entendit un grand bruit de vaisselle dans le garde-manger. Elle y courut en hâte et y trouva Bédette au milieu d'une pile d'assiettes cassées, s'essuyant une main grasseuse sur sa longue robe de nuit et portant à sa bouche pleine l'entière carcasse de la dinde. Plus tard, Bédette put dire à ses autres sœurs que chez Anaïs, on ne lui avait fait manger que les déchets.

Ragaillardie par un repos qui durait depuis près de soixante ans, Bédette prenait beaucoup d'embonpoint. Elle engraisait de partout, sauf de la figure, ce qui lui faisait dire en étudiant son visage osseux dans la glace qu'elle n'en avait pas pour longtemps. A force d'accumuler de la graisse sur les jambes et à la taille, elle éprouva bientôt de la difficulté à se mettre en branle et, surtout, une grande lassitude au moindre mouvement. Elle se plaignit alors de son cœur et souvent, tout en se tamponnant les yeux, elle fit quelques recommandations précises au sujet de son enterrement.

Au milieu de ses inquiétudes, Bédette s'oubliait parfois jusqu'à se mettre à chanter, de préférence lorsqu'elle se croyait fine seule ou lorsque les locataires d'en haut faisaient beaucoup de bruit. Alors, elle se croyait assurée d'échapper sa petite bonne humeur sans qu'on lui dit pour ça: "Ça va bien, tante Bédette. Tout marche à ton goût."

Elle chantait assez juste, mais elle mêlait les airs aussi bien que la vaisselle. Ainsi, il lui arrivait de fredonner (avec sa mine toujours renfrognée) "C'est le mois de Marie" sur l'air d'une chanson en vogue que sifflait ses neveux. Lorsque les enfants lui disaient "Tas l'air, tante Bédette, mais t'as pas les mots", elle se fâchait brusquement et lançait: "C'est bien vous autres, ça! Pas même capables de me laisser chanter mes chansons en liberté!" Puis elle partait s'enfermer dans sa chambre où elle remuait des malles et ouvrait des tiroirs pour faire croire qu'elle était sur le point de s'en aller. On l'entendait alors marmonner d'une voix basse et contenue. Or, un des aspects les plus affligeants de ces monologues rageurs était que, y prêtiez-vous l'oreille tant que vous pouviez, vous ne discerniez jamais autre chose qu'un sourd grondement comme la poussée de la vapeur sous le couvercle de la marmite. Si bien que dans la maison, on se demandait souvent "C'est-y l'eau qui bout ou bien tante Bédette qui grogne?" Les enfants d'Anaïs en vinrent à l'appeler tante Dette, puis tante Bette et, un jour, ce fut encore le neveu préféré qui lança le mot, "tante Bête."

La malheureuse Bédette l'entendit et, pour la première fois de sa vie, pleura de grosses larmes de chagrin, d'affreuses larmes couleur de craie qui coulaient sur ses joues sans qu'elle fit le moindre effort pour les recueillir. Ce fut



UNE DÉBUTANTE OFFRE SES SERVICES À LA NATION

Reste exquisite pour ses soirées

LA jolie Priscilla Mackinnon, débutante de Montréal, offre en deux langues ses services de secrétaire dans les bureaux de la défense nationale. C'est la fille de feu le Colonel Henry A. Mackinnon, D.S.O. Son charme... des yeux bruns de velours, un sourire mutin, un teint mat limpide. Elle dit des soins de la beauté: "Pour me vivifier le teint, je prends un Cocktail Woodbury."



1. Priscilla visite Fletcher Field en compagnie d'un Écossais de la célèbre Black Watch. Après une journée en plein air, dit-elle, "avant de ressortir je prends un Cocktail Woodbury."



2. "Une belle mousse de Savon Woodbury ôte vite la poussière. Je rince vigoureusement à l'eau chaude puis à l'eau froide et mon teint en est tout rafraîchi!"



3. Deux fois Priscilla a gagné le championnat des jeunes au Golf Club de Beaconsfield. "J'adore la danse aussi et la façon dont Woodbury nettoie et rend mon teint lumineux avant mes engagements."



4. "Pour la Peau Douce au Toucher" essayez le célèbre Savon Woodbury... aux huiles fines et douces pour la peau — si pur — il contient un ingrédient rare. N'employez que Woodbury pendant dix jours 10c.

(FABRICATION CANADIENNE)

un spectacle navrant. Toute la famille en fut atterrée. Anaïs exhorta les siens à une plus grande charité, surtout qu'on n'en avait plus pour longtemps à supporter Bédette. On s'ingénia à lui faire oublier ses griefs. On redoubla d'attention. Bédette eut son petit déjeuner au lit, ce qui la fit encore gronder, car elle se déclara tout à coup bien plus forte que les fluets de "vot' Montréal." On s'informa de son rhume et l'humeur de Bédette en fut aggravée, car c'était du foie qu'elle prétendait maintenant souffrir.

Anaïs, qui tenait à sa bonne réputation auprès des soeurs Gratton, s'efforçait de toute manière d'amadouer Bédette. Elle songeait même à la garder un peu plus longtemps que ses trois mois. Elle aurait bien voulu en tout cas emmener la voyageuse à parler elle-même de son départ, si possible. Mais Bédette là-dessus ne soufflait mot. Un bon jour, Anaïs découvrit cependant un brouillon de lettre dans laquelle Bédette écrivait à Emérencienne qu'on la maltraitait à Montréal.

Du coup, Anaïs se fâcha. Et comme un billet pour Los Angeles était arrivé la veille, elle alla tout de suite conduire Bédette à l'autobus. Il avait été décidé que Bédette ferait le voyage par autobus pour économiser les frais et parce que, de toute façon, elle ne consentait ni à se dévêtir ni à se coucher en voyage.

Bédette partait avec, dans son réticule, un horaire précis où Anaïs avait indiqué les endroits où elle pourrait descendre passer la nuit à l'hôtel. Bédette devait bien se garder de commettre ce qu'elle considérait la pire des imprudences et aussi une dépense inutile. Elle aimait mieux garder cet argent-là pour s'acheter des chocolats. Pendant six jours et six nuits, elle resta enfoncée dans le même coin, son petit paquet de sandwiches sur les genoux. A la fin, ils étaient si durs qu'elle y cassa son râtelier. Dès lors, elle se mit à parler du bout des lèvres, ce qui la vieillit beaucoup et rendit ses monologues furieux encore plus incompréhensibles.

* * *

Bédette revint de la Californie, pâle comme cire, ayant pris pour se prémunir contre le soleil, des précautions excessives. Elle quittait ce pays sans regret. Elle y avait eu chaud le jour, froid la nuit, et elle y avait attrapé une indigestion pour avoir trop mangé d'avocats. En outre, elle y avait brûlé son parapluie de soie noire sous lequel elle avait pris coutume de s'abriter pour ses petites siestes de l'après-midi.

Avec sa soeur, Aurore, elle ne s'était pas trop bien entendue, car toutes ses conversations consistaient en éloges à l'adresse d'Anaïs. Bédette possédait, développée au plus haut point, cette manie perfide, propre à certaines gens, de blesser leur auditoire en insistant sur les mérites des absents et en passant sous silence les commentaires qui s'imposent par comparaison.

— Ah, tu fais ta soupe comme ça, toi! disait-elle à Aurore.

Puis, d'un ton soudain mielleux et en regardant ailleurs, elle jetait tout distraitemment: "Anaïs, ça c'est une bonne cuisinière!" Ou bien: "Anaïs, en voilà une qui a du cœur!" Le tout accompagné de petits grognements ou de soupirs lourds de sous-entendu.

Il lui arrivait de se tromper, et

de dire, par exemple, à Ernestine, elle-même: "Chez Ernestine, j'ai donc été bien reçue. La dernière fois que j'ai été chez-elle, elle m'a traitée comme sa propre fille." Elle disait ensuite pour s'excuser que c'était de toujours voyager ainsi qui lui brouillait les idées.

En route pour Vancouver, Bédette eut une aventure qui contribua beaucoup à aigri son caractère. Ernestine prétendait que Bédette aigrissait toute seule, mais Hortense crut que les petites devines de la route y tinrent pour beaucoup.

Par erreur, Bédette était montée dans un wagon pullman. Le contrôleur qui examina son billet lui réclama un excédent de trente-cinq dollars, somme que Bédette n'avait point en sa possession et qu'elle ne lui aurait sûrement pas cédée, l'eût-elle eue dans son réticule. Elle se prit alors à chasser des mouches dans la vitre, à serrer

tions, Bédette ouvrit tout grand son réticule et en exposa l'effrayante nudité. Elle raconta ensuite de fil en aiguille une histoire navrante où il était question d'une pauvre abandonnée tenue à la ration et contrainte de gagner sa vie en servant dix soeurs bien établies. Plusieurs personnes la crurent et, par la suite, lui firent parvenir des fruits, des chocolats et des magazines qu'elle ne lisait jamais.

Le contrôleur ne l'en pria pas moins de déménager dans un wagon beaucoup moins confortable, ce dont Bédette ne se soucia pas une miette, toute réjouie qu'elle était d'avoir pu conserver ses piastras.

Elle crut toute sa vie qu'elle avait bel et bien roulé le contrôleur et toute la compagnie du chemin de fer; elle s'en félicita toute seule, maintes fois, sans qu'on sût d'où lui venait ce contentement

songeant qu'à rentrer en possession de son bien. Elle s'attacha à tous les voyageurs dont le bagage de près ou de loin ressemblait au sien. Elle erra de biais, de long en large, de travers, surveillant la foule de ses petits yeux clignotants. Et, tout à coup, son visage bilieux s'éclaira. Dans un wagon à bras, chargé de bagages, elle crut reconnaître sa valise. Elle s'en empara aussitôt, riant déjà sous cape, et ravie d'avoir encore déjoué un voleur.

Avant de passer la barrière, il lui vint pourtant une inquiétude. Déposant ses paquets au milieu d'une foule pressée, elle ouvrit sa valise et, apercevant de fines lingerie qui n'étaient sûrement pas les siennes, elle fut bien près de rouler sous le train.

En une minute, elle se remit de son émoi. Elle rabattit le couvercle, elle ramassa ses jupes et, astucieuse comme un chat, se prit à filer. Loin de songer à avouer sa méprise, il lui apparut urgent de gagner la sortie en vitesse en dissimulant la valise tant bien que mal dans les plis de son grand manteau. Elle prit même en arrivant à la barrière la précaution de ralentir son pas et de se cacher le plus possible derrière les grosses gens. Ce n'est qu'après coup qu'elle eut tout loisir de regretter ses épaisses robes de nuit en flanellette, mais elle se garda bien d'en souffler mot à Adrienne de Saskatoon. Lorsque sa belle-soeur, n'en croyant pas ses yeux, la trouva le lendemain matin dans un désahabillé de tulle et de dentelles, Bédette se contenta de la laisser deviner. Toutes les soeurs voulurent à tour de rôle connaître la provenance du beau trousseau. L'une demandait "Tu t'es acheté ça, Bédette? L'autre: "Qui c'est qui a bien pu te donner du mauve, toi qui est jaune comme un citron?" Bédette laissait dire, laissait faire. Elle les engageait par son silence à croire, toutes, ce qu'elles voulaient croire. Dans l'intimité, Bédette examinait parfois sa valise neuve, en vrai cuir, cette fois. Elle était bien assez fine pour reconnaître qu'elle valait au moins dix fois la sienne. Quant aux toilettes, elle les mettait par nécessité, mais n'y prit jamais goût. Lorsqu'elle s'accrochait dans toutes ses dentelles et ses rubans, elle s'en prenait tout de suite au porteur qui lui avait ravi ses gros dessous résistants. "Petite vermine", disait-elle. Puis passant au pluriel, elle ajoutait: "Que je les attrape un jour tous ces petits voyous-là! Ces grands voyous-là!" A sa haine toujours vive contre les contrôleurs s'ajoutait une aversion toute spéciale pour les porteurs petits ou grands qu'elle rencontra dès lors sur son passage. Elle ne cessa jamais de les considérer comme des détrousseurs de gare.

* * *

Si Bédette eut beaucoup de petites malchances au cours de ses voyages, elle échappa par contre à toutes les catastrophes. Elle fut dans plusieurs sinistres, mais toujours on relevait son nom parmi les rescapés. Sa famille, qui cherchait d'abord dans la liste des sinistrés, parcourait en vain les colonnes. Ce n'est qu'au bas de la page, dans un paragraphe spécial consacrés aux rares survivants qu'il était fait mention de Bédette. Le paragraphe portait quelquefois une manchette spéciale. Les journalistes trouvaient en Bédette un personnage à leur goût et glosaient

Avant le triste adieu...

*Ce n'est sûrement pas une rose princesse,
Mais vous l'accueillerez, chère, d'un coeur fervent,
Puisque lui donne un sort, hélas! blessé souvent,
Un authentique droit à la haute noblesse.*

*Sont-ils donc si lointains ces instants d'allégresse
Où tout l'espoir du monde en nous semblait vivant? —
Celui-là qui chantait: "L'amour est décevant",
Avait-il méconnu la divine tendresse?...*

*— Je ne suis qu'en passant ici-bas. Je m'en vais,
Car ils sont en chemin déjà les vents mauvais;
Et je sais trop, d'ailleurs, comme, hélas! quelque chose
A l'espoir le plus beau manque toujours un peu.
C'est pourquoi je voulais, avant le triste adieu,
Je voulais, en pleurant, vous offrir cette rose.*

François BOURDAGES

les cordons de ses bottines et à se livrer à toutes sortes d'occupations qui paraissaient urgentes. Plusieurs personnes l'entourèrent cherchant à lui expliquer ce que le contrôleur attendait d'elle. Bédette faisait toujours la sourde oreille. Entre-temps, elle avait eu la chance de glisser quatre ou cinq piastras chiffonnées dans la poche de son jupon. Et elle continuait toujours à broser sa grosse jupe de serge, à se moucher, à se gratter la nuque et à regarder ailleurs. Lorsque les objurgations du contrôleur se firent trop vives, Bédette fit mine de vouloir s'endormir et marmonna que c'étaient ses soeurs et non pas elle qui avait l'argent. Ce qui fit croire au contrôleur que Bédette voyageait en compagnie d'une personne responsable et qu'il trouverait cette autre personne dans le train. Après bien des recherches, il revint plus furieux que jamais et cette fois pour faire cesser les récrimina-

inuité. Il est vrai que tout de suite après, son front se plissait et qu'elle lâchait dans le vide des mots injurieux: "Voleurs de conducteurs, voleurs s'il y en a! Grands voleurs, va! "Puis, elle se carrait dans sa chaise et souriait tout à coup de la façon la plus inattendue. Bientôt elle riait toute seule en se donnant des coups de poing sur les cuisses ou en se frottant les mains "En tout cas, ils m'ont pas eue, "disait-elle et elle se gondolait à n'en plus finir.

* * *

Bédette alla de province en province, de pays en pays, allongeant sa liste d'êtres suspects. D'ailleurs, il faut dire qu'elle ne fut épargnée par aucune des tracasseries qui tourmentent les voyageurs timorés.

En arrivant à Saskatoon, un porteur lui arracha sa petite valise avant qu'elle eût le temps de voir de quoi il retournait. Très dépitée, Bédette s'engagea sur le quai, ne

abondamment sur sa mante noire, ses gros paquets ficelés et sa boîte de victuailles. Au début, Bédette lisait ces comptes-rendus en ronchonnant, surtout lorsqu'il était question d'une petite vieille médusée ou d'un personnage à la Dickens, mais elle en vint à goûter les allusions à son courage et à son sang-froid. En vérité, Bédette ne fut jamais courageuse. Son courage consista toujours à se tenir cachée et le plus tranquillement possible dans le danger, mais il ne lui déplaisait pas qu'on interprêtât faussement sa prudence.

Il arriva aussi que Bédette passât au travers des plus grands désastres sans même s'en apercevoir. En route pour Prince Rupert, une partie du train dans lequel Bédette roupillait s'effondra dans une rivière. Bédette fut réveillée par le choc. Elle rattrapa sa valise qui avait glissé et s'installa pour finir son somme sur la banquette qui penchait dangereusement. Au bout de quelques heures, il fit très froid dans le wagon immobilisé. On était au cœur de l'hiver. Les voies étaient enneigées et un train de secours mit dix heures à arriver. Quantité de gens, à la suite de ce retard, contractèrent des pneumonies et des bronchites aiguës, mais Bédette qui trainait toujours une grosse couverture de laine remarqua à peine que la température se refroidissait. Elle avait de quoi manger dans son grand sac et ne souffrit pas non plus de la faim. Un wagon de fret arriva d'abord. Bédette y déménagea ses affaires. A quelques milles de là, il fallut traverser un pont précaire au-dessus d'un torrent mugissant. Quatre personnes s'installaient à la fois pour faire la traversée dans un petit wagon de cantonnier. Bédette, emmitouflée jusqu'aux yeux, ne vit point l'eau bouillonnante sous les planches à demi calcinées et se tint assise au-dessus de l'abîme, les jambes pendantes et sans broncher, alors qu'autour d'elle les gens faisaient des crises d'hystérie. Elle avait tellement peur d'attraper mal à la gorge qu'elle ne songea pas une minute au danger de se noyer. Comme elle avait voyagé dans les brousses et dans les plaines, elle mit les arrêts, les retards, le branle-bas sur le compte d'une mauvaise organisation et ne s'en émut pas autrement. A condition de ne pas avoir trop faim, Bédette ne se démontait plus facilement. Elle atteignit Prince-Rupert, absolument indemne, sans même un léger rhume et ne se doutant aucunement qu'elle avait été à deux doigts de la mort. Anastasie de Prince Rupert, la croyant gravement atteinte, attribua son calme à une réaction nerveuse.

* * *

Au début, les soeurs Gratton étaient quand même contentes de voir arriver Bédette à cause des nouvelles qu'elle leur apportait de tous les coins du pays. Mais Bédette, qui accomplit au moins dix mille milles sans rien apprendre de la géographie, passa aussi d'une soeur à l'autre sans être fixée d'aucune façon sur les particularités de chaque famille. Et les nouvelles qu'elle apporta à chacune furent toujours singulièrement étonnantes.

Lorsqu'elle arrivait de chez Hortense, de chez Maximilienne ou de chez Albert, avec ses gros paquets ficelés, son parapluie, sa petite valise et toutes ses affaires et qu'on se hâtait de l'entourer pour lui arracher les nouvelles,

Bédette suffocante, ronchonnait: "Laissez-moi donc souffler, un peu. Il n'y a personne de mort."

Pressée davantage, elle s'écriait de mauvaise humeur:

— Il n'y a que le garçon d'Hortense qui s'est cassé une jambe."

C'était d'ailleurs le fils d'Aurore qui était dans le plâtre, mais Bédette, qui confondait les familles, commettait souvent de ces impairs. Une fois engagée dans l'erreur, elle ne se rétractait jamais. Lorsqu'on lui faisait remarquer qu'il ne pouvait être question d'un fils d'Hortense pour la bonne raison qu'Hortense n'avait eu que des filles, Bédette s'indignait: "Si vous vous y connaissez si bien, vous autres, pourquoi tant me questionner aussi! D'ailleurs, c'est moi qui viens de là-bas, pas vous autres."

Entourée de ses nièces et de ses neveux qui insistaient pour connaître ses impressions de voyage, Bédette bougonnait encore plus fort: "Comment est-ce que vous voulez que je vois quelque chose! Je suis toujours en voyage." A d'autres moments, réconfortée par les poulets et les petits cochons de lait que l'on tuait en son honneur, Bédette se laissait aller à réminiscer. Elle se plaignait alors de la chaleur qu'elle avait endurée chez Hortense, qui habitait pourtant dans l'extrême nord de l'Alberta, et des beaux vergers d'Ernestine établie au cœur de Toronto.

— Comment est-ce que t'as trouvé les Montagnes Rocheuses, tante Bédette? lui demandait-on parfois.

— Je les ai pas vues, j'ai pas passé par là, répliquait-elle.

— Mais oui, lui expliquait-on, il faut bien que tu aies passé par les Rocheuses quant t'es allée chez Anastasie à Prince Rupert.

Au comble de l'indignation, elle rétorquait aussitôt: "C'est-y vous autres, ou bien c'est-y moi qui est allée chez Anastasie? Je vous dis qu'il n'y a pas de montagnes par là. C'est rien que du sable."

— Oui, mais avant le sable, t'as pas vu de montagnes?

Bédette qui avait dormi pendant les trois-quarts du trajet, rouspétait furieusement: "Des montagnes, je les aurais vues, s'il y en a. Des montagnes, il y en a ailleurs, mais pas chez Anastasie."

Alors, on la questionnait sur le lac Supérieur.

— Ah, c'est un grand lac, disait-elle. Je crois bien que c'est plus grand que le Canada.

On la laissait dire doucement, sans trop la corriger, car mise devant l'évidence, Bédette se fermait le bec et on en avait pour des jours à attendre le reste des précieuses narrations de voyage.

A la longue et bien qu'elle fut priée de rester au même endroit six mois et même un an, Bédette brusquait d'elle-même les départs. Elle ne se fit jamais aux voyages. Elle eut toujours le même effroi de partir seule, la même répugnance pour les contrôleurs et la même crainte de se faire dévaliser. Elle fut toujours incapable de se diriger seule et accepta les avis de gens bien intentionnés avec la même méfiance, mais au bout de quelques années, il arriva une chose extraordinaire: il arriva que Bédette prit goût au mouvement perpétuel. Il arriva qu'elle aimât beaucoup se faire balloter.

* * *

Au cours de ses voyages, Bédette enterra une grande partie de sa



" Non, ce n'est pas le cancer "

CETTE PERSONNE SE RON-GEAIT DE SOUCIS parce qu'elle s'était aperçue qu'elle présentait un des symptômes qui accompagnent fréquemment le cancer. Elle ne cessait de répéter: "Dois-je attendre de voir ce qui se produira... ou bien dois-je aller voir le médecin?" Elle eut la bonne inspiration de consulter le praticien.

Après de minutieux examens et analyses, le médecin vient de prononcer ces paroles réconfortantes: "Non, ce n'est pas le cancer".

Comme ces mots sonnent agréablement à son oreille! Comme elle se félicite d'avoir consulté son médecin sans attendre! En effet, même si les symptômes qui accompagnent ordinairement le cancer ne signifient pas invariablement qu'on se trouve en présence de la maladie, ils indiquent qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

S'il s'agit réellement du cancer, plus tôt celui-ci aura été déposé et traité comme il convient, plus grandes seront les chances de guérison. Ainsi, dans le cancer du sein, les chances de guérison sont près de quatre fois plus grandes au stade précoce qu'aux stades avancés; dans le cancer de la région pelvienne, les chances de guérison sont huit fois plus grandes aux stades de début.

C'est pourquoi, toute personne qui présente quelque symptôme suspect de cancer, doit consulter immédiatement son médecin, et ne jamais "attendre de voir ce qui se produira". Fort heureusement, les genres de cancer qui présentent des signaux de danger faciles à reconnaître, sont ceux qu'il est possible de traiter avec le plus de succès. Voici quelques-uns de ces symptômes prémonitoires:

1. Toute nodosité insolite, ou tout empêtrement, particulièrement dans la région de la poitrine.
2. Toute perte de sang irrégulière, ou que rien n'explique.
3. Toute ulcération qui refuse de guérir — en particulier autour de la bouche, sur la langue ou les lèvres.

4. Tous troubles digestifs persistants, s'accompagnant souvent d'amaigrissement.

5. Tous changements notables dans la forme, la grosseur, ou la couleur d'une verrue ou d'un naevi.

6. Toute modification persistante de l'action normale des fonctions d'élimination.

Le seul moyen permettant de déterminer de façon certaine si l'on se trouve en présence du cancer, c'est l'examen microscopique. S'il ya cancer, on disposera de trois formules de traitement: l'intervention chirurgicale, les rayons X, le radium, ou une combinaison de ces moyens thérapeutiques. Méfiez-vous des remèdes de charlatans ou des "cures" contre tout mal qui peut être un cancer.

La Metropolitan vous enverra sa brochure gratuite, intitulée: "Un Rayon d'Espoir", sur demande adressée au Service des Brochures 5-Z-42, Direction Générale au Canada, Ottawa.

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE A FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Président du conseil :

Frederick H. Ecker

Président :

Leroy A. Lincoln

DIRECTION GENERALE
AU CANADA : OTTAWA

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada: Ottawa
Veuillez m'envoyer un exemplaire de
votre brochure 5-R-42, "Un Rayon
d'Espoir — la Guérison du Cancer".

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ Prov. _____

famille. En 1927, il ne lui restait plus que trois sœurs Maximilienne de Gravelbourg, veuve et impotente, Hortense, elle-même à la charge de ses petits enfants, et Ernestine, la plus âgée, qui s'éteignait de vieillesse. D'une sœur à l'autre, on ne se demandait plus: "Qu'est-ce qu'on fera de Bédette?" mais "Qu'est-ce que deviendra Bédette quand on ne sera plus là?" Il devenait évident qu'elle les enterrerait toutes.

Les affaires de la famille Gratton, qui avaient beaucoup prospéré après la grande guerre, allaient maintenant de mal en pis. Et les pauvres sœurs se doutaient bien qu'après elles, leurs enfants ne se soucieraient guère d'entretenir Bédette. Les maris avaient d'ailleurs arrangé leur succession de façon à exclure définitivement la pauvre Bédette.

Sur ces entrefaites, Maximilienne de Gravelbourg tomba paralysée comme sa mère. Bédette écrivit aussitôt à Ernestine de Toronto pour lui faire savoir qu'il n'y avait plus personne pour la soigner à Gravelbourg. Ernestine, elle-même à l'article de la mort, envoya quand même un billet de passage et Bédette fit ses préparatifs. Mais la journée de son départ, un télégramme annonça la mort d'Ernestine. L'état de Maximilienne empirait de jour en jour. D'Hortense qui soulignait sa pauvreté dans chacune de ses lettres, il n'y avait plus rien à attendre. La pauvre Bédette ne savait plus de quel côté se tourner.

Enfin, elle s'avisa qu'elle avait toujours un billet de chemin de fer et, un bon jour, sans faire d'adieu, elle prit le train pour Toronto. Elle serait probablement de trop là-bas maintenant qu'Ernestine était morte. Elle était sûrement de trop à Gravelbourg. La pauvre commençait à se douter qu'elle était de trop partout où elle allait. Et pour la première fois de sa vie, elle sortit de son indifférence et prit la peine d'examiner son sort. Elle n'en eut pas pour longtemps à s'inquiéter, car tout devait s'arranger pour le mieux et sans qu'elle eût à faire le moindre effort ainsi qu'il en avait toujours été dans sa vie. Un peu avant Toronto, Bédette fut violemment projetée en avant et sombra doucement dans les ténèbres et la chaleur.

* * *

Après avoir tiré une vingtaine de corps sous les débris d'un wagon, on trouva une petite vieille roulée en boule, se tenant coite et sans la moindre égratignure.

C'était Bédette.

On la crut folle vu qu'elle ne voulait pas se déranger de sa cachette et qu'elle pleurait en réclamant son réticule, sa valise et tous ses paquets dont elle se rappelait le nombre exact. Mais comme sa mémoire, jamais solide en ce qui touchait les choses importantes, s'était brouillée au point qu'elle ne se souvenait plus d'aucune adresse, il fut établi que la malheureuse avait perdu la raison à la suite du choc nerveux. Un aliéniste l'examina et conclut que Bédette ne se rétablirait pas.

Or Bédette n'avait jamais eu autant sa raison, en autant qu'elle en avait jamais eu. Elle fit la folle jusqu'au bout. Et c'est ainsi qu'elle fut placée dans une institution où elle est toujours en mesure d'avoir ses aises.

La compagnie du chemin de fer lui a versé une forte indemnité.

DONNEUR DE SANG... ★ (Suite de la page 9)

Le médecin se plie à mon caprice. J'enlève mon veston, dénoue ma cravate, entr'ouvre ma chemise et je relève la manche du bras droit pour m'installer au milieu des autres donneurs. La salle est propre, bien éclairée. Chaque "patient" est étendu sur une table, près d'une infirmière qui surveille si le sang s'écoule bien dans la bouteille. Toutes sortes d'idées m'assaillent l'esprit. Je laisse vagabonder mon imagination. Je sais qu'il vaut mieux, dans mon cas surtout, ne pas trop penser au sang que je vais donner. Je songe à tout ce que j'ai lu sur les fumeurs

leure veine, de la perforer en y introduisant l'aiguille, celui-là y va avec la main sûre du chirurgien averti. Vous sentez la piqûre, c'est inévitable, mais pas plus. L'aiguille pénètre dans la veine sur une distance d'environ une demi-pouce. On a auparavant arrêté partiellement la circulation du sang, à l'aide d'une bande élastique. La veine s'est gonflée: c'est ce qui a facilité l'opération. Le médecin vous demande d'ouvrir lentement couler le mien, ça ne m'irait pas, je le sais. Il me faudrait d'ailleurs faire un effort pour l'apercevoir, car le récipient est placé plus bas

gatoire que vous lui ferez subir. Vous lui demanderez par exemple, ce qu'on fera de votre sang et elle vous dira qu'un échantillon en sera tiré, analysé et que s'il est accepté, il sera ensuite cristallisé et scellé dans une bouteille pour être expédié au front. Là, on le liquéfiera à volonté pour le transfuser dans les veines d'un blessé. Cette seule pensée vous ravigotte. Votre imagination vous représente cette petite fiole de sang cristallisé qui ressemble à du sucre brun. Vous ne vous sentez pas héroïque, comme disait Miss Betty, mais vous éprouvez quand même, comme un petit frisson de fierté. Donner 400 centimètres cubes de son sang, cela semble si facile, et pourtant, on vous l'explique, ces cristaux peuvent être si précieux. Ils sauveront peut-être une vie là-bas, qui sait? Vous ne vous sentez pas généreux, au contraire, mais très flatté dans votre égoïsme.

Le sang tombe tranquillement; goutte à goutte, chez ceux dont la circulation est lente; en un mince filet chez ceux dont la circulation est plus active. Je ne veux pas voir partie supérieure de la cage thoracique, une palpitation légère mais irrégulière. Je me sentais faiblir et je devais être pâle, car l'infirmière me surveillait du coin de l'oeil et m'offrit du camphre à respirer. J'avais hâte d'en finir. La bouteille était remplie, il s'agissait de retirer l'aiguille. La garde appela le médecin qui, à l'aide d'un peu de coton hydrophile recouvrit la piqûre; la ouate lui servant de levier pour retirer l'aiguille sans faire mal. Une fois l'aiguille sortie, le médecin y laisse le coton et replie le bras pour empêcher le sang de couler.

* * *

Je me sens déprimé et je demande à la garde de me servir un peu de "fort". Elle sourit et revient tout de suite avec un cordial. Puis je me lève et je passe dans la salle, où tous les donneurs vont boire et manger pour refaire un peu de leurs forces. Il y a là tous ceux qui m'ont précédé: les cheminots qui se taquinaient encore et que l'opération ne semble pas avoir affectés du tout. En riant, ils me demandent comment je me sens. Devant tant de bonhomie et de simplicité, l'orgueil vous fait répondre que "vous vous sentez bien, très bien..." Mais cela ne m'empêche pas d'aller m'étendre sur le premier divan que j'aperçois. Le pire est passé. Si vous vous sentez faible, vous n'avez qu'à vous coucher de nouveau et vous reprenez confiance.

* * *

Ma troisième prise de sang me vaut l'honneur d'être décoré de l'emblème des donneurs. Une garde-malade, très digne dans son uniforme militaire, s'approche de moi. Elle me dit comme ça: "La Croix-Rouge est fière de vous décerner l'insigne des donneurs de sang..." Vous songez alors à l'armée, au militaire qui sort des rangs pour recevoir sa décoration. Mais vous ne voulez pas recevoir la vôtre, couché. Vous faites un effort et vous vous levez. La garde-malade s'apprête à fixer l'insigne à votre boutonnière, mais elle vous

Vous répondez?

QUESTIONS POUR MADAME

Si vous répondez à 9 de ces questions, vous êtes remarquables; à 7, vous êtes excellente; à 5, dans la moyenne; au-dessous... n'en parlez pas.

- 1.—A quelle femme s'adressait Louis XIV, lorsqu'au milieu de délibérations importantes, il lui demandait son avis en ces termes: "Qu'en pense votre Solidité?"
- 2.—Quel est le seul oiseau qui puisse voler de côté et de reculons?
- 3.—Quel acteur populaire d'Hollywood était chauffeur d'une ambulance américaine en France en 1939?
- 4.—Où fait-il plus froid, au pôle sud ou au pôle nord?
- 5.—De quoi est fait le diamant?
- 6.—Qu'est-ce que l'onychophagie?
- 7.—Quels genres de drapés dominant dans les robes et les costumes de bain?
- 8.—Quelle est l'origine du mot "Punch"?
- 9.—Qui a dit: "Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu"?
- 10.—Connaissez-vous un autre nom pour le fruit que nous appelons "melon d'eau"?

(Voir réponses en page 48)

Questions pour monsieur, page 36.

d'opium, et j'ai l'impression que leur salle de réunion doit ressembler un peu ou peut-être pas du tout à celle-ci. C'est ridicule mais je suis la victime de ma folle du logis.

* * *

Le médecin s'approche. C'est lui et lui seul qui introduit le trocart dans la veine. C'est lui, en d'autres termes, qui vous "pique". La garde vous a, au préalable, désinfecté l'épiderme. Le médecin est habile. S'il a pu lui arriver, comme la première fois que j'ai donné du sang à Toronto, de tâtonner un peu au début, de chercher la meil-

leure veine. Comme l'opération tirait à sa fin, je ressentis, à la main et de la refermer pour amorcer l'écoulement sanguin. L'infirmière ne quitte plus des yeux le récipient. Soudain un sourire illumine sa figure: la sang a commencé à dégoutter dans la fiole. Le médecin se retire. Il va à une table. Votre garde-malade a reçu des instructions, notamment celle de causer avec vous. Elle vous parle de tout et d'autres choses encore. Si vous ne les questionnez pas sur l'opération, elle évitera d'y faire allusion. Mais elle se prêtera volontiers à l'interro-

observe toujours et vous dit tout à coup: "Vous faites mieux de vous rasseoir si vous voulez "avoir connaissance" de la petite cérémonie". Vous êtes maintenant un donneur officiel. Les cheminots impressionnés, se sont tu. On lit sur leur visage qu'ils ont hâte de revenir une deuxième, puis une troisième fois, pour recevoir eux aussi, leur décoration. Le grand Anglais bien mis est assis dans un coin. Il est pâle, mais il tient le coup en grignotant quelques biscuits et en buvant du ginger ale. Lui aussi il veut revenir.

Cette scène se déroulait à 1426, rue Bishop, le 26 mars 1942.

J'aurais pu vous présenter un plus long article sur les donneurs de sang, vous retracez l'histoire de la transfusion, et vous apprendrez avec Henry Kubnick que "la transfusion n'est pas une découverte de la médecine moderne, qu'elle était déjà connue dans l'antiquité; qu'en France, au quinzième et au dix-huitième siècles, les médecins la pratiquaient fréquemment". J'aurais pu encore vous rédiger un petit traité pour vous faire comprendre que Richard Lower, en 1665, à Oxford prouva, par une expérience répétée plus tard devant la Société Royale,

qu'il n'y avait pas lieu de craindre qu'un sang étranger changeât le caractère du receveur. Enfin, j'aurais pu disserter sur la rumeur courante alors "qu'une transfusion bouleverserait la création en mettant au coeur du lion la timidité de la brebis, et l'ardeur du lion au coeur de l'agneau (*Tria nova inventa, in-fol.*) Mais à quoi bon? Vous pouvez lire dans les encyclopédies, comme je viens de le faire. J'ai voulu tout simplement vous communiquer les impressions d'un donneur de sang, pour vous inviter à l'imiter. (1)

Ça ne coûte rien... que la démarche et c'est une expérience merveilleuse! Et votre médecin, j'en suis sûr, vous dira tous ses bienfaits, surtout si vous êtes sanguin. C'est du moins ce que croyaient les apothécaires du Grand Siècle, quoiqu'en ait écrit Molière, qui en somme, ne l'oublions pas, n'a fait que se payer lui-même, et à leurs dépens, une pinte de bon sang!

(1). — La Croix-Rouge demande de plus nombreux donneurs de sang. Pour le devenir, appelez: la Clinique des donneurs de la Croix-Rouge, à 1426, rue Bishop, pour un rendez-vous.

EN ABITIBI ★ (Suite de la page 8)

sont toujours dans l'auto-ambulance de la Croix-Rouge.

Les rapports de la Croix-Rouge démontrent que le succès de l'oeuvre dépend en grande partie de l'aide inestimable des représentants du gouvernement, des membres du clergé, des garde-malades et des colons eux-mêmes. L'aide des curés s'affirme surtout. Ils ont encouragé l'oeuvre de la Croix-Rouge avec enthousiasme. Ils recommandent à leurs fidèles de se faire examiner et soigner. On les voit souvent, là où les cliniques sont établies, pour encourager les colons — et particulièrement les enfants — qui seraient portés à s'énervier à l'idée d'une opération nécessaire. Ils viennent au secours des médecins de mille façons. Les lettres qui parviennent au bureau de la Croix-Rouge de tous les lieux de colonisation démontrent clairement à quel point les prêtres colonisateurs estiment le secours apporté aux milliers d'individus qui n'auraient jamais autrement les soins du médecin ou du dentiste.

Les colons, eux aussi, apprécient les soins des cliniques de la Croix-

Rouge. Des enfants marchent jusqu'à six ou sept milles pour se faire soigner par le médecin ou le dentiste. Il arrive même que des malades habitant des régions trop éloignées pour que l'ambulance puisse y aller parviennent à la clinique en véhicules primitifs tirés par des chiens ou par un boeuf. Partout les spécialistes de la Croix-Rouge reçoivent toute l'aide possible de la part des colons qui veulent vraiment faire preuve de leur reconnaissance pour les soins qu'ils reçoivent tout à fait gratuitement.

L'aide médicale apportée aux colons du Québec coûte à la Croix-Rouge des milliers de dollars. Mais la Croix-Rouge veut absolument continuer de la sorte son oeuvre humanitaire, car nombre de colons requièrent encore ses soins et elle n'abandonnera pas ceux qui ont encore besoin de ses services.

Soyez généreux pour la Croix-Rouge et venez en aide à nos colons.

LE LECTEUR ★ (Suite de la page 4)

Ayant vu le film, je crois que le roman doit être dix fois plus intéressant, pour la bonne raison que l'on ne peut tout mettre dans un film, et aussi n'oublions pas cette chère... Anastasie!

J'espère que vous publierez le roman "au complet".

Le souvenir me revient de vous avoir demandé ce roman de Mlle du Maurier et je suis bien contente que vous le publiez. Il est probable que plusieurs personnes vous l'ont demandé!

Oh, j'oubliais, j'aimerais beaucoup que vous donniez dans votre revue, un portrait de Joan Fontaine, coiffée comme elle l'était dans le film "Rébecca", n'est-ce pas qu'elle était délicieuse, si enfant... vous voulez bien, dites?

Mes meilleurs vœux à la revue et à ses collaborateurs,

Sincèrement,

Mlle BERNARD

Montréal.

MONTREAL A TROIS CENTS ANS ★ (Suite de la page 7)

che. C'est à cet endroit, selon les historiens que fut célébrée la première messe de la ville naissante. On y a d'ailleurs dressé un obélisque sur lequel sont gravées les célèbres paroles prophétiques du père Vimont.

Cette idée de "grain de sénévé" suggère bien des comparaisons entre le projet des fondateurs de Ville-Marie, sa première réalisation et son évolution jusqu'à nos jours.

D'abord pourquoi n'avons-nous pas conservé le nom de Ville-Marie que lui avait donné ses fondateurs groupés sous le nom de Société Notre-Dame de Montréal? Le titre même de cette société l'indique assez clairement. L'île avait été baptisée du nom de Montréal (Mont-Réal ou Royal) par Jacques Cartier. Il était donc tout naturel, par la force de l'habitude (la découverte de la bourgade d'Hochelaga date de 1535) que la nouvelle fondation fût connue dans les milieux administratifs et même parmi les nouveaux colons comme la ville de Montréal. Je me demande, n'étant pas historien, si le nom de Ville-Marie a jamais été accepté dans les documents officiels.

Evoquons maintenant la belle figure de Paul Chomedey de Maisonneuve organisant la défense de la ville contre les Iroquois, dirigeant et administrant le petit village de Ville-Marie. Considérons que, pendant vingt ans, les fondateurs de Montréal ont combattu et travaillé sans cesse "pour la gloire et pour des prunes". Il y a loin de l'administration de Paul Chomedey à celle que préside maintenant M. Adhémar Raynault. Le contraste suggère des réflexions qui seraient plus amusantes qu'amères. Par exemple, un parallèle entre le fondateur de Montréal et l'honorable M. Martin, qui fut, je crois, maire de notre ville, ne manquerait certainement pas de piquant.

Puis il y a ce premier autel de la première messe, en pleine nature sauvage, parmi ces gens d'armes attentifs au bruissement de la forêt, sans cesse aux aguets et prêts à faire feu sur l'Iroquois ennemi. Des mains pieuses ont orné cet autel des parures les plus simples de la nature inculte. Songez, après cela au Montréal moderne avec ses deux cent soixante églises, basiliques, synagogues de toutes les religions, de tous les rites, de tous les cultes, la ville aux multiples clochers qui rend gloire à Dieu en plusieurs langues et affirme singulièrement la foi catholique par les processions annuelles de la Fête-Dieu.

Quelque soixante Français débarquent sur l'île de Montréal en 1642, pauvres colons qui doivent être à la fois agriculteurs et soldats. Aujourd'hui, Montréal s'enorgueillit d'une population d'un million cent cinquante mille âmes et surtout d'une population de race française de huit cent mille âmes. La deuxième ville française du monde, la première après Paris, c'est flatteur. Mais en réalité, Montréal est essentiellement une ville cosmopolite et, comme on l'a écrit, "une agglomération peuleuse en voix de transformation". Car, si la métropole du Canada fait vivre trois cent mille indivi-

dus de race britannique, il ne faut pas oublier qu'elle loge et nourrit également soixante-quinze mille personnes de race hébraïque, trente-cinq mille, de race italienne, huit mille, de race polonaise, sept mille, de race allemande et plus de vingt mille, de différentes autres races.

Maisonneuve et ses compagnons furent d'abord des bûcherons; ils durent gagner sur la forêt, à force d'abattre des arbres, l'espace de terre libre qu'il leur fallait pour labourer et ensemercer leurs champs. Les sentiers sont devenus des routes et celle-ci, des rues, puis quelques-unes ont pris l'allure d'avenues et de boulevards. Les récentes statistiques municipales évaluent à neuf cents milles ou trois cents lieues la longueur des rues ouvertes de Montréal et à sept cents milles la longueur de ces rues qui sont pavées. La valeur des immeubles de la ville s'élève à \$1,236,500,000.

Imaginez les premiers industries du village naissant. Ici, un forgeron; là, un cordonnier; plus loin, un boulanger; ailleurs, un charron. Tout cela si modeste et tellement improvisé qu'on y songe avec une sorte de tendre respect lorsque l'on considère les immenses industries du Montréal moderne qui font vivre cent quinze mille ouvriers et commis en leur payant au total \$126,000,000 de salaires et appointements par année.

Je vois les barques qui ont emmené Maisonneuve, ses compagnons et ses compagnons à l'île de Montréal. Pendant des années, il n'y eut que les barques à fond plat, sans quille, qui purent se rendre jusqu'à Montréal, à cause sans doute du peu de profondeur du lac Saint-Pierre. Et considérez, après cela, les travaux de génie qui permettent aux océaniques de venir prendre ou livrer leurs cargaisons à mille milles à l'intérieur des terres, — un fait unique au monde, — et qui ont fait du port de Montréal le second du continent américain, si l'on considère le volume des expéditions. N'oublions pas que le trafic annuel du port de Montréal est de seize millions sept cent mille tonnes.

Loin du port maintenant, face au Mont-Royal, se dresse l'Hôtel-Dieu des hospitalières de Saint-Joseph, immense hôpital qui n'est pas encore assez grand pour répondre aux besoins des malades de la ville et des environs de Montréal. Car malgré les soins parfaits dont les malades sont assurés à Notre-Dame, à Saint-Luc ou ailleurs, le prestige de l'Hôtel-Dieu reste tel qu'il a fallu dernièrement augmenter de plus d'un tiers sa capacité d'hospitalisation (ou le nombre de lits, comme disent les médecins qui sont gens pratiques).

Il y a trois cents ans, l'Hôtel-Dieu n'était qu'une pauvre cabane que la sainte Jeanne Mance avait fait bâtir à la hâte pour prendre soin des malades de Ville-Marie. Nous pouvons imaginer ce qu'était l'hôpital primitif de Jeanne Mance et la pauvreté de sa vie quand on lit ce texte du chanoine Georges Gauthier qui devint archevêque de Montréal:

Leur pauvreté, disait-il, est extrême. Elles sont à peine arrivées que la fondation de Mme de Bullion, engagée dans la cession

que M. de la Dauversière doit faire de ses biens, est totalement perdue pour elles. La leur départ de La Rochelle elles ont acheté quelques marchandises: toile, étoffe, souliers. Elles vendent tout pour se procurer le strict nécessaire. Elles n'ont pas un sou pour défricher les cent arpents de terre que M. de Maisonneuve leur a donnés, et pendant vingt ans elles n'ont à manger que du blé, du lard et des légumes. Et cependant elles savent encore ajouter à ces mortifications que la Providence leur envoie. Pour réserver le lard à leurs domestiques elles n'en mangent qu'une fois le jour, et même qu'une fois de deux en deux jours; et Soeur Morin, première recrue canadienne, nous assure qu'elle fut au moins dix ans dans la maison sans y avoir vu aucun fruit au réfectoire, sinon quelques prunes sauvages une ou deux fois l'an.

Ce que pendant vingt-huit ans elles eurent à souffrir de nos hivers ne se raconte pas. Le premier hôpital est construit en planches mal jointes; et la Soeur Morin nous affirme que la neige "quand elle était poussée par le vent, y entraînait par plus de cent fentes". Cette neige inclemente, elles la trouvent partout: dans la salle de communauté, les cellules, les escaliers, les tribunes, le chœur. Quand elles réussissent à tempérer ses rigueurs par quelque chaleur, c'est à leurs malades qu'elles songent; et il faut qu'elles en reçoivent l'ordre de leur confesseur pour qu'elles osent en prendre leur part.

Par les fenêtres de la Revue Moderne qui donnent sur le port, le marché Bonsecours, de très anciennes maisons en pierre et les

élevateurs à grain, on aperçoit le clocher de Notre-Dame de Bonsecours, la petite chapelle que Marguerite Bourgeoys fit construire en 1657 et que des gens aussi pieux qu'ignorants ont enlaidie à leur goût, depuis qu'elle a été reconstruite, en 1771, cette chapelle ayant été détruite par un incendie, en 1754. Voilà le souvenir, le premier qui me vient naturellement à l'esprit, de l'oeuvre immense commencée par Marguerite Bourgeoys, en 1653. Aujourd'hui cette oeuvre se poursuit dans cent quatre-vingt-quinze maisons d'éducation par les deux mille huit cent quatre-vingt-dix religieuses de la Congrégation Notre-Dame qui enseignent, au Canada et aux Etats-Unis, à plus de soixante mille élèves.

N'oublions pas que tout notre système d'enseignement est parti de la première cabane où Marguerite Bourgeoys enseignait aux enfants des premiers colons et à ceux des Indiens convertis. Mais que Montréal n'oublie pas non plus ce qu'il doit, en ce domaine, au dévouement des prêtres de Saint-Sulpice. Les séminaires et l'externat de Saint-Sulpice, qui n'ont cessé d'évoluer, depuis quelques années, selon les exigences de la vie moderne restent d'admirables témoignages de cet entier dévouement.

Devenu cosmopolite, Montréal n'a pas perdu la ferveur héroïque qui a caractérisé ses premiers jours. Il s'y trouve toujours des héros, comme on l'a vu en 1914-1918, comme on le voit encore à cette heure où la patrie demande à ses fils le sacrifice suprême pour assurer aux siens le bonheur et la liberté sans laquelle il n'est pas de bonheur possible.

du plus de points par suite de mauvais bonds que par suite de bons coups; le gazon était malade; il en manquait un peu partout et surtout à la ligne de fond. Ceci s'est vu même sur le court central de Wimbledon où, vers la fin de la quinzaine, le gazon était complètement disparu en bien des endroits.

Un autre ennui quant aux courts de gazon, c'est qu'ils deviennent impossibles lorsqu'il pleut pour la peine; lors de mon dernier voyage en Angleterre, je me suis rendu un mois avant le tournoi de Wimbledon afin de m'entraîner sur gazon; imaginez la tête que je devais faire quand il a fait mauvais pendant tout ce mois et que je n'ai pu pratiquer sur gazon que quatre fois; et, pour comble de bonheur, je fus appelé à jouer contre Fred Perry, champion du monde, sur le court central, dur comme une table de billard, protégé contre la pluie comme il l'était. Si vous voulez avoir une idée de ce que l'on ressent en pareil cas, jouez beaucoup sur des courts très lents au début de la saison et cherchez ensuite, sans autre préparation, à aller jouer un match important sur un court très rapide. Une autre circonstance me revient à la mémoire, cette fois il s'agit d'une rencontre de la Coupe Davis entre le Canada et les Etats-Unis, à Wilmington, Del., en 1934; c'était au moins de mai et les associations des deux pays avaient accepté, en dépit de la saison, de jouer sur gazon. Mettez-vous alors à ma place, alors que je faisais face à Lester Stofen, le grand Californien qui mesure six pieds et quatre pouces; il avait plu énormément et la balle en touchant le sol faisait tout, sauf ce qu'elle aurait fait sous des conditions normales. Stofen, se servant de son jugement, sut tirer profit de la situation et se campa au filet durant tout le match; pris au fond du court, attendant que la balle "sous-marine" daignât faire quelque chose, je n'eus jamais une chance.

Et les Mousquetaires? Eh bien, les Mousquetaires, comme c'est d'ailleurs l'habitude des Français, ont écrit l'une des plus belles pages de l'histoire, du tennis, cette fois. Pierre Gillou, leur capitaine, Jean Borotra, Henri Cochet, René Lacoste et Jacques Brugnon employèrent tous les stratagèmes au monde pour surmonter les difficultés auxquelles ils avaient à faire face; enfin, en 1927, splendidement entraînés, pilotés par un homme des plus fins, ils finirent par triompher des Etats-Unis, à Philadelphie.

Mais le fait qu'un groupe aussi extraordinaire soit parvenu à triompher ne justifie pas le refus d'adopter une surface uniforme pour le tournoi de la Coupe Davis surtout lorsqu'il existe un genre de surface qui peut servir sous tous les climats; il y a la surface "en tous cas" qui a été un modèle pour plusieurs surfaces à peu près identiques construites à travers le monde. Espérons qu'une décision équitable sera prise à ce sujet à la suite de la présente guerre.

Nous voici donc, après cette digression, bien équipés et prêts à commencer à jouer sur un beau court.

Premier conseil; il ne faut pas rendre le jeu plus difficile qu'il ne l'est en voulant trop bien jouer; ce conseil s'adresse plus particulièrement aux débutants, mais

beaucoup de vétérans feront bien de le garder à l'idée. Combien de joueurs perdent des points parce qu'ils cherchent à frapper trop fort continuellement, parce qu'ils montent au filet sans préparer leur attaque, cherchent à exécuter des coups difficiles alors qu'ils ne sont pas en position pour les réussir?

D'après Tilden, cinquante pour cent des retours doivent être faits dans des conditions qui ne permettent pas de faire mieux que de garder la balle au jeu; il faut alors être sage et éviter de commettre une erreur. Dans le tennis comme dans tout d'ailleurs, il faut être opportuniste: "L'occasion est chavue, a déjà écrit quelqu'un; il faut la prendre par les cheveux."

* * *

Le Canada possède peu de professeurs; ceci est dû principalement au fait que notre saison n'est pas très longue, que notre population est disséminée sur un territoire immense et qu'un professeur, à moins d'être attaché à un grand club, ne gagne pas son sel. Tout de même, si vous êtes assez chanceux pour pouvoir prendre des leçons d'un bon professeur, ne manquez pas d'en profiter.

Remarquez bien ceci toutefois: un bon joueur n'est pas nécessairement un bon professeur et vice versa. Le meilleur professeur, à mon point de vue, est celui qui étudie son élève, cherche à corriger ses défauts, mais ne cherche pas nécessairement à faire jouer l'élève comme lui, le professeur, joue. Chaque école a du bon. Chaque individu a une personnalité souvent bien différente de celle du professeur.

* * *

Une bonne manière d'apprendre le tennis c'est de surveiller les champions à l'oeuvre.

Depuis que je joue le tennis sérieusement, j'ai étudié tous les champions étrangers et canadiens. Henri Laframboise fut l'un de mes favoris dès le début; mais le style de Laframboise, bien personnel, était absolument inimitable. A. J. Veysey, le grand rival de Laframboise, me fournit dans le même temps nombre de bonnes idées; mais c'est Bill Crocker qui devait créer chez moi l'impression la plus durable, du moins quant à l'exécution de mes coups. Après Crocker, Negro et Burke sur la Côte d'Azur, Burke et Darsonval à Paris; puis George Agutter, à Palm Beach, etc...

Jack Wright, un très grand joueur surtout sur courts de gazon, corrigea à son tour plusieurs de mes défauts. Il n'est pas question ici de décider qui fut le plus grand joueur de tennis canadien à date; mais le record de Jack Wright est des plus impressionnants.

La mécanique de Roland Longtin ne laissait pas grand-chose à désirer. Ce qui a manqué à Roger Durivage pour monter plus haut, j'en jette ma langue au chat; il avait tout sauf peut-être la fortune et l'influence, deux choses bien utiles par les temps qui courent.

Et Henri Rochon? Je ne l'ai pas suivi assez attentivement pour me prononcer encore; malheureusement pour lui comme pour Henri Laframboise au cours de la dernière guerre, les tournois vont être rares pour quelque temps à venir; les circonstances jouent un grand rôle dans la vie d'un athlète. Souhaitons à Henri qu'elles lui soient favorables.

VOULEZ-VOUS... ★ (Suite de la page 10)

Une raquette est une bonne carte d'introduction n'importe où; c'était l'opinion du grand as Tilden. Si vous pouvez le faire, obtenez de faire partie d'un club où vous trouverez des amis intéressants et où l'organisation ne laisse rien à désirer; vous aurez plus de plaisir.

Il ne coûte pas très cher de construire un bon court; il importe de choisir un terrain sur lequel les arbres avoisinants ne projettent pas des ombres, d'orienter le court du nord au sud afin particulièrement de ne pas faire face au soleil couchant. J'ai lu quelque part et j'ai d'ailleurs constaté ce fait qu'un sol ordinaire est suffisamment poreux pour qu'il ne soit pas nécessaire d'installer tout un système d'égouttement; ce terrain, bien nivelé (le gazon a naturellement été enlevé), recouvert d'une petite couche de poussière de pierre ou de brique très fine donnera satisfaction à très peu de frais. La poussière de brique est bien pratique parce qu'elle sèche très vite et parce qu'elle n'est pas fatigante pour la vue. Il faut cependant l'arroser fréquemment. Ceux qui ont le temps de le faire préféreront marquer le court plutôt que d'y poser des galons; ils éviteront ainsi beaucoup de faux bonds et parfois des chutes dangereuses.

Le genre de court mentionné plus haut, pour ne pas être dispendieux, n'est évidemment pas le court idéal. Un club, un individu

qui peuvent faire la dépense devraient s'adresser à des experts pour la construction du court qu'ils désirent.

* * *

On peut jouer le tennis sur toutes sortes de surfaces, mais il est un point sur lequel les nations du monde ne sont pas encore parvenues à s'entendre, c'est sur le choix d'une surface "standard" pour le tournoi de la Coupe Davis. Jusqu'ici, l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Australie qui ont voix prépondérante au chapitre ne veulent pas entendre parler d'adopter une surface uniforme. La seule concession qui a été faite a été à l'effet que, si un pays ne possédait pas de courts de gazon gagnait la Coupe Davis, la rencontre finale serait jouée sur une autre surface approuvée par la Fédération Internationale.

* * *

On n'a pas idée des difficultés auxquelles doit faire face le joueur qui a rarement l'occasion de pratiquer sur le gazon et qui est appelé à jouer un match international sur le gazon. Pour ma part, je n'ai jamais aimé jouer sur cette surface parce que les mauvais bonds étaient trop fréquents. Prenez les courts de Forest Hills par exemple sur lesquels se disputent les championnats des Etats-Unis; pendant plusieurs années, il s'est per-

LES TROIS SOLUTIONS... ★ (Suite de la page 14)

sant la formule universitaire et attribuant des baccalauréats et des licences. Cette dernière se réclamait avec orgueil de Cortot et de Jacques Thibault.

Il faut être juste et souligner maintenant tous les avantages de l'Ecole d'Etat. Elle ouvre plus librement ses portes aux élèves pauvres qui ont du talent; elle offre à ses élèves un outillage, des bibliothèques, des musées incomparables; elle fait appel librement aux influences étrangères susceptibles d'apporter des éléments nouveaux. Ses cours d'art dramatique, de danse et d'ensemble symphonique, n'ont pas d'égal dans les écoles d'un autre type.

Tout près de nous, en Amérique s'est constitué, en 1866, le Conservatoire National de Mexico. Il est sous l'égide du Secrétariat de l'Education Publique du Mexique. Il a établi ses classes, (fait assez curieux) dans des immeubles enlevés aux communautés religieuses tout comme le Conservatoire de Paris est dans une ancienne maison des Frères des Ecoles Chrétiennes. Il y a, à l'institut de Mexico, quinze professeurs dans la seule section "préparatoire aux classes régulières". C'est le trait caractéristique de cette école importante d'avoir su organiser un cours qui apprit aux élèves à travailler méthodiquement avant de les inscrire définitivement. Nous aurons peut-être nous-mêmes, à nous inspirer de méthodes aussi prudentes.

II

La philanthropie privée a joué en ces dernières années, un plus grand rôle dans la vie des écoles de musique et même dans leur formation initiale. C'est évidemment la formule rêvée qu'une école s'organisant sous la direction et la conduite d'un groupe de musiciens compétents, reconnus par un ou plusieurs mécènes qui défrayeraient toutes les dépenses de l'institution. Il s'est trouvé en France un Vincent d'Indy qui, favorisé d'une belle fortune personnelle, réunissait en lui les deux conditions. Il n'est pas besoin de savoir l'hébreu pour écrire que c'est là "l'idéal de l'idéal!" Pas d'interventions tracassières à craindre, pas de parloirs inutiles, pas d'antichambres interminables à faire. Aussi l'auteur du *Chant de la Cloche* a-t-il pu continuer en France, l'oeuvre du grand César Franck, en s'entourant des collaborateurs de son choix.

Aux Etats-Unis, des conservatoires complets ont surgi de la signature de riches mélomanes à qui l'on permettait ensuite d'avoir de drôlatiques manies dont on prenait bien garde de sourire. Ce mode de fondation assurément est prématuré chez nous, à tout le moins dans notre bonne vieille province de Québec. Nous ne sommes pas assez riches et nous avons des idées trop tranchées sur les conditions de la charité chrétienne. Nous aimons mieux abandonner l'ornementation des villes et la création des institutions de sain agrément au capital étranger qui ensuite nous exploite... Quand nous avons eu des riches capables de poser des actes dans ces domaines, nous les avons exploités ou nous en

avons ri. Nous avons essayé même, par d'explicables commérages de diminuer la valeur et l'élégance de leurs gestes! Quand quelqu'un donne librement, cela nous crée du malaise. Il s'élève comme une morbide curiosité qui cherche à connaître tous les mobiles cachés d'un pareil désintéressement. Nous n'aurons pas de sitôt de véritables philanthropes dans la province de Québec, en musique s'entend. Mais il faut reconnaître que l'Université de Montréal par exemple, a été gratifiée elle de quelques fondations très importantes. L'une d'entre elles, porte le nom du dernier survivant des Casavant. Rien ne semble encore avoir été prévu pour l'enseignement musical...

III

La formule de l'aide universitaire, la dernière en date, a pourtant déjà fait couler beaucoup d'encre. Comme pour les autres types d'école, il y a là aussi du pour et du contre. C'est tout de même la formule qui a été réalisée le plus amplement chez nous. L'Université d'Ottawa a son école de musique; l'Université Laval de Québec vient de loger la sienne convenablement; et l'Université de Montréal essaye de réaliser l'unanimité et la fusion de quatre écoles de couvent et de deux écoles laïques, l'une de celles-ci fondée par Lavallée-Smith en 1906, sur les données de son cousin Calixa Lavallée et sur le plan du Conservatoire de Paris. On reproche à l'école de musique universitaire d'être trop livresque et littéraire; de poursuivre des titres qui s'opposent radicalement à la culture de la virtuosité; enfin, de former des musiciens plutôt que des artistes. En général, les anciens étudiants d'Europe qui ont connu les conservatoires d'Etat, font grise mine à ce genre d'institution. Ils y voient une organisation factice susceptible de trop multiplier les musiciens médiocres nantis de diplômes. Mais ce reproche a été formulé même contre le Conservatoire de Paris, et n'est pas spécial à l'enseignement universitaire. Ce qui est sûr, c'est qu'avec ce système, il n'y a pas de favoritisme à craindre, pas d'intrusion de professeurs indésirables venant de l'étranger — ce chancre des conservatoires européens; pas de changement d'équipes professorales à chaque changement de régime politique, pas d'ingérence de matériel dans le domaine artistique. Par tout cela les musiciens se sentent mieux protégés et cette sécurité concourt à l'éclosion des oeuvres. De plus, les talents peuvent être repérés dès le collège classique, etc. Il n'y a pas une seule université américaine qui n'ait son "département de musique"; et la spécialité musicale apparaît dans leur programme comme matière d'option pour l'obtention des grades et du diplôme final.

* * *

Quel genre d'école de musique aurons-nous en définitive dans la province de Québec? Personne ne peut le dire encore. L'institution qui aura le plus de chances de s'établir d'une façon stable, sera la plus soucieuse de résumer en elle les traits généraux des trois types possibles.

Les femmes d'affaires ne savent pas élever les enfants



1. Jeanne et Lucile étaient en train de démolir quelqu'un. Il s'agissait d'une "femme d'affaires"... et je compris tout-à-coup qu'elles parlaient de moi. Je voulais savoir jusqu'où elles iraient. "Sais-tu", disait Lucile, "qu'elle conduit son petit garçon comme elle conduit un bureau. Je n'ai jamais vu un enfant autant gâté: elle lui achète un savon spécial, de la poudre spéciale... ma foi, elle lui donne même un laxatif spécial!"



2. N'y tenant plus, je décidai de m'interposer: "Puisqu'il s'agit de moi, je crois que j'ai le droit de me mêler à la conversation", dis-je en m'approchant. "Je ne suis pas de votre avis sur la façon dont j'éleve mon fils. Je me crois même très saine, surtout en ce qui concerne le laxatif spécial."



3. "Vous saurez que mon docteur recommande le Castoria comme laxatif, parce qu'il est préparé exclusivement pour les enfants et qu'il est bénin, bien qu'efficace. Les bébés, vous savez, ne sont pas des adultes en miniature — ce sont des bébés et il faut les traiter en conséquence."



4. "N'oubliez pas, en effet, que des remèdes pour adultes peuvent être beaucoup trop violents pour l'organisme délicat d'un bébé. C'est ce qui fait que le Castoria est l'idéal — il ne cause jamais ni crampes ni coliques. Entrons dans cette pharmacie et nous allons voir."



5. Le pharmacien déclara sans hésiter qu'il ne connaissait pas de laxatif supérieur au Castoria pour les enfants. Son principal ingrédient est le séné, et celui-ci ne contient aucune drogue ou narcotique préjudiciable. On ne s'habitue pas à son usage.



6. "C'est que, voyez-vous", dit-il, "le séné produit son effet dans le gros intestin, sans déranger les petits estomacs. Il agit presque 'naturellement' — sans irritation — en 8 à 12 heures environ. De cette manière, il ne nuit pas au sommeil de l'enfant. Je n'hésite donc pas à recommander le Castoria — et je conseille à mes clients d'acheter la grosse bouteille de famille parce qu'elle est plus économique."



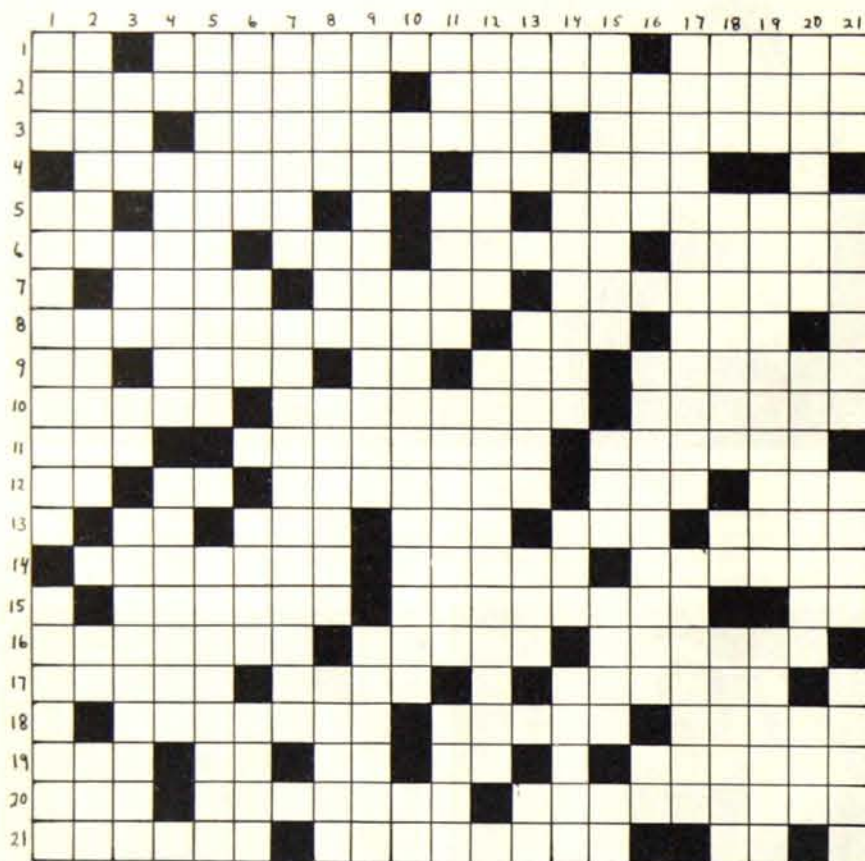
7. Nous nous rendîmes ensuite chez moi, et comme Pierrot avait besoin de prendre un laxatif, je lui donnai du Castoria. Il l'accepta sans se faire prier, car il en aime fort le goût. Je n'ai plus entendu mes amis me critiquer depuis.

Prenez toujours un laxatif conformément aux instructions données sur le paquet ou à l'ordonnance du médecin.

CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants.

LES MOTS CROISÉS



Horizontalement

- 1.—Lettre grecque — Qui sert à respirer — Adjectif latin qui, dans une expression où il se trouve placé après le mot "persona", signifie "agréée, bienvenue".
- 2.—Ensemble des instruments nécessaires à un certain travail. — Rendrai inquiet.
- 3.—Qui n'est pas cuit. — Ont l'apparence de la laine. — Nom d'une monnaie souvent confondue au Canada avec le dollar.
- 4.—Rendit la liberté. — Se servent d'artifices pour tromper.
- 5.—Possède. — Arme blanche. — Adjectif possessif. — Prières.
- 6.—Chose confiée. — Ville de Belgique. — Sonne d'une certaine manière. — Vigoureuse.
- 7.—Plante odorante. — Vieilles. — Genre de magnoliacées.
- 8.—Lorgnèrent du coin de l'oeil. — Art de lancer. — Époque.
- 9.—Première syllabe d'un mot qui signifie "propre à". — Se dit d'un cheval qui jette avec force en l'air les pieds de derrière. — Petit ruisseau. — Possédés. — Accru.
- 10.—Viciée. — Conduite en divers lieux. — Revenus annuels.
- 11.—Conduire. — Pomme dont la peau rappelle celle des grenouilles. — Visage gracieux.
- 12.—Partie dure du corps de l'homme. — Tout petit cours d'eau. — Donnais un titre. — Point cardinal. — À le courage de.
- 13.—Note de musique. — Lieu où sont réunis des animaux de toutes sortes. — Principe de la vie. — Enlève. — Mammifères solipèdes.
- 14.—Ancien président des États-Unis. — Amener vers soi. — Qui n'est plus frais.
- 15.—Instruments de musique. — Stupidités. — Venu au monde.
- 16.—Peuple nomade du Sahara. — Belle-mère de Ruth. — Résine aromatique.
- 17.—Ligne. — Le premier tsar. — Opiniâtre.
- 18.—Séparées. — Excita. — Lancer.
- 19.—Apparence. — Adverbe de négation. — Préfixe qui marque la réitération. — Premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste. — Discours avec emphase.
- 20.—Colère. — Feraît tort. — Couler en manière de ruisseau.
- 21.—Réduire de volume par pression. — D'un certain continent. — D'un verbe gai.

Verticalement

- 1.—Masse de pierre. — Action de rendre à Dieu le culte qui lui est dû. — Charme.
- 2.—Tramée. — Répandu ça et là. — Métal précieux. — Se transportera.
- 3.—Ôte la vie. — Dieu aiguisé par un bout. — Dieu du soleil. — Se dit des anciens peuples des bords du Rhin.
- 4.—Deuxième syllabe d'un canton suisse. — Queue-de-lion. — Désavouais.

- 5.—Se dit d'une figure de style par laquelle on supprime un ou plusieurs mots non indispensables. — Relié d'une certaine manière.
- 6.—Race de la famille indo-européenne. — Transpire. — Espace de terrain. — Adjectif possessif.
- 7.—Couples. — Partie de l'histoire naturelle qui traite des reptiles.
- 8.—De feu. — À travers. — Temps du verbe rire. — Vase à boire.
- 9.—Prendront de nouveau à leur service. — Orifice extérieur des narines de certains animaux.
- 10.—Note de la gamme ordinaire. — Dénombrément. — Terminaison d'infinitif.
- 11.—Monceau. — Terme typographique indiquant de ne pas tenir compte d'une correction. — Organe mâle des végétaux à fleurs. — Préfixe signifiant "par soi-même".
- 12.—Tenterais avec hardiesse. — Tout à fait.
- 13.—Provenu. — Assassinées. — Tête d'une tige de blé. — Ile de l'océan Atlantique.
- 14.—Lettre grecque. — Défaut d'esprit et de jugement. — Brut. — Dont les couleurs sont ternes.
- 15.—Titre que porte le chef de certains États. — Place. — Pont de Paris. — Préfixe privatif.
- 16.—Dit deux messes le même jour. — Rendirent à moitié ivre. — En abrégé, ce qu'on ajoute à une lettre après la signature.
- 17.—Accordèrent pour récompenser. — Personnes qui se consacrent aux exercices de piété et aux mortifications.
- 18.—Divinités qui présidaient à la galeté. — Voix aiguë. — Excellent en son genre. — Allonger.
- 19.—Adresse. — Guidions. — Huile volatile extraite de la fleur d'orange.
- 20.—Ville du sud de l'Italie. — Projets. — Point de départ de chaque chronologie particulière.
- 21.—Du verbe avoir. — Aidés. — Crochet de fer. — Nom que des religieux se donnent entre eux.

Solution du problème d'avril

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21
I	R	A	S	C	I	B	L	E	I	N	S	E	N	S	I	B	L	E	S	
M	O	B	I	L	E	A	T	T	R	O	U	P	E	E	S	O	U			
P	I	S	T	O	N	I	R	A	I	T	E	S	C	O	R	T	E			
O	U	T	A	R	D	E	S	I	R	E	S	L	O	O	P					
S	L	E	U	O	S	D	E	C	A	V	E	A	U	I	R					
S	O	U	R	A	T	H	E	R	E	D	I	T	A	I	R	E	S			
I	N	T	R	E	P	I	D	E	S	O	E	U	R	E	S	T	E			
B	I	O	A	R	A	B	I	E	U	R	I	E	L	T	O	T				
I	N	S	U	L	T	A	I	E	N	T	E	S	T	I	P	U	L	E		
L	I	M	E	H	I	S	T	O	R	I	E	N	E	T	I	R	A			
I	N	E	R	T	I	E	C	O	U	S	S	O	N	S	A	G	I	R		
T	U	R	E	N	D	U	R	N	O	R	U	E	R							
E	S	S	A	I	T	A	B	L	I	E	R	S	A	L	O	E	S			
S	I	M	P	H	A	E	D	E	S	E	D	E	N							
D	E	B	A	L	L	A	I	T	I	S	I	S	I	M	E	N				
V	E	R	I	F	I	A	S	I	N	T	E	R	E	S	S	E	N			
A	G	R	A	F	E	Q	U	O	I	A	E	R	E	N	O	R	D			
P	L	A	N	E	O	U	N	U	I	N	I	T	I	E						
E	U	C	R	E	D	I	T	P	S	I	N	N	E	R	I	T				
U	T	E	M	M	E	N	E	R	I	O	N	S	E	N	T	E				
R	I	S	I	S	E	L	E	C	T	I	O	N	A	S	T	E				

VERS LE REGLEMENT... ★ (Suite de la page 11)

D'ailleurs tôt ou tard il devra payer une petite facture qui est déjà "passée due" comme dit mon tailleur. L'enterrement de la république espagnole a coûté un prix fou. Les fossoyeurs de l'Europe chargent cher et M. Franco voudrait bien solder la note en tapant la caisse de Gibraltar. Il ne peut détacher son oeil rond de cette porte d'entrée méditerranéenne. Déjà, il tient l'autre batant: Tanger.

Il y a quelques mois, un journaliste américain révéla au grand public une sorte de projet secret conçu par un groupe de financiers anglo-américains pour fournir de l'outillage minier au gouvernement espagnol. Il s'agissait d'augmenter la production de certaines mines de fer qui, théoriquement, ont échappé aux nazis, mais qui fournissent en fait le précieux métal aux marchands de canons du IIIe Reich. La combine avorta, heureusement. Mais les révélations formidables qui ont été faites au cours de l'enquête tenue sur les tractations de la Standard Oil, sont de nature à nous ouvrir les yeux. N'oublions pas comment, durant la dernière guerre, M. Joseph Cail-

laux — celui-là même qui s'opposait à la politique financière du gouvernement Blum au nom des régents de la Banque de France — parvint à perfectionner un jeu d'habitude réservé aux jeunes enfants: le qui-perd-gagne. Si la France perd, M. Caillaux (financier) gagnera quand même; si la France gagne, M. Caillaux (bon Français) gagnera de la même façon.

Le jeu est habile, mais les pays, qui oublient de prendre les moyens voulus pour l'empêcher, finissent toujours par le trouver dispendieux. M. Hayes part en voyage. Il s'en va même en Espagne où il retrouvera M. Samuel Hoare — celui qui essaya avec M. Laval de trafiquer sans douleur le transfert de l'Ethiopie à l'Italie fasciste; ce cher M. Hoare qui en pleine guerre civile, se pâmait d'aise pour Franco et croyait retrouver derrière la matraque de chaque phalangiste un authentique grand d'Espagne. Il faudra que M. Hayes soit prudent. Il s'en va à Madrid pour protéger les intérêts des démocraties occidentales — du moins les intérêts américains — et non pour se faire décorer.

LE TREIZE ★ (Suite de la page 6)

recteur de la poste vient y discuter politique avec les fils Vosikis,

VOSIKIS & Co
Import-Export - Représentation
Commission
Siège Social: DJIBOUTI
(Côte française des Somalis)
Succursales à DIRE-DAOUA et
ADDIS-ABABA (Ethiopie)

le chef de la police vient y raconter ses amours au fondé de pouvoir de la Banque de l'Indo-Chine, (Capital... Francs 120,000,000. La Succursale de Djibouti entreprend toutes les opérations de Banque), les petits attachés de la Résidence, dont la vanité commande de ne se lier avec personne, sauf avec les officiers de la garnison, qui d'ailleurs les méprisent cordialement, viennent y boire des whiskies soda jusqu'à ce que l'heure soit venue de se rendre au Cercle pour y faire ce qu'ils nomment pompeusement la Partie, (je dois à la vérité de dire ici que la Partie est un maigre baccara que désavouerait le plus timide joueur de poker du pays de Québec, enfin une nuée de négrillons criards et tapageurs, d'un noir bleuté, nus comme Adam, agaçant comme des moustiques et persistants comme eux, revenus aussitôt que chassés, viennent s'y abattre autour des tables pour y tenter de vendre leur camelote.

La chambre que j'occupais se trouvait au-dessus du bar. J'avais vainement tenté de prendre un peu de repos. Sous une certaine latitude, on ne peut dormir que la nuit. Et Djibouti est l'une des cuves les plus chaudes du globe. Vers 4 heures, après une douche d'une tiédeur décourageante, je descendis au bar avec le faible espoir de

trouver un peu de fraîcheur dans quelque breuvage dû aux talents de Papaphilippopoulos, dit Papou pour des raisons qu'il est aisé de comprendre. Papou, derrière son comptoir, ruisselait. Il était de petite taille, mais énorme, avec un visage blême de lune malade. Quand il s'enivrait, il racontait son "malheur". Sa femme s'était enfuie avec un Copte qui faisait la traite des armes chez les tribus dissidentes du Hedjaz. — "Oune femme merveilleuse, la plus belle femme dou monde... Elle pesait bien, je vous le jure, dans les 160 kilos... Ah, que je la voie jamais!..."

— Tu la tuerais, Papou, lui demandions-nous?

— "La touer, elle, la toute charmante, la divine... la touer! Mais je m'agenouillerais devant elle dans la poussière, mais je baiserais le bord de sa robe avec le sanglot le plus pour de l'âme... Ah!... Alors il se mettait à sangloter vraiment, et l'on voyait jaillir du coin de ses petits yeux enfouis dans la graisse, et rouler lentement sur ses joues, parmi les gouttes de sueur, de grosses larmes pareilles à la cire chaude, qui venaient s'écraser sur la surface lisse du comptoir.

Je dis à Papou: — J'ai soif. Donne-moi quelque chose à boire, dans un grand verre, avec beaucoup de glace.

Papou s'éventait: — C'est le tam-tam. Vous avez bou de leur saleté. Mauvais, mauvais. Plous mauvais que lé whisky japonais. Tout ça, bon pour cracher...

Il tourna la tête et cracha. Je lui dis: — Que me conseilles-tu de boire?

J'entendis alors la voix enrouée du matin, chez l'Arabe.

— Hello there! Vous avez bien dormi? Moi pas. Damnée chaleur. Permettez-moi de vous offrir un verre, je vous le dois... Je me retournai. L'homme riait. Il était étendu sur deux chaises de rotin, les pieds sur une table basse. Il paraissait ainsi d'une longueur démesurée. Il reprit: — Le tam-tam. Les Trois Danses. Oui. C'est ça, l'Afrique. Oui, mais pas toute l'Afrique. Les Trois Danses ne sont que le prélude à une autre petite danse, une toute petite danse en vérité, et qui n'a l'air de rien du tout, mais terrible, terrible... Ça s'appelle la Danse de la Mort...

Il éclata d'un gros rire enrouée. — Voilà ce qu'il faut boire. Pa-pou, donne au gentleman un grand verre, de la glace, un tiers de whisky, deux tiers de lait... L'avantage de ce mélange est incontestable, car il permet à l'imagination de sauvegarder la dignité la plus chatouilleuse. Vous ne goûtez que le whisky si le lait est sur, vous ne savourez que le lait si le whisky est frelaté...

— Et si le lait est sur, et si le whisky est frelaté?

— C'est qu'alors vous manquez totalement d'imagination, et que vous souffrez par surcroît d'un caractère morose. C'est une combinaison déplorable chez un homme engagé dans la poursuite de la vie...

Il me tendit la main.

— Mon nom est Bill Carlton, dit-il.

Nous nous tutoyions le soir même. Nous passâmes quatre jours sans nous quitter. Bill attendait le courrier d'Aden, j'attendais le cargo qui devait m'emmener à Singapour. Bill ne représentait guère le type du voyageur qui parcourt le monde sous l'égide de quelque agence Cook. Il parlait une douzaine de langues avec la plus grande facilité. Sa culture était très étendue, et sa mémoire prodigieuse. Dans l'arrière-salle d'un petit café arménien où nous passions les heures les plus chaudes du jour, il récitait sans se lasser, comme dans une sorte de monologue intérieur, des aphorismes de Marc-Aurèle, des vers de Catulle, des odes d'Horace, des fragments de Tite-Live, des lettres de Sénèque, des sonnets de Shakespeare, des poèmes de Blake, d'Emily Brontë, de Guillaume Apollinaire, de St. John Perse, de Paul Eluard. Je le vois encore, étendu sur une natte crasseuse, les paupières mi-closées, les bras croisés sous la nuque, j'entends encore sa voix enrouée, monotonique, psalmodiant comme une litanie l'admirable poème de Cendrars:

"En ce temps-là j'étais en mon adolescence

J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais plus de mon enfance

J'étais à seize mille lieues du lieu de ma naissance

J'étais à Moscou, dans la ville de mille et trois clochers et des sept gares

Car mon adolescence était alors si ardente et si folle

Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple d'Ephèse ou comme la place Rouge de Moscou

Quand le soleil se couchait...

Il se taisait pour un moment, fermait tout à fait les yeux. Puis soudain:

— Hé, Mesrob, de la glace, du whisky!

L'Arménien, sa servante noire, trois mendiants aveugles, dix négrillons surgissaient à l'instant. Ils se tenaient tous derrière la portière de bambous, tapis, muets, guettant, écoutant sans les comprendre ces syllabes étrangères qui les fascinaient, surtout cette étrange voix qui les plongeait, par la puissance souveraine de la poésie, au cœur même de la magie incantatoire. Ils entraient en se bousculant, s'affairaient, apportaient des verres, les cassaient. L'Arménien balbutiait des excuses, distribuait des coups de pieds, enfin tout était servi, ils retournaient derrière la portière, et je voyais le dernier négrillon presser voluptueusement dans la paume de sa main un petit morceau dérobé de la précieuse glace.

Bill buvait d'un coup la moitié de son verre, me regardait en souriant. Puis il reprenait, dans un silence que l'on devinait plein d'attentes et d'inquiétudes: (Allait-il cesser de dire les mots sybillins?)

"Pourtant, j'étais fort mauvais poète

Je ne savais pas aller jusqu'au bout

J'avais faim...

Il ne s'arrêtait qu'à la nuit. Il inspirait chez l'Arménien une sorte de respect mêlée de terreur et de fascination. On le prenait pour un être surnaturel.

Nous regagnions l'hôtel des Ar-sades. Nos chambres étaient contiguës. Nous partagions la même véranda. Et nous regardions trembler, jusqu'à la pâleur de l'aube, les étoiles de la nuit africaine.

Si le monologue de Bill était à peu près intarissable, il était difficile pour un homme d'user de plus de discrétion que mon ami ne le faisait dans les choses qui concernaient le personnel. Sa réserve était extrême. Les anecdotes qu'il me racontait ne lui laissaient jamais aucun rôle, même celui de témoin bénévole ou accidentel. Il ne disait pas, par exemple: "J'étais un jour à San Luis de Paz" mais il disait: "Un jour, à San Luis de Paz, il y avait, etc." Mais il était clair qu'il avait vu lui-même, à San Luis de Paz, ou dans une autre ville qu'il désignait, la femme, le meurtre, l'émeute ou le raz-de-marée. Je ne savais de lui que son nom, qu'il portait le grade de major, qu'il aimait le risque, l'aventure et la poésie, et qu'il arrivait d'Addis-Abeba et qu'il partait pour Aden. Une seule fois, c'était le dernier soir que nous passions ensemble à Djibouti, il me dit: "J'achève de dépenser un petit héritage que m'a laissé une vieille tante. Je dois t'avouer que j'ai horreur de l'argent gratuit. Il faut gagner son aventure... Elle, cette vieille chère tante, je l'aimais bien. Elle habitait un petit manoir dans le Devonshire, tout près de Torquay, sur le bord de la mer. Elle était veuve depuis un demi-siècle. Dès le retour du voyage de nocces qu'ils avaient fait selon la coutume de l'époque, sur la Riviera italienne, son jeune mari s'était tué dans une chasse à courre. Une mauvaise chute. Le bonheur tient à quoi? Et la vie? Well... Ils étaient très amoureux l'un de l'autre. Elle avait rapporté de Rapallo un petit palmier qu'elle avait transplanté devant le manoir, sous les fenêtres de la cham-

HOMMES, FEMMES et ENFANTS CHÉTIFS, MAIGRES, DÉPRIMÉS

Voici un Moyen Rapide qui vous Aidera à Gagner des Forces, à prendre du Poids et à Développer des Os et des Muscles Forts et Solides.

Les Vitamines A et D de l'Huile de Foie de Morue en Tablettes enrobées de sucre. Aussi faciles à prendre que des Bonbons.

RIEN de mieux que les merveilleuses Vitamines A et D de l'Huile de Foie de Morue pour aider à donner force et énergie aux adultes et pour faire des dents solides aux enfants maigres ou rachitiques.

Mais peu d'estomacs peuvent supporter le goût de poisson de l'Huile de Foie de Morue Liquide. Voilà pourquoi tous ceux, petits et grands, qui ont besoin de gagner des forces sont ravis de prendre des Tablettes McCoy aux Vitamines A et D de l'Huile de Foie de Morue. Elles sont enrobées de sucre et aussi agréables au goût que des bonbons. Les enfants les prennent avec joie.

Et aussi des Sels Minéraux! Les Tablettes McCoy sont bourrées de Vitamines A et D, et renforcées de calcium, de phosphate, de fer, d'iode et d'autres sels minéraux si nécessaires à la bonne santé du corps. Des milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, maigres, chétifs et fatigués prennent chaque jour quelques Tablettes McCoy aux vitamines A et D de l'Huile de Foie de Morue. Elles sont particulièrement recommandées après une maladie ou lorsque le rachitisme menace.



Manque de Vitamines A et D
Croissance Insuffisante!



Des dents déformées, molles et abîmées comme celles-ci, sont la conséquence de carence de Vitamine D. L'abondance de Vitamine D n'est pas seulement nécessaire aux mamans pendant la grossesse et pendant l'allaitement, mais aussi aux enfants pendant leur croissance pour aider à la formation de leurs os et de leurs dents.

UNE GARANTIE UNIQUE

Achetez, dans une pharmacie, une boîte de Tablettes McCoy aux Vitamines A et D de l'Huile de Foie de Morue. Vous et vos enfants en serez ravis dès les premiers jours. Continuez à les prendre pendant 30 jours et si vous n'êtes pas entièrement satisfait des résultats obtenus, votre argent vous sera remboursé par McCoy's Products Inc.



En vente dans les pharmacies; en boîtes de 30¢, 60¢ et \$1.00.

SI VOUS AVEZ DEMENAGE

● Faites-nous parvenir votre nouvelle adresse pour vous assurer la livraison de la REVUE MODERNE avec le moins de retard possible. Veuillez remplir cette formule très clairement.

Nom _____

Adresse actuelle _____

MA NOUVELLE ADRESSE SERA _____

A partir du _____ prochain

bre conjugale, et qui devait leur rappeler les belles heures d'enchantement. Lui s'était gentiment moqué d'elle. C'était un beau garçon vigoureux qui mordait trop ardemment aux joies de la vie pour pouvoir prendre au sérieux quelque fétiche sentimental... Après son malheur, elle s'est retirée du monde, elle s'est claustrée, elle n'a plus voulu voir personne. Son palmier était devenu l'objet de sa tendresse, de sa pensée constante. Elle l'entourait de soins, le protégeait, le couvait comme une mère son enfant. Les domestiques prétendaient qu'ils l'avaient entendue lui donner des noms d'amour. Elle ne voyait que lui, ne pensait qu'à lui. Les fermiers du voisinage, les pêcheurs l'appelaient la "Dame au Palmier". Sans railleries, mais avec une tendresse émue. Il n'y a plus que les petites gens qui sachent reconnaître l'amour véritable, qui sachent le reconnaître et le respecter... Bref, il y a quelques années, les taxes se faisant trop lourdes, elle a dû se résigner à louer le manoir. Elle était perclue de rhumatismes, le cœur fonctionnait mal. Son médecin exigea qu'elle quittât le bord de la mer. Elle refusa catégoriquement. Elle alla habiter le pavillon du jardinier. Et à grands frais, elle fit déraciner son palmier, qui était devenu énorme, et elle le fit replanter devant sa fenêtre. Elle a vécu là cinq ou six ans. A la fin, elle ne pouvait plus bouger. Mais elle avait fait transporter son lit devant la fenêtre... Elle est morte l'hiver dernier. Or, cette nuit-là, il y eut un orage d'une violence inouïe, ce qui est rare dans la région, et à l'heure même de sa mort, la foudre abattit le palmier..."

Il ne parlait plus et j'entendais encore, comme chevauchant sur les notes du silence, le son de sa voix enrouée. Nous étions étendus sur nos chaises longues. La clarté de la lune dessinait sur la véranda un grand rectangle mauve. Il se tourna soudain vers moi. Puis avec une véhémence surprenante: — Mais je te dis la vérité. Mais tu n'oses pas me dire que tu ne me crois pas! Mais avoue donc que tu imagines que je te raconte des bobards...

La lune le frappait en plein visage. Je haussai les épaules. Il avait beaucoup bu durant tout le jour. Il n'était pas ivre, — je ne l'ai jamais vu ivre — mais une petite étincelle bizarre jouait dans ses prunelles, et ses mains tremblaient imperceptiblement. La fièvre, ou l'alcool. Ou les deux? Je savais qu'il souffrait de paludisme. Puis il se mit à rire: — Descendons chez Papou, me dit-il.

Nous descendîmes chez Papou. La nuit était déjà fort avancée. Le bar était désert. Papou somnolait. Bill demanda du whisky, de la glace. Il but son verre d'un long trait. Puis il me dit:

— Tu connais ce poème de Supervielle?

"Les dames en noir prirent leur violon

Afin de jouer, le dos au miroir.

Le vent s'effaçait comme aux meilleurs jours

Pour mieux écouter d'obscurs musiques.

Mais presque aussitôt prit d'un grand oubli

Le violon se tut dans les bras des femmes

Comme un enfant nu qui s'est endormi

Au milieu des arbres.

Rien ne semblait plus devoir animer

L'immobile archet, le violon de marbre,

Et ce fut alors qu'au fond du sommeil

Quelqu'un me souffla: "Vous seul le pourriez,

Venez tout de suite."

Bill but tout de suite un autre verre d'alcool. Ses mains tremblaient et il riait en renversant la tête en arrière.

Je lui dis:

— Tu soignes admirablement ta malaria.

— Hé, tu trouves?

Papou, derrière son comptoir, était retombé dans sa somnolence. Il était ivre, comme toutes les nuits. Il sanglotait machinalement. C'était devenu chez lui une habitude. Il pensait au Copte, et que sa femme repentante lui revenait, et

plaisantait. Mais son expression était toute changée, et je voyais de nouveau danser cette même petite flamme au fond de ses prunelles, et je pensai qu'il était vraiment ivre.

Il but encore plusieurs verres d'alcool. Mais il demeura taciturne jusqu'au moment où nous nous séparâmes pour regagner nos chambres.

Le lendemain j'allai le reconduire à son bateau. Il faisait une chaleur de four ardent. La lumière était aveuglante. D'habitude si remuants, les négrillons eux-mêmes, immobiles et comme touchés par la paralysie, étaient accroupis sous les auvents, dans les grands carrés d'ombre violette. La mer était une immense masse de plomb liquéfié.

Bill sauta lestement dans la petite vedette qui se balançait au bout du ponton, — son cargo noir

veille, le bar était désert, et comme la veille, Papou somnolait. Je lui offris le verre d'adieu. Papou buvait ordinairement de l'absinthe qu'il coupait de gin hollandais. Un mélange fait pour tuer un boeuf. Il disait: — "J'aime qué l'alcool il goûte quequé chose".

Son alcool le réveilla tout à fait.

— Alors, lé Major il est parti! Ici, tout le monde il est content. Les Français, les Italiens... Ils prétendent que c'est un homme très dangereux, qu'il travaille pour le service anglais de l'Intelligence. Lé chef dé la Police en parlait encore cé soir. Moi, je m'en f... C'est son pays, l'Angleterre... Alors... Et puis, j'aime ses façons. Il sait boire, et il sait parler. Ah! s'il rencontrait jamais ma femme, il saurait bien trouver les mots qui mé la ramènerait. Vous savez, ma femme, elle qui est parti avec lé chien de Copte...

De grosses larmes perlèrent au coin de ses petits yeux et roulèrent sur ses joues.

Je laissai le bar.

* * *

L'année suivante, à Canton, nous étions une vingtaine de blancs dans le salon de l'hôtel Victoria, au cœur de la petite île de Shameen, tentant de tromper l'ennui des heures. Certains d'entre nous jouaient au bridge. D'autres, au mah-jong. L'air était moite, poisseux. Il pleuvait depuis trois jours. Et depuis des jours Canton était en ébullition. Ce matin même, (c'était le premier mars 1934) là-bas, au Mandchoukou, on avait couronné l'Empereur Kang Te, imposé par l'Empire Nippon, selon "le commandement du Ciel". Les Chinois du Sud parlaient de lever une armée, de marcher contre Chang-Kai-Sheh qu'ils accusaient d'entente secrète avec les Japonais. Ils accusaient aussi les puissances occidentales de complaisances traîtresses. La ville était grouillante de manifestations, d'émeutes. Une fois de plus le petit peuple nerveux, turbulent et farouchement nationaliste de Canton, se rappelant la révolution de Yat Sen, puis plus tard la prise des concessions, les massacres, le boycott de Hongkong, la guerre à l'impérialisme, se soulevait pour son idéal de liberté.

Les ponts qui reliaient Shameen à la ville étaient barrés de fils de fer barbelés. On avait décuplé la garde. Les rumeurs les plus étranges circulaient. On parlait surtout de bombarder Shameen, par représailles. Nous ne pouvions quitter l'île. Nous entendions, par intervalles réguliers, le vrombissement affolé des avions. Et cette pluie lourde, chaude, tropicale, qui tombait sans arrêt...

Il y avait dans le petit groupe que nous formions deux Américains d'âge mûr, attachés à la Mission protestante, un jeune couple français de Saigon, un homme d'affaires gras et réjoui, probablement de nationalité russe, mais certainement de sang juif, et, bâti en force, l'encolure puissante et lourde, chauve et blond, un missionnaire catholique bavarois. On avait d'abord rapporté des anecdotes sur les coutumes, les moeurs, les croyances chinoises. Puis on avait parlé de superstitions, de télépathie, de coïncidences mystérieuses. C'est alors que je racontai l'histoire de la "Dame au Palmier". Et pour donner un caractère d'authenticité à mon récit, je conclus en déclarant que je tenais ce-

Vous répondez?

QUESTIONS POUR MONSIEUR

Si vous répondez à 9 de ces questions, vous êtes un as; à 7, vous êtes excellent; à 5 dans la moyenne; au-dessous... n'en parlez pas.

- 1.—Qui est appelé le père de la médecine?
- 2.—Quand et où fut fondé la première banque?
- 3.—Un Canadien français a-t-il été champion des boxeurs poids-lourd?
- 4.—Quel compositeur connu a donné pour titre à ses opéras des noms de femme?
- 5.—Quels personnages de fiction sont célèbres l'un par son nez, le second par ses oreilles, le troisième par son oeil, le quatrième par ses pieds?
- 6.—Pouvez-vous nommer la première équipe professionnelle de baseball?
- 7.—Nommez trois artistes de la Renaissance qui furent sculpteurs et architectes?
- 8.—Quel religieux est connu, dans l'histoire, sous le nom d'Eminence Grise?
- 9.—Le Canada est-il le plus grand pays du monde?
- 10.—Quelles sont les cinq principales villes de l'Abitibi?

(Voir réponses en page 50)

Questions pour Madame, page 30.

qu'il baisait le bord de sa robe et ses pieds nus souillés par la poussière de la route.

— Oui, je trouve que tu es en train de te développer un foie dont le volume fera sans aucun doute la joie des médecins de Harley Street. Naturellement, si ça t'amuse!...

Il leva ses deux grands bras, dans un geste de surprise comique.

— Alors tu crois à ça, toi, à l'existence du foie! Cher garçon. Ah! Mais le foie, ça n'existe que dans l'imagination tourmentée de quelques vieillards hypocondriaques...

— Il y a des gens qui accordent au chiffre 13 des propriétés fatigantes, je... Il m'interrompit brusquement:

— Ne parle pas ainsi, tu n'en as pas le droit.

Il répéta deux ou trois fois: — Tu n'en as pas le droit, tu n'en as pas le droit... Je crus d'abord qu'il

fumait à l'entrée de la rade — se tourna vers moi et me tendit la main.

— Au revoir, me dit-il. Les routes du vaste monde sont nombreuses, mais elles finissent toujours par se rejoindre. Nous nous reverrons...

Il ajouta en riant: — Et méfie-toi du soleil!

Et la vedette s'éloigna avec un bruit de détonation, sa poupe noyée dans un écran de fumée malodorante et bleue.

Je flânai dans les grands souks jusqu'à la tombée de la nuit. Je passai chez l'Arménien, où je bus du café. Mais personne ne se tenait tapi derrière la portière de bambou. Le départ de Bill avait rompu l'enchantement. Je retournai chez moi, je préparai mes bagages, je réglai ma note d'hôtel, — et j'allai voir Papou. Il était près de onze heures. Comme la

lui-ci de la bouche même du neveu de la vieille dame, un major anglais du nom de Carlton, Bill Carlton...

On servait le thé. J'avais un bon livre à lire. Je m'excusai, quittai le salon, et je m'engageais dans l'escalier quand je sentis que quelqu'un me touchait légèrement le bras. Je me retournai et je vis le prêtre bavarois. Il souriait. Il me dit à voix basse: "Me pardonnez-vous si je prends la liberté de vous donner un petit conseil? J'habite le Kouang-Toung depuis vingt-cinq ans. J'étais ici lorsque fut proclamée la première République du docteur Sun Yat Sen. Depuis, j'ai vu beaucoup de choses, j'ai assisté à beaucoup d'événements... Le Chinois du Sud est un être extrêmement impulsif. Il prend feu comme l'étope. Vous connaissez comme moi les circonstances malheureuses qui nous tiennent enfermés dans Shameen, et la domesticité de l'hôtel est nombreuse... Tout ceci pour vous dire qu'il est certains noms qu'il est préférable de ne pas mentionner. Celui, par exemple, celui du Major Carlton..."

Mais excusez-moi!

Je m'écriai: — Je vous remercie, très révérend... Et croyez à ma reconnaissance. Mais, (la curiosité me brûlait!) mais, ne pourriez-vous pas me donner quelques précisions au sujet de Carlton? Vous l'avez sans doute très bien connu?

— Le major était à Hongkong du temps de Borodine. Il y a eu des répressions sanglantes de part et d'autre et puis... enfin, un tas de choses pénibles qu'il serait trop long, et bien inutile de raconter, car elles appartiennent à un passé mort. Et mon état ne me demande pas de juger les hommes, mais de tenter de les comprendre, et de les absoudre... Je puis vous avouer cependant que j'ai passé des heures agréables avec le major Carlton. Il disait admirablement certains poèmes lyriques de Goethe... Mais puis-je vous demander ce que vous lisez?

J'avais sous le bras le *Point-Counterpoint* d'Aldous Huxley. Il prit le livre, lut le titre, me le remit aussitôt.

— Le plus beau livre que je connaisse ne porte point de nom d'auteur. Il s'intitule *L'Imitation de Jésus-Christ*... Adieu mon enfant, et que Dieu vous bénisse.

* * *

Je débarquais à Macao quelques jours plus tard. L'adorable presqu'île était en pleine floraison. Le capitaine du bateau qui m'y avait conduit voulut m'en faire les premiers honneurs. C'était un bon Hollandais taciturne et pacifique, qui devait atteindre la soixantaine. Il habitait une charmante petite maison rose au flanc de la colline qui dominait la ville. Sa femme, métisse, de sangs portugais et chinois, possédait la grâce et la fragilité d'une fleur. Ses doigts étaient blancs comme les pétales d'une marguerite. Ils n'avaient pas d'enfants. Elle le suppliait, croyant lui plaire, de prendre une concubine. Son dévouement le flattait. Il se récriait avec des mots gauches, touchants. Il l'adorait.

Nous déjeunâmes sur une terrasse cernée de rosiers. L'air embaumait. Après la sieste, nous redescendîmes vers la ville. Le capitaine qui allait reprendre son service me laissa à l'hôtel.

Macao la nuit ressemble à une

ville promise à la vengeance divine. Toutes les lumières, toutes les joies, tous les cris, tous les vices. J'allai jouer, comme tout le monde, au fan-tan. Les salles de jeu sont mi-circulaires, et il s'y trouve, ainsi qu'au théâtre, des galeries superposées en étages. Les personnages les plus importants de la colonie se tiennent au plus haut balcon. Ce sont pour la plupart des marchands chinois enrichis, des généraux retraités. Entourés de leurs concubines, ils fument nonchalamment leur pipe d'opium, pendant que le boy attaché à leur personne descend les mises dans un petit panier d'osier muni d'une ficelle, remonte les gains, surveille la marche du jeu. Je perdais comme tout le monde et je me retirai de fort mauvaise humeur. Le lendemain, l'employé du bureau me remit une lettre. L'enveloppe ne portait ni timbre, ni date. Il me dit: "C'est un gentleman qui a déposé ceci, il y a deux semaines, trois semaines, peut-être un mois, je ne sais plus. Je vous l'aurais remise hier, mais je n'ai pas très bien saisi votre nom. Ce matin, en feuilletant le registre..."

Je brisai l'enveloppe et je lus d'abord le poème de Camoëns qui débute par ce vers:

"Vasco dont les voiles heureuses..."

Bill ajoutait: "Ni l'ombre du poète Camoëns, ni celle du grand saint François Xavier ne t'accueilleront à Macao, vouée sans rémission depuis cent ans aux oeuvres ténébreuses de l'Ange Noir... Méfie-toi surtout du fan-tan..."

* * *

Je vis Bill à Moukden quatre mois plus tard. Je dinai au Yamato avec un jeune médecin chinois. C'était un vendredi, le 13 juillet. Le Chinois me confiait: "Ici, à Moukden, il y a cinq ans, nous étions soixante-cinq médecins de ma race. Nous ne sommes plus que deux. Et si les autorités tolèrent encore ma présence, c'est que je suis en charge de la clinique de dermatologie à l'Hôpital municipal, que l'on sait que j'ai étudié à Paris dans le service de Sabouraud, qu'on ne m'a pas encore trouvé de remplaçant, et qu'enfin le mal vénérien fait des ravages effrayants parmi la nouvelle population japonaise... Hélas, le cas des médecins n'est pas particulier. Les commerçants, les marchands sont grevés de taxes si lourdes qu'ils sont forcés d'abandonner leur négoce, on rafle la moisson des paysans, on a complètement bouleversé le système éducationnel, il n'y a plus un Chinois dans l'administration. On nous dépouille sous prétexte de nous protéger. Ma famille vit ici depuis trois générations. Ma mère est mandchoue, ma femme l'est également. Nous devons quitter le pays, mais où irons-nous?... Et encore, ni cet "ordre" qu'on nous impose, et dont on parle partout avec tant d'éclat, donnait quelque résultat positif, apportait quelque valeur réelle... Voyez vous-même le sabotage de la ligne du chemin de fer! Depuis le printemps, entre Moukden et Kharbine, il y a au moins trois attentats par semaine. On répand à ce propos les plus folles rumeurs: on accuse les Soviétiques, on accuse les Russes blancs, on accuse les Chinois. Chacun sait parfaitement que ce sont les bandits de la steppe. Si les Japonais le désiraient vraiment, ils pourraient nettoyer la steppe en deux mois. Ils ne le font



La camera à objectif rapide saisit le mouvement et la grâce d'un couple dans un tour de tango—tout sur le même film.

En Action

Employez la Crème Odorono

« L'éblouissante Bunny Duncan danse avec la rapidité d'un derviche tourneur. Pourtant, elle est encore d'une fraîcheur ravissante, et certaine de son charme après sa dernière danse. Les danseuses d'Arthur Murray comptent sur la Crème Odorono pour se protéger contre l'odeur et l'humidité des aisselles.

Douce, agréable à employer — la Crème Odorono, non-graisseuse, non-granuleuse, enraye la transpiration sûrement de 1 à 3 jours! Achetez-en un pot! Soyez encore fraîche et séduisante après la danse. Formats substantiels de 19¢ et de 39¢ à votre comptoir de cosmétiques favori.

THE ODORONO CO., MONTREAL

ENRAYE LES ENNUIS DE LA TRANSPIRATION 1 A 3 JOURS

POT D'UNE ONCE ENTIÈRE — SEULEMENT 39¢

AUSSI L'ODORONO LIQUIDE — ORDINAIRE ET INSTANTANÉ



Jean Kern ravit ses partenaïres par sa fraîcheur et son charme enchanteurs.



Lisez-vous

MON MAGAZINE POLICIER ET D'AVENTURES

Tout le monde le lit et le trouve de plus en plus intéressant.

Un "gros-plan" n'était qu'un terme de cinéma pour Paula, jusqu'à...



1er acte : Paula est folle ! Elle chante comme un oiseau et danse à ravir. Mais les compliments et les rendez-vous sont rares dans la vie de Paula... peu de célibataires.

res — PARCE QUE — Paula a négligé un important détail, elle ne surveille pas ses dessous de bras.



2ème acte : (Entrée d'une jolie camarade) Ecoute ma jolie, il faut que tu comprennes la signification du charme. Evidemment tu te baignes régulièrement — et avant chaque rendez-vous. Mais un bain n'efface que le passé... pour donner du charme à l'avenir, emploie Mum.



3ème acte : (Paula à elle-même) Maintenant je peux jouer une scène d'amour ! Mum est si merveilleux, si rapide, si facile à employer et si sûr ! Il suffit de 30 secondes pour l'appliquer, et l'élégance est assurée pour de longues heures. Inoffensive pour la peau et sans danger pour les robes aussi.



Quelle soirée ! Quelle adorable amie ! Paula ne veut jamais vous perdre.

(à elle-même) A MUM un million de fois, merci.

Mum n'exige que 30 secondes, son efficacité dure des heures.

Mum annihile l'odeur des dessous de bras sans arrêter la transpiration.

Mum est sans danger pour les peaux sensibles et pour les tissus les plus délicats. Procurez-vous Mum aujourd'hui même chez votre pharmacien.



Pour la serviette hygiénique — Douce, sûre, Mum est le déodorant favori pour ce soin. Essayez-le dans ce cas aussi.

MUM

Supprime l'odeur de la Transpiration

Produit Bristol-Myers
Fait au Canada.

pas afin de continuer de justifier, aux yeux de l'univers, la nécessité de leur occupation. Cela ne manque pas d'habileté. Un pays sans vagabonds a-t-il besoin de chiens de garde !...

C'est alors que Bill nous aperçut. Nous bûmes ensemble le café et les liqueurs. Bill paraissait de charmante humeur. Il tint même à réciter un petit poème chinois de Ho Kin-ming.

"Que le murmure de la rivière est doux.

Ce soir, le long de ses rives, votre servante cueille des orchidées. Vous, vous êtes parti dans votre jonque entraînée par le courant,

Tandis que moi, solitaire, je suis restée immobile au bord de l'eau !"

Quand le Chinois eut pris congé, Bill me dit : "Je connais un petit café russe où l'on boit une vodka digne de tous les tzars défunts. Viens. Nous pourrions bavarder là tout à notre aise".

— Je suis navrée, lui répondis-je, mais je pars dans une heure pour Kharbine.

— Tu pars ce soir !

Il y avait de la surprise dans sa voix enrouée.

— Je pars ce soir, à 11 h 45 exactement.

— Tu ne partiras pas. Je vais à Kharbine moi-même demain. Nous ferons le trajet ensemble.

— Je regrette, mais on m'attend à la gare. Un nommé Kaufmann, rédacteur à la Pravda.

— Décommande ton Kaufmann par télégramme !

— Ça fait déjà deux fois, depuis huit jours, que je décommande mon Kaufmann.

— Bravo, ça fera trois fois. Décommande Kaufmann, te dis-je.

Le ton impératif de sa voix m'étonnait et m'irritait. J'avais cependant une forte envie de rester. Bill était un des hommes les plus divertissants que j'eusse connus. J'allais céder quand il ajouta soudain, lentement, et comme avec effort :

— On ne part pas un vendredi le 13... Je le regardai. Ses yeux fuyaient mon regard. Il continuait, comme s'il avait honte de ses propres paroles :

— Il y a cinq ou six jours que les bandits n'ont pas fait dérailer le train. Tu ne penses pas que cette nuit...

J'eus vraiment, à cette minute, pitié de lui. Mais j'étais encore trop jeune pour ne pas mépriser la pitié. Un sot amour-propre me lui fit répondre :

— Ma décision est prise. Et j'ai promis. Je pars ce soir. Nous nous reverrons à la gare.

Il ne répondit pas et s'éloigna brusquement et je ne le vis pas à la gare.

* * *

Le train roula toute la nuit sur des rails d'une extraordinaire douceur. Je ne me réveillai qu'au matin. Le soleil jouait dans les fenêtres, dissipant les songes conventionnels. Nous avançons dans une steppe interminable et docile. La chaleur vint. Et ce brasier du midi !

Kaufmann était à la gare. Il m'entraîna chez lui. Sa fille nous y reçut et nous passâmes l'après-midi ensemble. Elle avait une trentaine d'années, elle avait les lèvres minces, l'épaule anguleuse, le cheveu maladif, elle écrivait des petits contes farouchement voltairiens, elle crût m'aimer du coup.

J'avais moi-même à cette époque le teint frais et le profil naïf. Kaufmann vit tout cela, sourit, m'emmena visiter la ville. Nous passâmes la nuit dans des cabarets peu propices à la cristallisation de l'amour pur. Au petit matin, (les vieux cochers russes, tout au long de la rue principale, grelottaient dans l'humidité sous leur houppelande verdie par les ans) nous allâmes à la Pravda. De vieilles rotatives datant de Marinoni grinçaient. Le prote ensommeillé tendit à Kaufmann un bout de papier sale. "Nous venons de recevoir ce message de Hsinking". Le message annonçait que le train de Kharbine avait été saboté à deux cents kilomètres de Moukden et que les bandits s'étaient emparés de plusieurs Chinois et de trois Européens. L'un de ces derniers s'appela le Major Carlton. Que Dieu me pardonne, mais j'éclatai de rire. Kaufmann me regarda, puis me dit d'un ton un peu pincé : "Je ne vois pas ce que vous pouvez trouver de comique dans cette nouvelle". Je lui racontai ma rencontre avec Carlton. Il rit beaucoup à son tour. "Ce Carlton est un homme extraordinaire. On prétend qu'il a travaillé déjà avec Lawrence d'Arabie. Il passe pour un des meilleurs agents de l'Intelligence Service. On raconte de lui des exploits fantastiques. Cet homme qui boit l'alcool comme un enfant boit le lait a vécu pendant des mois aux frontières du Gobi, se nourrissant d'une poignée de riz par jour... Ses superstitions sont légendaires. Il se ferait volontiers couper la main la main droite plutôt que de dîner treize à table... Oh, il s'en tirera. Il en a vu d'autres ! Mais la rançon que devra payer le Consulat britannique sera élevée pour peu que cette vermine de pirates apprenne son identité..."

* * *

D'autres mois passèrent. Je me trouvais l'année suivante à Cannes, dans un petit cabaret qui s'appelait le Dolphin. Hildegard chantait. Ses beaux bras nus ondulait comme le cou des cygnes. Elle était vêtue d'une longue robe blanche, et elle évoquait de sa voix triste les grands désirs perdus. Et nous nous laissions tous bercer par cette émotion facile, un peu veule, très nostalgique, qui nous livrait sans défense aux mille sortilèges du rêve. Je vis soudain entrer Bill. Il alla s'accouder au bar. Quand Hildegard se tut, j'allai le retrouver. Il buvait un verre d'eau de Vittel. Il me regarda en souriant. "J'ai découvert l'existence du foie, me dit-il."

Nous sortîmes. La nuit était parfumée. Nous nous dirigeâmes vers la Croisette. La mer bruissait doucement, à petits coups, comme une femme tendre gémit.

— J'ai revu Papou, il y a un mois, à Djibouti. Sa femme est revenue. Il la bat nuit et jour. Il l'accuse de le tromper avec un des fils Vosikis... Mais il y a autre chose, là-bas... Les avions de Mussolini... C'est maintenant la Danse de la Mort, chez les Donakils.

Il eut un petit silence, puis il reprit tout-à-coup : "Tu t'es sans doute moqué de moi, à Moukden... Mais.. Enfin, saches ceci. J'ai été fait prisonnier dans la nuit du 15. On m'a délivré dans la nuit du 28. Compte les jours..."

Nous nous assîmes devant la mer et nous regardâmes trembler jusqu'à l'aube les belles étoiles de la nuit française.



Rebecca

PAR DAPHNE DU MAURIER

Traduit de l'anglais par Denise Van Moppès
(Reproduction de la Revue des Deux Mondes)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Il y a eu un grand drame à Manderley, propriété du très riche Maxim de Winter. La seconde madame de Winter, qui écrit à la première personne sans se nommer, nous raconte l'affaire en ses moindres et ses plus cruels détails. Les principaux personnages sont :

Maxim de Winter, fils d'une ancienne famille anglaise qui se transmet de père en fils le château et l'immense domaine de Manderley. Il a quarante-deux ans lorsqu'il rencontre à Monte-Carlo

Mrs Van Hopper, une vieille dame toujours coquette, qui lui présente celle qui doit devenir la seconde Mme de Winter, une humble jeune fille, sa dame de compagnie.

Mrs Danvers, gouvernante de Manderley, a été la femme de chambre de *Rebecca*, première madame de Winter qu'elle aimait passionnément. A l'insu de *Frith*, le maître d'hôtel, et de *Robert*, le valet de pied, elle entretient des rapports secrets avec

M. Favell, cousin et ami de *Rebecca*, personnage d'un caractère louche qui inquiète Mme de Winter. Celle-ci a connu, à Manderley, la soeur de Maxim de Winter,

Béatrice et son mari, *Giles*, qui connaissent quelque chose du drame de Manderley et marquent de l'amitié envers la seconde madame de Winter. Mais le principal allié de cette dernière est

Frank Crawley, secrétaire et homme d'affaires de Maxim de Winter.

Ayant rencontré la charmante jeune fille qui accompagne *Mrs Van Hopper*, Maxim de Winter ne tarde pas à s'attacher à elle. Au mépris de tous les préjugés de son clan, il l'épouse et, après un long voyage de noces en Italie, retourne avec elle en son château de Manderley. La seconde Mme de Winter est fort timide. Dès le premier instant de son arrivée, elle s'en laisse imposer par *Mrs Danvers*. Mais bientôt, elle découvre qu'il se passe quelque chose d'anormal à Manderley. Il lui déplaît de trouver partout le souvenir de *Rebecca*, mais elle a surtout l'impression que la rencontre de *Favell*, introduit dans la maison pendant l'absence de Maxim, présage un malheur.

— Oh! ça ne fait rien, Alice. J'attendrai que Robert soit rentré, dis-je.

J'avais l'impression que, dès que Maxim était parti, tout se mettait à aller de travers. Jamais *Frith* et *Robert* ne quittaient la maison en même temps. Aujourd'hui était le jour de sortie de *Frith*. Et *Mrs. Danvers* avait envoyé *Robert* à la poste. Et l'on comptait que j'étais partie pour une longue promenade. Ce type, *Favell*, avait bien choisi le moment de sa visite à *Mrs. Danvers*. Presque trop bien. Il y avait là quelque chose de pas très correct. J'en étais certaine. Et d'ailleurs il m'avait recommandé de ne pas en parler à Maxim. Tout cela était très gênant. Je ne voulais pas causer de difficultés à *Mrs. Danvers* et provoquer un esclandre. Surtout, je ne voulais pas ennuyer Maxim.

Je me demandais qui ce *Favell* pouvait bien être. Il appelait Maxim, Max. Personne ne l'appelait jamais Max. J'avais vu ce nom écrit sur la page de garde d'un livre. Je pensais qu'il n'y avait qu'une personne qui l'eût appelé ainsi...

Et tandis que je m'attardais dans le hall, hésitant à commander mon thé, ne sachant que faire, l'idée me traversa soudain que *Mrs. Danvers* était peut-être malhonnête, qu'elle manigançait je ne sais quoi derrière le dos de Maxim, et que, en rentrant aujourd'hui plus tôt qu'on ne m'attendait, je les avais découverts, elle et cet homme, un complice, qui, pour couvrir sa re-

traite et m'en imposer avait feint d'être un familier de la maison et de Maxim. Mais si cet homme était un voleur et *Mrs. Danvers* à son service? Il y avait des objets de prix dans l'aile ouest. J'eus l'impulsion soudaine et un peu effrayante de grimper tout de suite dans l'aile ouest et d'aller inspecter moi-même ces pièces.

Robert n'était pas encore rentré. J'avais tout juste le temps avant le thé. J'hésitais, levant la tête vers la galerie. La maison était silencieuse et calme. Les domestiques étaient tous dans leurs appartements, derrière la cuisine. *Jasper* lapait bruyamment l'eau de son bol au pied de l'escalier. Je montai, le cœur battant.

CHAPITRE XIII

J'arrivai sur le palier où j'étais venue le premier matin. Je n'étais pas passée par là depuis, et je n'en avais pas eu la moindre envie. Le soleil entrainait par la fenêtre en retrait et mettait des dessins d'or sur les boiseries sombres.

Il n'y avait aucun bruit. Je reconnus l'odeur de renfermé. Je ne savais de quel côté me diriger. La topographie de ces lieux ne m'était pas familière. Puis je me rappelai que *Mrs. Danvers* était sortie d'une pièce juste derrière moi, et il me sembla que ce devait être la pièce que je cherchais, celle dont les fenêtres donnaient sur la pelouse du côté de la mer. Je tournai le bouton de la porte et regardai. Il faisait sombre évidemment



à cause des volets. Je tournai le commutateur en tâtonnant et fis de la lumière. Je me trouvais devant une petite antichambre, une penderie à en juger par les grandes armoires qui garnissaient les murs; en face de moi, une autre porte, ouverte, donnait sur une pièce plus grande. Je m'y dirigeai et allumai l'électricité. Ma première impression fut un choc: la pièce était toute meublée et semblait habitée.

Je m'attendais à trouver des fauteuils recouverts de housses et des draps sur les tables. Il n'en était rien. Il y avait des broches et des peignes sur la coiffeuse, des parfums, de la poudre. Le lit était fait, je vis l'éclat blanc de la taie d'oreiller et l'épaisseur d'une couverture sous le couvre-lit capitonné. Il y avait des fleurs sur la coiffeuse et sur la table de chevet. Des fleurs encore sur la cheminée sculptée. Une robe de chambre en satin était jetée sur un fauteuil près d'une paire de mules. Dans un instant, Rebecca allait revenir, s'asseoir à cette coiffeuse en fredonnant et passer ce peigne dans ses cheveux. Elle me verrait dans la glace, debout près de la porte. J'attendais immobile ce qui allait arriver.

Mue par une impulsion soudaine je m'éloignai et revins à la petite antichambre où j'ouvris une des armoires. C'était bien ce que je pensais. Elle était pleine de robes, de robes du soir. J'entrevis l'éclat d'un lamé dépassant une housse. Je refermai les portes et revins dans la chambre.

Puis j'entendis un pas derrière moi et, en me retournant, j'aperçus Mrs. Danvers. Je n'oublierai jamais l'expression de son visage, triomphant, radieux, jubilant d'une joie étrange et malsaine. J'eus très peur.

— Vous désiriez quelque chose, Madame? dit-elle.

J'essayai en vain de lui sourire. J'essayai de parler.

— Vous ne vous sentez pas bien, dit-elle d'une voix très douce en s'approchant de moi. Je reculai. Je crois que si elle m'avait touchée, je me serais évanouie. Je sentais son souffle sur mon visage.

— Je suis très bien, Mrs. Danvers, dis-je au bout d'un instant. Je ne m'attendais pas à vous voir. Quand j'étais sur la pelouse tout à l'heure, j'avais remarqué en levant les yeux qu'un des volets était mal fermé. J'étais montée voir si je ne pourrais pas le rajuster.

— Je vais le faire, dit-elle, et, traversant sans bruit la chambre, elle alla refermer le volet. Le jour avait disparu. La chambre semblait de nouveau irréaliste sous l'éclairage artificiel et jaune. Irréaliste et inquiétante.

Mrs. Danvers revint près de moi. Elle souriait et son attitude au lieu d'être impassible comme d'habitude était devenue étonnamment familière, presque insinuante.

— Pourquoi m'avez-vous dit que le volet était ouvert? fit-elle. Je l'avais fermé en quittant la pièce. C'est vous qui venez de l'ouvrir, n'est-ce pas? Vous aviez envie de voir cette chambre. Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé plus tôt de vous la montrer?

J'aurais voulu fuir, mais je ne pouvais pas bouger. Je continuais à regarder ses yeux.

— Maintenant que vous êtes ici, laissez-moi vous montrer tout, dit-elle d'une voix douce, horrible. Vous aviez envie de la voir

depuis longtemps, depuis que vous êtes ici; mais vous n'osiez pas demander. C'est une jolie chambre, n'est-ce pas? Vous n'en n'aviez jamais vue d'aussi jolie.

Elle me prit par le bras et m'amena devant le lit. Je ne pouvais pas lui résister. Le contact de sa main me faisait frémir. Et sa voix était basse et intime, une voix que je détestais, qui me faisait peur.

— C'était son lit. Un beau lit, n'est-ce pas? J'y laisse la couverture d'or, celle qu'elle préférait. Voilà sa chemise de nuit, dans la pochette. C'est moi qui faisais tout pour elle, ajouta-t-elle en reprenant mon bras pour me conduire vers la robe de chambre et les mules. Nous avons essayé plusieurs femmes de chambre, mais aucune ne faisait l'affaire. "Tu me sers mieux que tout le monde, Danny," me disait-elle. Je ne veux personne d'autre que toi." Regardez, voilà sa robe de chambre. Elle était bien plus grande que vous, vous vous rendez compte. Mettez-la contre vous. Elle traîne par terre. Elle avait un corps splendide. Voilà ses mules. Elle avait des petits pieds pour sa taille. Mettez vos mains dans les mules. Vous sentez comme elles sont étroites?

Elle enfilait de force les pantoufles sur mes mains, souriant toujours en épiant mes yeux. "Vous n'auriez jamais cru qu'elle était si grande, hein? dit-elle. Ces mules sont pour un tout petit pied. Elle était si mince, aussi. On ne se rendait pas compte qu'elle était si grande, tant qu'on n'était pas à côté d'elle. Elle était exactement de ma taille. Mais couchée là dans ce lit, elle avait l'air toute menue avec sa masse de cheveux sombres entourant son visage comme un halo.

Elle reposa les mules par terre et remit la robe de chambre sur le fauteuil. "Vous avez vu ses broches, reprit-elle en me conduisant à la coiffeuse. Les voici, telles qu'elle s'en est servi, non lavées depuis, intactes. Je lui brossais les cheveux tous les soirs. "Allons, Danny, corvée de brosse!" disait-elle et, debout là derrière le pouf, je brossais pendant vingt minutes. Elle ne portait les cheveux courts que depuis quelques années, vous savez. Au moment de son mariage, il lui descendaient jusqu'à la taille. M. de Winter les lui brossait dans ce temps-là. Combien de fois est-ce que je suis entrée dans cette chambre et est-ce que je l'ai vu en bras de chemise, une brosse dans chaque main. "Plus fort, Max, plus fort", disait-elle et elle le regardait en riant. Et lui faisait comme elle disait. C'était l'heure où ils s'habillaient pour dîner, la maison pleine d'invités, vous comprenez. "Là, je vais être en retard", disait-il en me jetant les broches et en lui riant. Il était toujours rieur et gai dans ce temps-là. Elle se tut, sans que sa main quittât mon bras.

— Tout le monde lui en a voulu quand elle s'est coupé les cheveux, reprit-elle. Mais elle s'en moquait pas mal. "Ça ne regarde personne que moi", disait-elle. Et c'est vrai que les cheveux courts étaient plus pratiques pour le cheval et le bateau. On a fait son portrait à cheval, vous savez. Un artiste célèbre. Le tableau a été exposé au Salon. Vous ne l'avez jamais vu?

Je secouai la tête: "Non, dis-je, non."

— Il paraît qu'il a fait sensation cette année-là, continua-t-elle, mais M. de Winter ne l'aimait pas

et n'en a pas voulu à Manderley. Je crois qu'il ne le trouvait pas digne du modèle. Vous voudriez bien voir ses toilettes, n'est-ce pas?

Sans attendre ma réponse, elle me conduisit dans la petite antichambre et ouvrit les armoires l'une après l'autre.

— C'est ici que je garde ses fourrures, dit-elle. Les mites ne les auront pas, j'y veille. Touchez cette cape d'hermine. C'était un cadeau de Noël de M. de Winter. Elle m'avait dit le prix, mais j'ai oublié. Et regardez ce chinchilla. Cette armoire-ci est pleine de ses robes du soir. Vous l'avez ouverte, n'est-ce pas? La clef n'est pas tout à fait tournée. M. de Winter l'aimait surtout en lamé d'argent. Oh! elle pouvait porter ce qu'elle voulait, toutes les couleurs lui allaient... Quand elle est morte, elle était en chandail et en pantalon, naturellement, mais la mer les lui avait arrachés et il n'y avait rien sur le corps quand on l'a retrouvée au bout de tant de semaines.

Ses doigts serrèrent mon bras. Elle se pencha sur moi, ses yeux sombres cherchant les miens. "Les rochers l'avaient déchiquetée, vous comprenez, chuchota-t-elle; son beau visage était méconnaissable et elle n'avait plus de bras. M. de Winter a été à Edgemoor pour l'identifier. Il était très malade en ce temps-là, mais il tenait à y aller. Personne n'a pu le retenir. Pas même M. Crawley."

Elle se tut sans quitter des yeux mon visage. "Je m'en voudrai toujours de cet accident, reprit-elle. C'était ma faute, je n'aurais pas dû sortir ce soir-là. J'étais allée passer l'après-midi à Kerrith et je n'étais pas pressée de rentrer, car Mme de Winter était à Londres et devait y rester très tard. Mais quand je suis rentrée vers neuf heures et demie, on m'a dit qu'elle était revenue avant sept heures, avait dîné, puis était repartie. Descendue à la plage naturellement. Je me suis sentie inquiète. Le vent soufflait du sud-ouest. Elle ne serait jamais partie si je m'étais trouvée là. Elle m'écoutait toujours. J'aurais dit: "A votre place, je ne sortirais pas ce soir, le temps n'est pas sûr", et elle m'aurait répondu: "Bien, Danny, vieille trouble-fête." Et on serait restées toutes les deux à bavarder, et elle m'aurait raconté tout ce qu'elle avait fait à Londres, comme d'habitude.

J'avais le bras engourdi par la pression de ses doigts. Je voyais son visage tendu avec des petites taches jaunes près des oreilles.

— M. de Winter dinait chez M. Crawley, continua-t-elle. Je ne sais pas à quelle heure il est rentré. Après onze heures, toujours. très fort juste avant minuit, et elle Mais le vent s'est mis à souffler n'était pas revenue. Je suis allée frapper à la porte du cabinet de toilette. M. de Winter m'a répondu tout de suite: "Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que vous voulez?" Je lui ai dit que j'étais inquiète à cause de Madame qui n'était pas rentrée. Il a ouvert sa porte, en robe de chambre. "Elle passe probablement la nuit à la maisonnette, m'a-t-il dit; à votre place, je me recoucherais. Elle ne remontera pas ici par ce temps." Il avait l'air fatigué et j'ai eu peur de le déranger. Après tout, ce n'était pas la première nuit qu'elle aurait passée à la maisonnette et elle naviguait par tous les temps. D'ailleurs, rien ne disait qu'elle était en mer. Elle avait peut-être simplement

été dormir à la maisonnette pour se reposer des fatigues de Londres. J'ai dit bonsoir à M. de Winter et j'ai été me coucher. Mais je n'ai pas dormi. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien faire.

Je n'aurais pas voulu en entendre davantage. J'aurais voulu m'en aller, quitter cette chambre.

— Je suis restée assise dans mon lit jusqu'à cinq heures et demie, dit-elle, puis je n'y ai plus tenu. Je me suis levée, j'ai mis mon manteau et je suis descendue à la plage par le bois. Le jour commençait à se lever, mais il y avait une espèce de bruine; le vent était tombé. Quand je suis arrivé à la plage, j'ai vu la bouée et le canot, mais le bateau était parti...

Je voyais la crique sous la lumière grise du matin, je sentais les fines gouttelettes sur mon visage et je distinguais à travers la bruine la forme indécise de la bouée.

Mrs. Danvers lâcha mon bras. Sa voix avait perdu toute expression, elle était redevenue sa voix sèche et mécanique de tous les jours.

— Une des bouées de sauvetage a été rejetée à Kerrith dans l'après-midi, dit-elle, et des pêcheurs en ont retrouvé une autre dans les rochers. La marée a aussi ramené des bouts de planche.

Elle se détournait pour refermer un tiroir. Je la regardais et ne savais que faire.

— Vous comprenez, maintenant, dit-elle, pourquoi M. de Winter n'habite plus ces pièces. Ecoutez la mer.

Même les fenêtres closes et les volets fermés, j'entendais le sourd murmure des vagues qui se brisaient sur les galets blancs de la crique.

— Il n'a plus habité ces pièces depuis la nuit où elle s'est noyée, dit-elle. Il a fait déménager ses objets du cabinet de toilette. Nous lui avons installé une chambre au fond du couloir. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup dormi, même là. Il restait assis dans le fauteuil. Au matin, c'était plein de cendres de cigarettes tout autour. Et dans la journée, Frith l'entendait marcher de long en large dans la bibliothèque. De long en large, de long en large.

Mrs. Danvers ferma doucement la porte entre la chambre à coucher et l'antichambre, où nous étions, et éteignit la lumière. Elle traversa l'antichambre, posa la main sur le bouton de la porte et attendit que je la suivisse.

Ses manières étaient revenues insinuantes, intimes, déplorables. Son sourire était faux.

CHAPITRE XIV

Maxim téléphona le lendemain matin pour dire qu'il serait de retour vers sept heures. C'est Frith qui lui répondit. Maxim ne demanda pas à me parler. J'entendis la sonnerie du téléphone tandis que je prenais mon petit déjeuner et je pensais que Frith allait venir dans la salle à manger et dire: "Mon-sieur demande Madame au téléphone." J'avais posé ma serviette et m'étais levée. Mais Frith vint dans la salle à manger et me fit la commission.

Je me rassis devant mes oeufs au jambon en me demandant ce que j'allais faire de ma journée.

Vers dix heures, comme j'émettais du pain pour les oiseaux sur la terrasse, la sonnerie du téléphone retentit de nouveau.

Cette fois, c'était pour moi. Frith vint me dire que Mme Lacy désirait me parler.

— Allo, Béatrice, dis-je.

— Allo, ma chère, comment allez-vous? dit-elle.

Sa voix de téléphone était bien dans son caractère, brusque, presque masculine, rapide. Puis, sans attendre ma réponse: "J'avais envie d'aller voir grand'mère cette après-midi. Je déjeune chez des gens à une trentaine de kilomètres de chez vous. Voulez-vous que je passe vous prendre et que nous allions ensemble chez la vieille dame? Il serait temps que vous fassiez sa connaissance.

— J'en serais enchantée, Béatrice, dis-je.

— Parfait. Entendu. Alors je passerai vous prendre vers trois heures et demie. Giles a vu Maxim au banquet hier soir. Chère médiocre, mais excellents vins, à ce qu'il m'a dit. Alors, ma chère, à tout à l'heure."

Le déclin du récepteur, elle était partie. Je retournai dans le jardin. J'étais contente qu'elle eût téléphoné pour me proposer d'aller voir sa grand'mère. Cela brisait la monotonie de la journée.

Le déjeuner vint heureusement mettre fin à cette longue matinée. L'impeccable service de Frith et le visage naïf de Robert me distraient mieux que mon livre et mon journal. A trois heures et demie tapant, j'entendis l'auto de Béatrice tourner l'allée et s'arrêter devant le perron. Je courus à sa rencontre, toute prête, mes gants à la main. "Eh bien! ma chère, me pas?" Elle claqua la portière de voici. Quel beau temps, n'est-ce la voiture derrière elle et monta le perron. Elle me donna un petit baiser dur au hasard, près de l'oreille.

— Vous n'avez pas bonne mine, me dit-elle tout de suite en m'examinant. Vous êtes beaucoup trop maigre de figure, et pâle. Qu'est-ce qui ne va pas?

— Rien, dis-je humblement, ne sachant que trop les défauts de mon visage. Je n'ai jamais beaucoup de couleurs.

— Oh! vous n'étiez pas comme ça la dernière fois que je vous ai vue.

— C'est sans doute le hâle d'Italie qui n'a pas tenu, dis-je en montant en voiture.

— Ah! s'exclama-t-elle, vous êtes bien comme Maxim. Vous ne supportez aucune observation sur votre santé.

Nous débouchions sur une grande route, évitant de justesse une auto devant nous.

— Vous avez eu des invités? demanda-t-elle.

— Non, nous avons mené une vie très calme.

— C'est toujours mieux, dit-elle. C'est une corvée, je dis toujours, que ces grandes réceptions. Vous n'en verrez jamais chez nous. Nous avons beaucoup de voisins très gentils, et nous sommes très intimes avec tout le monde. On dîne les uns chez les autres et on joue au bridge sans se mettre en frais comme pour des étrangers. Vous jouez au bridge?

— Pas très bien, Béatrice.

— Oh! ça ne fait rien, du moment que vous connaissez le jeu. Ce qui m'agace, ce sont les gens qui refusent d'apprendre. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse d'eux, en hiver, entre le thé et le dîner, et après le dîner? On ne peut tout de même pas rester assis à parler.

Je me demandais pourquoi. Mais mieux valait ne rien dire.

— C'est très amusant maintenant que Roger est grand, continua-t-elle. Il amène des amis et on s'amuse vraiment beaucoup. Vous auriez vu ça si vous aviez été chez nous à Noël. Nous avons joué des charades. Giles était dans son élément. Il adore se déguiser, et, après un ou deux verres de champagne, c'est le type le plus drôle qu'on puisse imaginer. Nous disons souvent qu'il a raté sa vocation et qu'il aurait dû faire du théâtre.

Je songeais à Giles et son visage de pleine lune, à ses lunettes d'écaillé. J'avais l'impression que sa drôlerie après le champagne me gênerait. Il me sembla désagréablement vraisemblable que nous fussions invités à passer le prochain Noël chez Béatrice. Peut-être pourrais-je avoir la grippe.

Elle continua à conduire quelques temps sans parler.

— Et comment va Maxim? reprit-elle au bout d'un moment.

— Très bien, merci, dis-je.

— Content, heureux et tout.

— Oui, oui, assez.

La traversée d'une ruelle de village accapara son attention. Je me demandais s'il fallait lui parler de Mrs. Danvers. A propos de ce type, Favell. J'avais un peu peur qu'elle ne gaffât et n'en parlât à Maxim.

— Béatrice, dis-je, me décidant tout de même, est-ce que vous avez entendu parler de quelqu'un qui s'appelle Favell, Jack Favell?

— Jack Favell, répéta-t-elle. Oui je connais ce nom. Attendez, Jack Favell. Mais oui. Une espèce de mufle. Je l'ai rencontré une fois, il y a des années.

— Il est venu hier à Manderley, voir Mrs. Danvers.

— Tiens? Oh! après tout, peut-être qu'il voulait...

— Quoi? dis-je.

— Je crois qu'il était le cousin de Rebecca.

Je fus très étonnée. Ce n'était pas ainsi que j'aurais imaginé un parent de Rebecca. Jack Favell, son cousin!...

— Oh! dis-je, je ne savais pas ça.

— Il avait probablement l'habitude de venir souvent à Manderley, dit Béatrice. Je ne peux vous dire. J'y allais moi-même très rarement.

Elle parlait brièvement comme si elle ne tenait pas à s'étendre sur ce sujet.

— Il ne m'a pas beaucoup plu, dis-je.

— Je m'en doute, fit Béatrice.

Elle n'en dit pas davantage.

— N'oubliez pas que la vieille dame est presque aveugle, dit Béatrice, et elle n'est pas trop bien en ce moment. J'ai téléphoné à l'infirmière pour annoncer notre visite.

La maison était grande, en briques rouges. Fin dix-neuvième probablement. Ce n'était pas une jolie maison. On voyait d'un regard qu'elle était administrée par un personnel nombreux et impeccable. Et tout cela pour une vieille dame presque aveugle.

Une coquette femme de chambre ouvrit la porte.

— Bonjour, Nora, comment allez-vous? dit Béatrice. Et comment va grand'mère?

— Comme ci, comme ça, Madame. Un jour bien, un jour mal. Elle va être contente de vous voir.

Elle me regardait avec curiosité.

— C'est Madame Maxim, lui dit Béatrice.

La Vraie Saveur de Hollande du GIN de KUYPER

en fait le genevièvre qui se vend le plus dans la province de Québec et dans le monde entier.

10 ONCES, 26 ONCES, 40 ONCES,
\$1.05 \$2.40 \$3.45

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

**CE PRODUIT
SE RECOMMANDE D'UNE EXPÉRIENCE DE 247 ANS**
Maison fondée en l'an 1695



PURE, d'après la science

* Une récente analyse scientifique indique que la mélasse de table BEMA Extra Fine est un concentré de la sève la plus pure de la canne à sucre, contenant un pourcentage de 69.10% de sucre. C'est pourquoi elle donne si bien à l'organisme la chaleur et l'énergie nécessaires. C'est une nourriture pure, nutritive et agréable pour toute la famille.

Servez-la avec les crêpes... avec vos autres pâtisseries. Bonne à tout point de vue!

Vendue à la mesure
PAR VOTRE ÉPICIER

* Préparée par des chimistes réputés du pays.
Copie fournie sur demande.



REGISTERED TRADE MARK
BEMA
MELASSE DE BARBADES
"UN PRODUIT PUR—SANS MELANGE"



"SAVOIR DÉPENSER POUR MIEUX VIVRE"

Tel est le titre du manuel que nous avons préparé à votre intention. Ce manuel est gratuit. Il vous enseigne la façon d'établir un budget et le moyen de contrôler efficacement vos dépenses.

Pour exemplaire gratuit écrivez-nous ou adressez-vous à l'un de nos agents.

PAUL BABY
Gérant provincial

ÉMILE DAOUST A. J. PINARD
Gérants adjoints

1405, rue Peel, Montréal.

**THE
DOMINION LIFE
ASSURANCE COMPANY**

◆ Encouragez nos annonceurs ◆



CONDITIONS

1. — 05 du mot.
2. — Chaque annonce doit être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur.
3. — Les annonces doivent nous parvenir avant le 5 du mois qui précède la publication de la revue.

Afin de réprimer tout abus, la direction de "La Revue Moderne" se réserve le droit de refuser les annonces ou des les modifier au besoin. Les changements seront faits de façon à respecter le sens de l'annonce. Nous retournerons l'argent, lorsque les annonces ne seront pas publiées.

A.M.D.G.—Assure un accueil des plus sympathiques aux correspondants de 38 à 45 ans, pouvant témoigner en toute franchise, des qualités suivantes: Bon chrétien, essentiellement sobre en tout, situation telle qu'employé de bureau, 320, rue Notre-Dame est, Montréal.

Paul.—Jeune marin distingué désire correspondante, sympathique, affectueuse, et bien gaie, de 20 à 25 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Netette.—Désire correspondants distingués de 30 ans et plus. But? 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Denise Lajoie.—Désire correspondants, honnêtes, sympathiques, de 35 à 45 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mendiant d'amour.—Désire qu'on lui fasse l'aumône d'un cœur — de 38 à 45 ans — très distingué pour partager ses sentiments. Casier postal 133, St-Sauveur, Québec.

Gai Printemps.—Veuve désire correspondre avec Monsieur distingué de 55 à 60 ans, but sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Alphonse.—Désire correspondantes, sérieuses, 28 ans et plus. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Sténo.—Demande correspondants, 30 ans et plus, distingué, bonne position, sérieux. Anita D., Everell, Qué.

Détestable.—Brunette moins de 30 ans, correspondants, instruits sympathiques, 616-ants, pour converser — nouvelle connaissance — tout le Canada. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Gentils Mesieurs 35 ans et plus, venez égarer la petite Francine, Casier 131, Mont Laurier, Co. Labelle.

Isabelle Levert.—Dame d'affaires, veuve, invite hommes d'affaires 40 à 50 ans, distingué, honnête, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Judith.—Jeune fille sage et distinguée désire correspondants, cultivés, célibataire ou veuf, de 35 ans et plus. Casier 209, Beauceville est, Beauce, Qué.

Sympathique Fleur.—Désire correspondants distingués 25 à 35 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Murielle.—Demande correspondants grands, instruits, distingués de 22 à 32 ans. But sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Louise.—Sérieuse, distinguée, demande correspondants instruits, 25 à 30 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

La Dame aux Camélias.—Blonde, yeux bleus, sentimentale, désire faire un nouvel ami, distingué ayant un revenu assuré. Célibataire ou veuf 35 à 45 ans. But sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Marie Eva.—Désirerait correspondants sérieux 40 à 50 ans, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Madeleine Gouin.—Honnête, élégante, accueillera correspondants respectables, sobres, sérieux, bonne situation, célibataire, veuf sans enfant, 45 à 60 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mimi Printemps.—Aimant la musique, désire correspondants distingués, cultivés, 25 ans et plus. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Par un petit vestibule et un salon encombré de meubles, nous arrivâmes à une véranda ouverte sur une pelouse carrée. Des vases de pierre pleins de géraniums rouges garnissaient le perron. Dans un coin de la véranda, il y avait un fauteuil à roulettes. La grand-mère de Béatrice y était assise, soutenue par des oreillers et enveloppée dans des châles. En m'approchant, je vis qu'elle avait une ressemblance marquée et presque gênante avec Maxim. C'est comme cela que serait Maxim s'il était vieux, s'il était aveugle. L'infirmière assise à son côté, se leva et mit un signet dans le livre qu'elle lisait à haute voix. Elle sourit à Béatrice.

Béatrice lui serra la main et me présenta.

—Grand-mère a très bonne mine, dit-elle. Je me demande comment elle fait à quatre-vingt-six ans. Nous voici, grand-mère, dit-elle en élevant la voix. Nous sommes arrivées saines et sauvées.

La vieille dame tourna la tête vers nous.

— Chère Béa, dit-elle, comme tu es gentille de venir me voir. Ce n'est guère amusant ici pour toi.

Béatrice se pencha vers elle et l'embrassa.

—Je t'amène la femme de Maxim, dit-elle. Elle aurait voulu venir te voir plus tôt, mais Maxim et elle ont eu beaucoup à faire.

Béatrice me poussa dans le dos. "Embrassez-la", souffla-t-elle. Je me penchai et embrassai la joue de la vieille dame. Elle toucha mon visage de ses doigts.

—Bonne fille, me dit-elle. C'est si gentil de venir. Je suis bien contente de vous voir. Vous auriez dû amener Maxim.

—Maxim est à Londres, dis-je. Il rentre ce soir.

—Il faudra l'amener la prochaine fois. Asseyez-vous dans le fauteuil, chère, pour que je vous voie. Et toi, Béa, de l'autre côté. Comment va mon cher Roger? C'est un méchant garçon, il ne vient jamais.

—Il viendra cet été, hurla Béatrice. Tu sais qu'il quitte Eton pour Oxford.

—Oh! mon Dieu, mais ce doit être un vrai jeune homme. Je ne le reconnaitrai pas.

—Il est déjà plus grand que Giles, dit Béatrice.

Elle continua de parler de Giles et de Roger, de chevaux et de chiens. L'infirmière sortit un tricot et se mit à faire cliqueter ses aiguilles. Elle se tourna vers moi, très cordiale, très gaie.

—Est-ce que vous vous plaisez à Manderley, Madame?

—Oh! oui, beaucoup.

—C'est très beau, n'est-ce pas, dit-elle en faisant sauter ses aiguilles. Oh! bien sûr, nous n'y allons plus, elle n'en serait pas capable. Je le regrette bien. J'ai-ais beaucoup nos séjours à Manderley.

—Vous pourriez venir seule, un jour, dis-je.

—Merci, avec grand plaisir. J'espère que M. de Winter va bien.

—Très bien.

—Vous avez fait votre voyage de noces en Italie, n'est-ce pas? La carte postale de M. de Winter nous a fait tellement plaisir.

Je me demandais si elle employait le "nous" dans son sens royal, ou bien si elle considérait que la grand-mère de Maxim et elle ne faisaient qu'une.

—Ah! il vous a envoyé une carte? Je ne me rappelle pas.

—Mais oui. Nous étions ravies. Nous aimons beaucoup ces choses-là. Nous avons un album où nous collons toutes les choses de la famille. Toutes les choses agréables, naturellement.

—Comme c'est gentil, dis-je.

J'entendais des bribes de la conversation de Béatrice, de l'autre côté.

—Il a fallu abattre ce vieux Marksman, disait-elle. Tu te rappelles bien Marksman? Le meilleur chien de chasse que j'aie jamais eu.

—Oh! ce vieux Marksman, dit la grand-mère.

—Oui, pauvre vieux! Il était devenu aveugle.

—Pauvre vieux, répéta la vieille dame.

Il me sembla que ce n'était peut-être pas de très bon goût de parler de cécité et je regardai l'infirmière. Elle remuait toujours activement ses aiguilles.

—Je veux mon thé, dit la vieille dame agressivement. Est-ce qu'il n'est pas encore quatre heures et demie? Pourquoi Nora ne sert-elle pas?

—Comment, déjà faim après notre copieux déjeuner? dit l'infirmière en se levant avec un large sourire à sa malade.

Je me sentais assez fatiguée et je me demandais, tout en me blâmant de mon cynisme, pourquoi les vieilles gens sont parfois une telle charge. Charge pire que les petits enfants ou les jeunes chiens, parce qu'il faut être poli. J'étais assise, les mains sur mes genoux, prête à approuver tout ce qu'on dirait. L'infirmière tapotait les oreillers et remontait les châles.

La femme de chambre apportait une petite table de jardin et une nappe blanche.

— Comme vous avez mis longtemps, Nora, grommela la vieille dame.

—Il est juste la demie, Madame, dit Nora d'une voix particulièrement aimable et gaie comme celle de l'infirmière.

Nous approchâmes nos chaises de la petite table et commençâmes à manger des sandwiches au cresson. L'infirmière en préparait d'un pain spécial pour la vieille dame.

—J'espère que nous sommes gâtées! disait-elle.

Je vis un lent sourire passer sur le calme visage. "J'aime bien le jour du cresson", dit la vieille dame.

Le thé était bouillant. L'infirmière buvait le sien à petite gorgée.

—Le thé est bien chaud aujourd'hui, dit-elle en hochant la tête vers Béatrice. Vous n'imaginez pas le mal que j'ai à obtenir ça. Je répète et je répète. On ne m'écoute pas.

—Oh! ils sont tous les mêmes, ne m'en parlez pas, dit Béatrice.

La vieille dame remuait son thé avec sa cuiller, les yeux au loin. J'aurais voulu savoir à quoi elle pensait.

—Vous avez eu beau temps en Italie? demanda l'infirmière.

—Oui, très chaud, répondis-je. Béatrice se tourna vers sa grand-mère.

—Elle dit qu'ils ont eu très beau temps en Italie pour leur voyage de noces. Maxim était tout hâlé.

—Pourquoi est-ce que Maxim n'est pas venu aujourd'hui? demanda la vieille dame.

—On t'a dit qu'il était à Lon-

dres, répondit Béatrice avec impatience. Pour un banquet. Giles a dû y aller aussi.

—Ah! je comprends. Mais pourquoi dis-tu qu'il est en Italie.

—Il a été en Italie, grand-mère. En avril. Maintenant, ils sont de retour à Manderley.

Elle regarda vers l'infirmière en haussant les épaules.

—M. et Mme de Winter sont à Manderley maintenant, répéta l'infirmière.

—C'était très joli, ce mois-ci, dis-je en me rapprochant de la grand-mère de Maxim. Les rosiers sont fleuris. J'aurais dû vous apporter des roses.

—Oui, j'aime les roses, dit-elle d'un air vague, puis, me regardant de plus près avec ses yeux d'un bleu éteint:

—Vous habitez aussi Manderley?

J'avais ma salive. Il y eut un silence. Puis, Béatrice intervint avec sa voix forte et impatiente:

—Grand-mère chérie, tu sais bien qu'elle y habite. Elle et Maxim sont mariés.

Je vis l'infirmière poser sa tasse de thé et regarder vivement la vieille dame. Celle-ci s'était renversée sur ses oreillers en tirant sur son châle et sa bouche commençait à trembler.

—Vous parlez trop, tous autant que vous êtes. Je ne comprends pas.

Puis elle me regarda, les sourcils froncés, et sa tête se mit à branler:

—Qui êtes-vous, ma chère? Est-ce que je vous avais jamais vue? Je ne vous remets pas. Je ne me rappelle pas vous avoir rencontrée à Manderley. Qui est cette enfant, Béa? Pourquoi Maxim ne m'amène-t-il pas Rebecca. J'aime tant Rebecca. Où est-elle, cette chère Rebecca?

Il y eut un long silence, un moment d'angoisse. Je sentais mes joues devenir écarlates. L'infirmière se leva vivement et s'approcha du fauteuil à roulettes.

—Je veux Rebecca, répéta la vieille dame. Qu'avez-vous fait de Rebecca?

Béatrice se leva maladroitement en heurtant la table, ébranlant tasses et soucoupes. Elle aussi était toute rouge et elle pinçait les lèvres.

Nous traversâmes le salon et le vestibule, et sortîmes. Béatrice mit la voiture en marche sans dire un mot. Nous roulâmes le long de l'allée de gravier et franchîmes la grille blanche.

Je regardai la route droit devant moi. Cela m'était égal. Seule, je n'eus attaché aucune importance à cet incident. J'étais ennuyé à cause de Béatrice.

Tout cela était tellement gênant pour elle.

A la sortie du village, elle commença:

—Ma chère, je suis absolument navrée. Je ne sais que vous dire.

—Ne soyez pas absurde, Béatrice, cela n'a aucune importance, dis-je. Cela ne fait rien du tout.

—Je n'imaginai pas qu'elle serait comme cela. Sans quoi, je ne vous aurais pas amenée chez elle. Je suis vraiment navrée.

—Il n'y a pas de quoi être navrée. Allons, n'en parlons plus.

—Je n'y comprends rien. Elle était parfaitement au courant. Je lui avais écrit en lui parlant de vous, et Maxim aussi. Ce mariage à l'étranger l'avait beaucoup intéressée.

JE VOUS RECOMMANDE

ANTALGINE

POUR SOULAGER

Les DOULEURS

39 PÉRIODIQUES

— Vous oubliez son âge, dis-je. Pourquoi se rappellerait-elle tout cela? Elle ne m'associe pas à Maxim dans sa pensée. Elle l'associe toujours à Rebecca.

Nous continuâmes à rouler en silence. C'était un soulagement de se retrouver en voiture. L'allure rapide et les tournants brusques ne me faisaient plus peur.

— J'avais oublié qu'elle aimait tant Rebecca, dit lentement Béatrice. Rebecca faisait grand cas d'elle. Elle l'invitait souvent à Manderley. Cette pauvre chère grand-mère était plus alerte en ce temps-là. Elle se tordait de rire à tout ce que disait Rebecca. C'est vrai qu'elle était amusante, et la vieille dame aimait bien ce genre-là. Elle avait un don étonnant, c'est de Rebecca que je parle, pour s'attirer la sympathie des gens: hommes, femmes, enfants, chiens. Oui, grand-mère ne l'a jamais oubliée. Ma chère, vous ne me remerciez pas cet après-midi.

— Mais cela ne me fait rien, rien du tout, répétai-je machinalement.

Si seulement Béatrice pouvait en finir sur ce sujet. Cela ne m'intéressait pas. Qu'est-ce que cela pouvait faire?

— Giles sera très contrarié, dit Béatrice. Il me grondera de vous avoir emmenée là-bas. Je l'entends dire: "Mais, c'était parfaitement idiot, Béatrice!" Ah! je vais en entendre!

— N'en parlez pas, dis-je. J'aimerais mieux que tout cela soit oublié. On ne fera que répéter l'histoire en l'exagérant.

— Giles verra bien à ma figure qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Je n'ai jamais rien pu lui cacher.

Je me tus. Je savais comment l'histoire allait circuler dans leur petit cercle d'amis. J'imaginai le groupe, le dimanche à déjeuner. Les yeux ronds, les oreilles avides, et les exclamations.

"Mon Dieu, quelle horreur? Et qu'est-ce que vous pouviez bien faire?" Puis: "Comment a-t-elle pris ça? Que ce devait être gênant pour tout le monde!"

La seule chose qui m'importait, c'était que Maxim n'entendît jamais parler de l'incident. Un jour, peut-être, je le raconterais à Frank Crawley, mais pas maintenant, pas de sitôt.

Nous atteignîmes bientôt la grand-route et le sommet de la colline. Je voyais au loin les premiers toits gris de Kerrith, tandis qu'à droite, dans un creux, s'élevaient les bois profonds de Manderley et, au delà, la mer.

— Etes-vous pressée de rentrer chez vous? dit Béatrice.

— Non, pas particulièrement. Pourquoi?

— Est-ce que vous me trouveriez vraiment infecte de vous laisser tomber à la grille? Si je vais le tonnerre à partir de maintenant, j'arriverai juste pour cueillir Giles à sa descente du train de Londres, et cela lui économisera le taxi à la gare.

— Mais naturellement, dis-je. Je descendrai l'allée à pied.

— Merci beaucoup, fit-elle avec gratitude.

J'avais l'impression qu'elle en avait plus qu'assez de cet après-midi. Elle avait envie de se retrouver seule, et ne désirait nullement se voir offrir un nouveau thé tardif à Manderley.

Je descendis d'auto devant la grille et nous nous dîmes au revoir en nous embrassant.

— Tâchez d'avoir un peu grossi, la prochaine fois que je vous verrai, dit-elle. Ça ne vous va pas d'être si mince.

Elle s'éloigna dans un nuage de poussière et je m'engageai dans l'allée.

Je me demandais si elle avait beaucoup changé depuis le temps où la grand-mère de Maxim s'y promenait en calèche. Jeune femme, elle la descendait à cheval, elle souriait à la gardienne comme moi en ce moment. Dans ce temps-là, la gardienne faisait la révérence en balayant l'allée de sa jupe longue. Cette femme me fit un bref signe de tête puis appela son petit garçon qui jouait avec un chat.

La grand-mère de Maxim avait penché la tête pour éviter ces branches tombantes, et son cheval avait trotté dans l'allée, où je marchais en ce moment. L'allée était plus large alors, et mieux entretenue. Les bois ne l'envahissaient pas.

Et je revoyais aussi la grand-mère de Maxim déjà vieille, il y avait quelques années de cela, se promenant sur la terrasse de Manderley, appuyée sur une canne. Et quelqu'un marchait à son côté, riant, la tenant par le bras. Une créature grande, mince, très belle et qui avait le don, comme disait Béatrice, de gagner la sympathie des gens. Elle plaisait facilement, facilement on l'aimait.

En atteignant enfin le bout de l'allée, je vis l'auto de Maxim devant la maison. Mon cœur bondit. Je courus dans le hall. Son chapeau et ses gants étaient sur la table. En approchant de la bibliothèque, j'entendis des voix, une d'elles surtout, élevée, autoritaire: c'était celle de Maxim. La porte était fermée. J'hésitai un instant à entrer.

— Vous pouvez lui écrire de ma part de ne plus mettre les pieds à Manderley, entendez-vous? Peu importe qui me l'a dit. Cela ne fait rien à l'affaire. Je sais que sa voiture a été vue ici hier après-midi. Si vous voulez le voir, vous le verrez hors de Manderley, voilà tout. Je ne veux pas qu'il vienne ici, vous avez compris? Et rappelez-vous que je vous le dis pour la dernière fois.

Je me glissai vers le escalier. J'entendis la porte de la bibliothèque s'ouvrir. Je montai rapidement l'escalier et me dissimai dans la galerie. Mrs. Danvers sortit de la bibliothèque en refermant la porte derrière elle. Je me tapis contre le mur de la galerie pour ne pas être vue. J'avais aperçu son visage. Il était gris de fureur, crispé, horrible.

Elle monta l'escalier rapidement et sans bruit, et disparut derrière la porte qui menait à l'autre aile.

J'attendis un moment, puis je descendis lentement à la bibliothèque. J'ouvris la porte et entrai. Maxim était debout devant la fenêtre, des lettres à la main. Il me tournait le dos. Un instant, je songeai à ressortir sans attirer son attention et à monter dans ma chambre. Mais il avait dû m'entendre car il se retourna en disant avec impatience:

— Qu'est-ce encore?

Je souris, les mains tendues:

— Oh! c'est toi!

Je vis d'un seul regard qu'il avait dû se mettre très en colère. Sa bouche était dure, ses narines blanches et pincées.

— Qu'est-ce que tu as fait, toute seule? dit-il.

exquises



● Les Sweet Caps réunissent toutes les qualités que vous recherchez dans une cigarette. C'est pour cela que ce sont les cigarettes les plus populaires au Canada. Leur qualité ne varie jamais parce qu'elles sont faites, avec très grand soin, d'un mélange de 38 classifications de tabacs virginien du meilleur choix.

CIGARETTES



sweet caporal

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

PILULES MATERNELLES



En vente aussi à Québec, à la Pharmacie Brunet, rue St-Joseph, et à L'Éclair, rue St-Jean.

Les mères de famille n'ont plus raison de ne pas nourrir leurs enfants maintenant qu'elles ont ces Pilules à leur portée. Celles-ci augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle veut sans avoir ses menstruations. Elles donnent la santé à la mère et à l'enfant et ne sont jamais dommageables.

L'expérience de nombreux médecins depuis plusieurs années a démontré que les Pilules Maternelles sont presque spécifiques dans les cas de dysménorrhée, règles douloureuses chez les femmes et jeunes filles. Ces Pilules étant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., elles favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille.

CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN

Pour 100 PILULES MATERNELLES (28 jours de traitement) envoyez \$2.00 en mandat-poste au Dr. Jos. Comtois, B.A.S., St-Barthélemy, P. Q., qui vous les enverra franco.

ou à Montréal à la

Pharmacie Montréal, tél. Harbour 7251, les 16 Pharmacies Ledue et la Pharmacie Sarrasin & Choquette.

RIDEAUX DE BRUGES

FILET BRODÉ LIN OU SOIE
RENAISSANCE ET MILAN

Le plus beau et le plus grand choix de modèles dans toutes les largeurs.
Livraison immédiate

Madame Paul Roche

8673, rue St-Denis (près Blvd Crémazie)
SE RENDRA À VOTRE DOMICILE SUR DEMANDE

Appelez DUPONT 3241

**LAISSEZ PIERROT ÉCONOMISER
SUR VOS CIRAGES POUR QU'IL
PUISSE ACHETER
DES TIMBRES
DE GUERRE**



● Aidez-le à contribuer à la victoire. Enseignez-lui l'épargne. Il sera fier de gagner l'argent que vous lui donnerez pour polir les chaussures de la famille avec Nugget.



NOIR, BLEU et TOUTES LES
TEINTES de BRUN

Rajeunit les cheveux



Conserve la beauté

Le shampoo Evan Williams multiplie la beauté et le charme de la chevelure. A son usage tient le secret de ces tons riches, de ces ondulations attrayantes si essentiels à l'art d'être bien coiffée.

**EVAN
WILLIAMS
SHAMPOO**
2 for
15c 25c.

Aidez l'effort

du Canada

**Achetez des
timbres d'épargne
de guerre**

Il m'embrassa dans les cheveux et passa son bras derrière mes épaules. J'avais l'impression qu'il revenait après une longue absence.

— J'ai été voir ta grand'mère, dis-je. Béatrice m'a emmenée là-bas cet après-midi.

— Comment va la vieille dame?
— Très bien.
— Et qu'est-ce que tu as fait de Béa?

— Il fallait qu'elle reparte tout de suite pour aller chercher Giles. Nous nous assimes tous les deux sur le rebord de la fenêtre. Je pris sa main dans les miennes.

— Je t'en voulais d'être parti. Tu m'as manqué horriblement, dis-je.

— C'est vrai? dit-il.

Nous restâmes un instant sans parler. Je tenais toujours sa main.

— Il a fait très chaud à Londres? demandai-je.

— Oui, c'était affreux. Je déteste Londres.

Je me demandais s'il allait me raconter ce qui venait de se passer entre Mrs. Danvers et lui. Je me demandais qui l'avait mis au courant de la visite de Favell.

— Il y a quelque chose qui te préoccupe? dis-je.

— J'ai eu une journée fatigante, répondit-il. Cette route, deux fois en vingt-quatre heures, c'est beaucoup pour un seul homme.

Il se leva et s'éloigna en allumant une cigarette. Je sus à ce moment qu'il ne me parlerait pas de Mrs. Danvers.

— Moi aussi, je suis fatiguée, dis-je. Quelle drôle de journée!

CHAPITRE XV

Je me rappelle que c'était un dimanche; l'après-midi nous fûmes envahis par les visiteurs, et c'est ce jour-là que la question du bal costumé fut agitée pour la première fois. Frank Crawley était venu déjeuner et nous nous disposions à passer un après-midi paisible sous le marronnier, lorsque nous entendîmes le bruit fafal d'une voiture tournant le coin de l'allée. Il était trop tard pour prévenir Frith; nous sortions justement sur la terrasse, des coussins et des journaux sous le bras; la voiture venait droit sur nous.

Il fallait aller à la rencontre des visiteurs. Ceux-ci devaient être suivis d'autres. Une seconde voiture arriva une demi-heure plus tard, puis trois voisins venus à pied de Kerrith, et nous nous trouvâmes privés de notre journée de repos, recevant groupe après groupe de relations sans intérêt, faisant le tour du propriétaire dans la roseraie, le long des pelouses et dans la Vallée Heureuse.

Ils restèrent naturellement pour le thé et au lieu d'une nonchalante dinette sous le marronnier, nous eûmes le cérémonial d'un de ces goûters au salon que je détestais. Frith, lui, était dans son élément, dirigeant Robert d'un froncement de sourcils, tandis que je me débattais avec une monstrueuse théière d'argent et une bouilloire dont je ne savais pas me servir. J'avais beaucoup de mal à juger le moment exact où il fallait verser l'eau bouillante sur le thé, et plus de mal encore à prêter attention aux menus propos qui s'échangeaient à mon côté.

Frank Crawley était très précieux dans les circonstances de ce genre. Il me prenait les tasses des mains et les tendait aux gens, et lorsque mes réponses devenaient plus vagues que d'habitude à cause de l'attention que réclamait de

moi la théière d'argent, il apportait sa petite contribution à la conversation pour m'en décharger. Maxim était toujours à l'autre bout de la pièce, montrant un livre à un fâcheux, expliquant un tableau, jouant le parfait maître de maison à sa façon personnelle et inimitable, et le service du thé était un détail dont il ne s'occupait pas. Sa tasse refroidissait, oubliée sur une petite table à côté d'un vase de fleurs, tandis que moi, en nage derrière ma bouilloire, et Frank jonglant galamment avec les scones et le cake, avions toute la charge des besoins terrestres du troupeau.

C'est lady Crowan, une ennuyeuse créature de Kerrith, qui ouvrit le feu. Il y avait eu un de ces arrêts dans la conversation comme il y en a toujours autour des tables de thé, et je voyais les lèvres de Frank se préparer à prononcer la stupide et inévitable remarque sur l'ange qui passe, lorsque Lady Crowan, agitant une tranche de cake au-dessus de sa soucoupe, leva les yeux vers Maxim qui se trouvait à côté d'elle.

— Oh! Monsieur de Winter, dit-elle, il y a quelque chose que j'ai envie de vous demander depuis un temps fou. Dites-moi, y a-t-il une chance que nous revoyions un bal costumé à Manderley?

Maxim ne répondit pas immédiatement, mais quand il le fit, sa voix était tout à fait calme:

— Je n'y ai pas songé, dit-il. Et je ne crois pas que personne y songe.

— Oh! mais je vous assure bien que si, protesta Lady Crowan. C'était le clou de l'été dans le pays. Vous n'avez pas idée du plaisir que cela nous faisait. Peut-on vous demander d'y penser?

— Je ne sais pas, répondit brièvement Maxim. Ça a toujours été une grosse affaire à organiser. Vous feriez mieux de demander à Frank Crawley, c'est lui que ça regarde.

— Oh! Monsieur Crawley, soyez mon allié, insista-t-elle, tandis que deux ou trois autres se joignaient à elle: ce sera charmant, vous savez. Nous regrettons tous les fêtes de Manderley.

J'entendis la voix tranquille de Frank à côté de moi:

— Je ne demande pas mieux que d'organiser le bal, si Maxim n'y voit pas d'objections. Cela dépend de lui et de Mme de Winter. Cela ne me regarde pas.

Je fus aussitôt prise pour cible. Lady Crowan déplaça sa chaise pour mieux me voir derrière ma bouilloire.

— Allons, Madame de Winter, décidez votre mari. Vous, il vous écoutera. Dites-lui qu'il doit donner ce bal en votre honneur.

— C'est vrai, dit quelqu'un d'autre, un homme. Nous n'avons même pas été invités à votre mariage. C'est honteux de nous priver de toutes nos distractions. Qui est pour le bal costumé lève la main. Là, de Winter, vous voyez? accepté à l'unanimité.

Il y eut des rires et des applaudissements.

Maxim alluma une cigarette et ses yeux rencontrèrent les miens au-dessus de la théière.

— Qu'est-ce que tu en penses? me demanda-t-il.

— Je ne sais pas... Ça m'est égal.

— Pensez-vous, elle sera ravie qu'on donne un bal en son honneur, s'écria Lady Crowan. Quelle est la jeune femme à qui ça ne ferait pas plaisir? Vous seriez dé-

licieuse, chère petite madame, en bergère de Saxe, les cheveux relevés sous un grand tricorne.

Je songeais à mes mains maladroites, à mes épaules tombantes. Une jolie bergère, vraiment! Cette femme était idiote. Je ne m'étonnais pas que personne ne fit chorus avec elle, et je fus reconnaissante une fois de plus à Frank de détourner de moi la conversation.

— Le fait est, Maxim, que quelqu'un en parlait l'autre jour. — Est-ce qu'on ne va donner une fête en l'honneur de la jeune mariée, Monsieur Crawley? m'a-t-on dit. J'aimerais bien que M. de Winter donne de nouveau un bal. C'était si amusant pour nous tous! C'était Tucker de la ferme, vous savez.

— Vous voyez, dit Lady Crowan triomphante en s'adressant à tout le salon. Que disais-je? Vos gens eux-mêmes réclament un bal. Si vous ne le faites pas pour nous, vous le ferez sûrement pour eux.

Maxim me regardait toujours dubitativement au-dessus de la théière. Je me dis qu'il pensait peut-être que, timide comme il ne me savait que trop, je ne me sentirais pas à la hauteur de cette tâche. Je ne voulais pas cela.

— Je pense que ce serait très amusant, dis-je.

Maxim se détourna en haussant les épaules:

— Eh bien, voilà qui décide tout, dit-il. Entendu, Frank, vous nous organiserez cela. Vous ferez bien de demander à Mrs. Danvers de vous aider. Elle doit se rappeler comment ça se passait.

— Cette étonnante Mrs. Danvers est toujours chez vous? dit Lady Crowan.

— Oui, fit sèchement Maxim. Encore un peu de cake? Si vous avez fini, retournons dans le jardin.

Nous sortîmes sur la terrasse, chacun discutant des perspectives du bal et des dates favorables, puis, à mon grand soulagement, les automobilistes décidèrent qu'il était temps de prendre congé et ceux qui étaient venus à pied acceptèrent des places dans leurs voitures. Je revins dans le salon et repris une tasse de thé que je savourai à loisir maintenant que j'en avais fini de la corvée de réception; Frank vint me rejoindre et nous dévorâmes les scones qui restaient, avec des airs de conspirateurs.

Maxim jetait des pierres pour Jasper sur la pelouse. Je me demandais si cela se passait ainsi dans toutes les maisons, si on y éprouvait cette même exaltation après le départ des visites. Nous ne parlâmes pas tout de suite du bal, mais quand j'eus fini mon thé et essuyé mes doigts poisseux sur mon mouchoir, je dis à Frank:

— Sincèrement, qu'est-ce que vous pensez de cette idée de bal costumé?

— C'est un très beau spectacle que Manderley en fête, répondit-il. Cela vous plaira sûrement. Vous n'aurez rien de terrible à faire. Recevoir les invités, et c'est tout. Peut-être m'accorderez-vous une danse?

Cher Frank! J'aimais ses petits airs galamment solennels.

— Autant que vous voudrez, dis-je. Je ne danserai avec personne que vous et Maxim.

— Oh! mais il ne faudra pas, dit Frank très sérieux. Les gens seraient vexés. Il faudra danser avec tous ceux qui vous inviteront.

— Est-ce que vous trouvez bonne l'idée de Lady Crowan de me

déguiser en bergère de Saxe? demandai-je perfidement.

Il me regarda très attentivement, sans sourire.

— Oui, dit-il. Je crois que cela vous ira très bien.

J'éclatai de rire.

— Oh! Frank, vous êtes un amour, dis-je tandis qu'il rougissait, un peu choqué je crois de mon exubérance et un peu blessé aussi de mon rire.

— Je ne vois pas ce que j'ai dit de drôle, fit-il.

Maxim apparut à la porte-fenêtre, Jasper dansant sur ses talons.

— A propos de quoi, toute cette gaieté? demanda-t-il.

— C'est Frank qui est tellement galant, dis-je. Il trouve que l'idée de Lady Crowan de me costumer en bergère de Saxe n'a rien de ridicule.

— Lady Crowan est bien assommante, dit Maxim. Si c'était elle qui doit écrire toutes les invitations et organiser toute l'histoire, elle serait moins emballée. Mais ça a toujours été comme ça. Les gens d'ici considèrent Manderley comme un casino chargé de leur organiser des fêtes. Il va falloir inviter tout le comté.

— J'ai les listes au bureau, dit Frank. Cela ne sera pas si compliqué. Le plus long sera de coller les timbres.

— On te chargera de cette besogne, dit Maxim en me souriant.

— Oh! ce sera fait au bureau, dit Frank. Mme de Winter n'aura à s'occuper de rien.

Je me demandais ce qu'ils diraient si j'annonçais soudain mon intention de diriger toute l'affaire. Ils riraient sans doute, et se mettraient à parler d'autre chose. J'étais contente évidemment d'être déchargée de toute responsabilité, mais cela m'humiliait un peu de sentir que je n'étais même pas capable de coller des timbres. Je songeais au bureau du petit salon, au classeur étiqueté, à cette écriture penchée et pointue.

— Qu'est-ce que tu mettras? demandai-je à Maxim.

— Je ne me déguise jamais. C'est le seul privilège du maître de la maison, n'est-ce pas, Frank?

— Je ne peux vraiment pas m'habiller en bergère de Saxe, dis-je. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir mettre? Je ne suis pas très douée pour les déguisements.

— Mets un ruban dans tes cheveux et fais Alice au pays des merveilles, dit Maxim, d'un ton léger. Tu lui ressembles en ce moment, avec ton doigt dans la bouche.

— Sois poli, dis-je. Je sais que j'ai les cheveux raides, mais pas à ce point tout de même. Je vais te dire, Frank et toi, vous n'en reviendrez pas d'étonnement en me voyant, et vous ne me reconnaîtrez pas.

— Du moment que tu ne te noirciras pas le visage et que tu ne te déguiseras pas en singe, je m'en lave les mains, dit Maxim.

— Entendu. Ce sera une surprise, fis-je. Je ne vous dirai rien de mon costume jusqu'à la dernière minute. Allons, viens, Jasper, ils peuvent dire ce qu'ils veulent, ça nous est égal, n'est-ce pas?

J'entendis Maxim rire, comme je sortais dans le jardin, et dire à Frank quelque chose que je ne saisis pas.

Pourquoi fallait-il toujours qu'il me traitât en enfant, enfant gâtée, irresponsable, créature à caresser de temps en temps quand il en

sentait l'envie, mais oubliée le plus souvent après une tape sur l'épaule et la recommandation d'aller jouer plus loin. J'aurais voulu qu'il arrivât quelque chose qui me fit paraître plus sage, plus mûre.

J'aurais été curieuse de connaître la réaction de Mrs. Danvers à cette nouvelle. Je ne pouvais oublier l'expression de son visage au moment où elle avait quitté la bibliothèque après sa conversation avec Maxim. Dieu merci, elle ne m'avait pas vue, tapie dans la galerie. Et je me demandais également si elle pensait que c'était moi qui avais mis Maxim, au courant de la visite de Favell. En ce cas, elle ne m'en haïrait que davantage.

Les préparatifs pour le bal allaient leur train. Tout se faisait au bureau du domaine. Maxim et Frank s'y retrouvaient chaque matin. Comme l'avait dit Frank, je n'eus à m'occuper de rien. Je ne crois pas avoir collé un seul timbre. Je commençais à m'affoler à propos de mon costume. C'était vraiment au-dessous de tout de ne rien trouver, et je me rapeplais tous les gens qui allaient venir de Kerrith et des environs, le pasteur et sa femme qui s'étaient tant amusés la dernière fois, Béatrice et Giles, cette insupportable Lady Crowan, et bien d'autres que je ne connaissais pas et qui ne m'avaient jamais vue; chacun aurait quelque critique à faire, quelque curiosité me concernant. En désespoir de cause, je songeais aux livres que Béatrice m'avait donnés en cadeau de noce et je m'installai un matin dans la bibliothèque pour les feuilleter dans un suprême espoir, passant d'une illustration à l'autre avec une espèce de panique. Rien ne me paraissait possible; ils étaient tous si compliqués et prétentieux, ces somptueux costumes de velours et de satin dans les reproductions de Rubens, Rembrandt et les autres. Je pris un bout de papier et un crayon et en copiai un ou deux, mais ils ne me plaisaient pas et je jetai les croquis dans la corbeille, dégoûtée, ne voulant plus y penser.

Le soir, comme je m'habillai pour le dîner, on frappa à la porte de ma chambre.

— Entrez, dis-je, pensant que c'était Clarice. La porte s'ouvrit et ce n'était pas Clarice. C'était Mrs. Danvers. Elle tenait un bout de papier à la main.

— Excusez-moi de vous déranger, dit-elle, mais je ne savais pas si vous aviez jeté ces dessins exprès. On m'apporte toujours toutes les corbeilles à papier de la maison au cas où un objet de valeur y serait tombé par mégarde. Robert m'a dit avoir trouvé ceci dans la corbeille de la bibliothèque.

Sa vue m'avait glacée et je ne retrouvai pas tout de suite ma voix. Elle me tendit le papier. C'étaient les croquis que j'avais faits le matin.

— Non, Mrs. Danvers, dis-je, au bout d'un instant. On peut jeter cela. Ce ne sont que des croquis ratés. Je n'en ai pas besoin.

Je pensais qu'elle allait se retirer, mais elle restait immobile près de la porte.

— Alors vous n'avez pas encore décidé de votre costume? dit-elle. Il y avait une nuance de moquerie dans sa voix avec une trace de bizarre satisfaction. Je pensais qu'elle avait dû entendre parler de mes hésitations par Clarice.

— Non, répondis-je, non, je n'ai pas encore décidé.

Elle continuait à me regarder, la main sur le bouton de la porte.

— Pourquoi ne vous inspirez-vous pas d'un des tableaux de la galerie? dit-elle.

Je faisais semblant de limer mes ongles, déjà trop courts, pour me donner une contenance et éviter de la regarder.

— Oui, j'y songerai, dis-je en me demandant à part moi comment je n'y avais pas songé plus tôt; ce serait là évidemment une bonne solution, mais je ne voulais pas le lui montrer et je continuai à me limer les ongles.

— N'importe quel tableau de la galerie fournirait de bonnes idées de costumes, dit Mrs. Danvers, surtout le portrait de la jeune fille en blanc qui tient son chapeau à la main. Je me demande pourquoi M. de Winter ne donne pas un bal d'époque où tout le monde s'habille à peu près de même pour faire un ensemble. Je n'ai jamais trouvé ça joli de voir un clown danser avec une dame en perruque et mouches.

— Il y a des gens qui aiment la variété, dis-je. Ils trouvent cela plus amusant ainsi.

— Moi je n'aime pas ça, dit Mrs. Danvers. Sa voix était étonnamment normale et aimable, et je me demandais pourquoi elle avait pris la peine de venir elle-même me rapporter mes croquis. Voulait-elle se réconcilier enfin avec moi? Ou bien se rendait-elle compte que ce n'était pas moi qui avais parlé de Favell à Maxim, et était-ce là sa façon de me remercier de mon silence?

— M. de Winter ne vous a pas conseillé un costume? dit-elle.

— Non, dis-je, après un instant d'hésitation. Non, je veux lui faire une surprise et à M. Crawley aussi. Je ne veux pas qu'ils soient au courant.

— Ce n'est pas à moi de donner des conseils, bien sûr, dit-elle, mais quand vous serez décidée, je crois qu'il faudra mieux faire le costume à Londres. Il n'y a personne ici qui soit capable de réussir une chose pareille. Je sais que Voce de Bond Street est une très bonne maison.

— Je m'en souviendrai, dis-je.

— Oui, fit-elle, en ouvrant la porte: à votre place, Madame, j'étudierais les portraits de la galerie, surtout celui que je vous ai dit. Et ne craignez pas que je vous trahisse. Je ne dirai pas un mot à personne.

— Merci, Mrs. Danvers, dis-je.

Elle ferma la porte doucement derrière elle. Je continuai ma toilette, étonnée par son attitude si différente de celle de notre précédente rencontre et me demandant si je le devais au déplaisant Favell.

Le cousin de Rebecca. Pourquoi Maxim détestait-il le cousin de Rebecca? Pourquoi lui avait-il interdit de venir à Manderley? Béatrice disait que c'était un mufler. Et plus j'y pensais, plus je trouvais qu'elle avait raison. Ces yeux bleus trop chauds, cette bouche molle et ce rire familier. Il y a des gens qui l'auraient trouvé beau. Des vendeuses de confiseries qui se tremoussaient derrière leur comptoir, et des ouvreuses de cinéma. Je savais comment il les regardait, en souriant et en sifflotant tout bas. Il avait eu l'air tout à fait chez lui à Manderley et Jasper l'avait bien reconnu, mais cela ne concordait pas avec les paroles de Maxim

TRAVAIL QUI PEUT SE FAIRE EN ROBE DU SOIR!



FABRICATION CANADIENNE

* Il n'est plus nécessaire de frotter les bois de cabinets pour les nettoyer — pas quand vous avez de la Lessive Gillett à la maison. Une fois par semaine, saupoudrez de cette Lessive pure dans le bol, puis tirez la chasse d'eau. Toutes les taches disparaîtront, la porcelaine retrouvera son éclat et vous ne remarquerez pas la moindre senteur. La Gillett dégage aussi les renvois d'eau et facilite toutes sortes de travaux de ménage.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

BROCHURE GRATUITE: Ecrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour demander la brochure gratuite de la Lessive Gillett, expliquant comment simplifier des douzaines de travaux de ménage.

Si vous êtes sujette à des FAIBLESSES PERIODIQUES



qui vous rendent nerveuse, lasse, fantasque!

A ces moments les fonctions mensuelles vous rendent-elles nerveuse, inquiète, agitée, fantasque, déprimée, faible et lasse?

Alors essayez le Composé Végétal Lydia E. Pinkham's — remède liquide fait spécialement à l'intention des femmes pour le soulagement des maux mensuels, crampes, douleurs aux reins et nervosité.

Pris régulièrement — durant tout le mois — le Composé Pinkham aide à reconstituer la résistance contre ces symptômes.

Des milliers et des milliers de femmes en ont constaté les bienfaits résultants. Les femmes faibles et nerveuses devraient sans tarder en faire l'essai! Fait au Canada.

Lydia E. Pinkham
COMPOSE VEGETAL

Encouragez

nos annonceurs

Coronation

UN
DESSIN
"COMMUNITY"

Silvo renouvelle la
beauté éclatante de
votre argenterie —
de façon rapide,
douce et sûre.



Les fabricants de cette
pièce exquise souhaitent
ardemment que ses heu-
reux possesseurs puissent
admirer indéfiniment
toute la beauté du des-
sin qui figure sur sa
surface d'argent au bril-
lant éclat. Ils recomman-
dent donc Silvo, qui
chasse aussi merveilleu-
sement que le ferait une
baguette magique toute
ternissure ou tache.



FAITES DISPARAITRE
vos CORs tout
en marchant

BLUE-JAY
EMPLÂTRES ANTICORS BAUER & BLACK



Au bout de quelques
jours, le cor est dé-
taché et peut s'en-
lever complètement
et facilement.

**REFUSEZ
IMITATIONS**
VÉRITABLE
BoVriL
LA BONTÉ DU BOEUF
EST DÉLICIEUX

Encouragez

nos annonceurs

à Mrs. Danvers. Et je ne pouvais
l'associer à ma conception de Re-
becca. Rebecca, avec sa beauté,
son charme, son éducation, pou-
vait-elle avoir un cousin comme
Jack Favell? Je me dis que ce de-
vait être le mauvais sujet, la honte
de la famille, et que Rebecca, émue
d'une généreuse pitié, l'invitait de
temps en temps à Manderley
quand Maxim était absent peut-
être, car elle connaissait son anti-
pathie. Ils avaient probablement
eu une discussion à son sujet, où
Rebecca avait pris sa défense, et
depuis lors une gêne légère s'éle-
vait entre chaque fois qu'on pro-
nonçait son nom.

En m'asseyant à ma place ac-
coutumée en face de Maxim, à la
table du dîner, j'imaginais Rebec-
ca assise à cette même place, pre-
nant sa fourchette à poisson, puis,
la sonnerie du téléphone et Frith
venant dire: "M. Favell demande
Madame au téléphone". Alors Re-
becca avait quitté sa chaise avec
un rapide regard à Maxim qui ne
disait rien, qui continuait à man-
ger son poisson. Et quand elle était
revenue, la communication termi-
née, reprendre sa place à table,
Rebecca s'était mise à parler de
n'importe quoi avec insouciance et
gaieté pour dissimuler le petit
nuage qui s'était élevé entre eux.

— A quoi diable est-ce que tu
penses? me dit Maxim.

Je tressaillis, rougis, car en ce
 bref instant, soixante secondes
peut-être, je m'étais tellement
identifiée avec Rebecca que ma
morne personne n'existait plus,
n'avait jamais pénétré à Mander-
ley. J'avais remonté en pensée et
en personne le temps passé.

— Sais-tu que tu faisais de bien
curieuses mines au lieu de manger
ton poisson? dit Maxim. Tu as
commencé à tendre l'oreille comme
si tu entendais le téléphone, et tu
as remué les lèvres, et tu m'as jeté
un petit regard. Et puis tu as se-
coué la tête, souri et haussé les
épaules... Tu as l'air d'une petite
criminelle. Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien, dis-je. Il n'y a rien.
— Dis-moi à quoi tu pensais...
— Pourquoi? toi, tu ne me dis
jamais à quoi tu penses.
— Je ne crois pas que tu me
l'aies jamais demandé?

— Si, une fois.
— Je ne me rapelle pas.
— Dans la bibliothèque.
— C'est possible. Qu'est-ce que
je t'ai répondu?

— Tu m'as raconté que tu te de-
mandais qui jouerait dans l'équipe
de Surrey contre Middlesex.

Maxim se mit à rire.

— Tu as dû être déçue. Qu'est-
ce que tu espérais que je pensais?

— Quelque chose d'autre.
— Quelle genre de chose?
— Oh! je ne sais pas.

— Je m'en doute. Si je t'ai dit
que je pensais à l'équipe du Sur-
rey, c'est que je pensais à l'équipe
du Surrey. Les hommes sont plus
simples que tu ne crois, ma douce
enfant. Mais ce qui se passe dans
l'âme tortueuse des femmes dé-
passe l'imagination. Sais-tu que tu
ne te ressemblais plus du tout, à
l'instant? Tu avais une toute au-
tre expression.

— Moi? Quel genre d'expres-
sion.

— Je ne sais pas. Quand je t'ai
rencontrée pour la première fois,
tu avais un certain air de visage,
dit-il lentement, et tu l'as encore.
Je ne vais pas te le définir, je ne
saurais pas, mais ça été une des

raisons pour lesquelles je t'ai
épousée. Tout à l'heure, pendant
que tu jouais cette drôle de petite
scène, cette expression avait dis-
paru. Quelque chose d'autre l'a-
vait remplacé.

— Quelque chose? Explique-moi,
Maxim? demandai-je ardemment.

Il m'observa un instant, les sour-
cils levés, en sifflant doucement.

— Ecoute, ma douce. Quand tu
étais une petite fille, est-ce qu'on
ne t'a jamais défendu de lire cer-
tains livres, et est-ce que ton père
n'enfermait pas ces livres-là à
clef?

— Si, dis-je.

— Bon. Un mari n'est pas si dif-
férent d'un père, après tout. Il y a
certaines espèces de connaissance
que je préfère ne pas te voir ac-
quérir. Il vaut mieux les enfermer
à clef. Et voilà. Maintenant mange
tes pêches et ne me pose plus de
questions ou je te mets dans le
coin.

— Pourquoi me traites-tu tou-
jours comme si j'avais six ans? dis-
je.

— Comment veux-tu que je te
traites?

— Comme les autres hommes
traitent leurs femmes.

— Ils les battent, c'est ça que tu
veux dire?

— Ne fais pas l'idiot. Pourquoi
plaisantes-tu toujours?

— Je ne plaisante pas. Je suis
très sérieux.

— Non. Je le vois dans tes yeux.
Tu joues continuellement avec
moi comme si j'étais une petite
fille bête.

— Alice au pays des merveilles.
J'ai eu là une très bonne idée. As-
tu déjà acheté ta ceinture et ton
ruban de cheveux?

— Je t'ai prévenu. Tu n'en re-
viendras pas d'étonnement quand
tu me verras dans mon costume.

— J'en suis sûr. Finis ta pêche
et ne parle pas la bouche pleine.
J'ai des tas de lettres à écrire après
dîner.

Le repas terminé, je montai à
la galerie des troubadours pour je-
ter un coup d'oeil aux tableaux.
Je les connaissais bien mainte-
nant, certes, mais je ne les avais
jamais examinés dans l'idée d'en
tirer un modèle de costume. Mrs.
Danvers avait tout à fait raison.
Que j'étais sotte de ne pas y avoir
pensé plus tôt! J'avais tout de suite
aimé cette jeune fille en blanc qui
tenait son chapeau à la main. C'é-
tait un Raeburn et le portrait était
celui de Caroline de Winter, une
soeur de l'arrière-arrière grand-
père de Maxim. Elle avait épousé
un grand ministre whig et avait été
une célèbre beauté de Londres
pendant plusieurs années, mais le
portrait avait été peint avant cela,
alors qu'elle n'était pas encore ma-
riée. La robe blanche devait être
facile à copier. Les manches bal-
lon, les fronces, le petit corsage. Le
chapeau serait plus difficile et il
me faudrait une perruque. Mes
cheveux plats ne boucleraient ja-
mais ainsi. Peut-être ce Voce à
Londres, dont Mrs. Danvers m'a-
vait parlé me fournirait-il le tout.
Je lui enverrais un croquis du por-
trait avec mes mesures, en lui di-
sant de le reproduire exactement.

Quel soulagement d'avoir enfin
décidé! J'avais un poids de moins
dans la cervelle. Je me mis même
à penser au bal avec plaisir. Peut-
être que je m'y amuserais, après
tout.

Clarice avait peine à refréner
son agitation et la fièvre me ga-
gna à mesure que le grand jour ap-
prochait. Giles et Béatrice devaient

rester à coucher à Manderley, mais
eux seuls, Dieu merci, bien qu'on
eût invité beaucoup de monde au
dîner qui précéderait le bal. J'a-
vais pensé que nous serions obligé
de loger des tas de gens pour la
nuit, mais Maxim décida que non.
"Le bal est une assez grosse be-
sogne comme cela", dit-il, et je me
demandai s'il faisait cela unique-
ment pour moi et si cette foule
d'invités l'ennuyait vraiment com-
me il le disait. J'avais tellement
entendu parler des réceptions de
Manderley, avec des gens couchant
jusque dans les salles de bain et
sur les divans!

La maison commençait à pren-
dre un air d'attente. Des hommes
venaient poser un plancher de dan-
se dans le hall, et l'on déplaçait
les meubles du grand salon afin
de pouvoir y dresser les longues
tables du buffet. On installait des
lampes sur la terrasse et dans la
roseraie. Il y avait des ouvriers
partout et Frank venait déjeuner
tous les jours. Les domestiques ne
parlaient que du bal et Frith se
redressait comme si tout le succès
dépendait de lui. Mrs. Danvers n'é-
tait jamais encombrante, mais je
sentais sa présence partout. C'est
sa voix que j'entendais dans le sa-
lon où l'on dressait les tables, c'est
elle qui donnait les instructions
pour la disposition des fleurs dans
le hall. Je n'étais qu'une figurante,
inutile à tout un chacun. J'errais
au hasard, sans rien faire d'autre
que de gêner ceux qui travaillaient.
— "Pardonnez-moi, Madame", dis-
ait une voix derrière moi et un homme
portant deux fauteuils sur son dos
me dépassait avec un sourire d'ex-
cuse sur son visage en sueur.

— Oh! excusez-moi, disais-je en
m'écartant vivement, puis pour
masquer mon oisiveté: puis-je vous
aider? Si on mettait ces fauteuils
dans la bibliothèque?

L'homme me regardait tout
étonné.

— Mrs. Danvers a donné ordre
de les porter dans les communs,
Madame, pour ne pas faire d'en-
combrement.

— Oh! bien sûr, disais-je. Je
suis stupide. Faites comme elle
vous a dit.

Et je m'éloignais vivement en
murmurant quelque chose à pro-
pos d'un papier ou d'un crayon
que je serais venue chercher, vai-
ne tentative pour faire croire à
l'ouvrier que j'étais occupée, et
que je sentais que je ne lui avais
pas donné le change un seul ins-
tant.

Le grand jour se leva dans la
brume, sous un ciel bas, mais le
baromètre était au beau et nous
étions tranquilles. La brume était
bon signe. Elle se dissipa vers onze
heures, ainsi que Maxim l'avait
prédict, et nous eûmes une magni-
fique journée sans un nuage dans
le ciel bleu. Pendant toute la ma-
tinée, les jardiniers apportèrent
des fleurs dans la maison, les der-
niers lilas blancs, des roses à lon-
gues tiges par centaines, et des lys
de toutes sortes.

Maxim et moi déjeunâmes dans
l'appartement de Frank à côté du
bureau, afin de ne rien déranger.
Nous étions trois de l'humeur
joyeuse de gens qui viennent d'as-
sister à un enterrement. Nous fai-
sions des plaisanteries à propos de
tout et de rien, l'esprit continueu-
ment tourné vers les heures pro-
chaines. Je me sentais un peu dans
le même état qu'au matin de mon
mariage. Le même anxieux senti-
ment d'avoir été trop loin pour re-
culer.

Il faudrait subir cette soirée. Dieu merci, la maison Voce avait livré ma robe à temps. Elle paraissait parfaite dans ses plis de papier de soie. Et la perruque était un triomphe. Je l'avais essayée après le petit déjeuner, et avait été tout étonnée de ma métamorphose. Je semblais tout à fait jolie et absolument différente. Ce n'était plus du tout moi. Maxim et Frank continuaient à m'interroger sur mon costume.

— Vous ne me reconnaitrez pas, dis-je. Vous serez ahuris tous les deux.

— Tu ne vas pas te déguiser en clown, j'espère? dit Maxim effrayé. Rien de comique?

— Non, non, ce n'est pas ce genre-là, dis-je pleine d'importance.

— Tu aurais t'habiller en Alice au pays des merveilles.

— Ou en Jeanne d'Arc, avec vos cheveux, dit timidement Frank.

— Je n'y avais pas pensé, répondis-je sèchement, ce qui fit rougir Frank.

— Oh! je suis sûr que de toute façon, ce sera très bien, ajouta-t-il avec son air le plus cérémonieux.

— Ne la flattez pas, Frank, dit Maxim. Elle est déjà si fière de ce merveilleux costume qu'elle ne se connaît plus. Heureusement que Béa te remettra à ta place. Si ton costume lui déplaît, elle ne te l'enverra pas dire.

— Reprenez quelques asperges, Madame.

— Non, vraiment, Frank, merci, je n'ai pas faim.

— Les nerfs, dit Maxim en secouant la tête. Ça ne fait rien, demain à cette heure-ci, ce sera passé.

— Je l'espère bien, dit Frank sérieusement. J'avais l'intention de donner ordre que toutes les voitures soient prêtes à repartir à cinq heures du matin.

Je me mis à rire aux larmes.

— Et si on envoyait des dépêches à tous les gens pour leur dire de ne pas venir, dis-je.

— Allons, un peu de courage, fit Maxim. Après cela, nous aurons la paix pour plusieurs années. Frank, je pense qu'il faudrait aller voir ce qui se passe à la maison. Qu'en pensez-vous?

Nous retournâmes à la maison et l'après-midi se traîna comme les heures qui précèdent un voyage, lorsque les bagages sont faits. J'errais de pièce en pièce, aussi perdue que Jasper qui ne quittait pas mes talons.

Je n'étais d'aucune aide à personne, et il eût été plus sage de ma part d'aller faire une longue promenade avec le chien. Au moment où je m'y décidai, il était trop tard: Maxim et Frank commandaient le thé, et quand le thé fut fini, Béatrice et Giles arrivèrent. Le fameux soir commençaient déjà.

— C'est tout à fait comme autrefois, dit Béatrice en embrassant Maxim et en regardant autour d'elle. Félicitations, tu t'es rappelé les moindres détails. Les fleurs sont ravissantes, ajouta-t-elle en se tournant vers moi. C'est vous qui les avez arrangées?

— Non, dis-je un peu confuse. Mrs. Danvers s'est chargée de tout.

— Oh! en somme... Béatrice ne finit pas sa phrase, elle se tourna vers Frank pour qu'il allumât sa cigarette, et quand ce fut fait, elle parut avoir oublié ce qu'elle allait dire.

— Quel plaisir de n'être que nous, reprit-elle. Je me rappelle être arrivée ici un jour, vers cette

heure-ci, et y avoir trouvé au moins vingt-cinq personnes, toutes invitées à coucher.

— Quels seront les costumes? dit Giles. Je suppose que Maxim s'est défilé, comme d'habitude.

— Comme d'habitude, dit Maxim.

— Je trouve que c'est une erreur. Tout aurait plus de mouvement si tu t'y mêlais.

— Est-ce que tu as déjà vu un bal à Manderley manquer de mouvement?

— Non, mon vieux, l'organisation est trop parfaite. Mais je trouve que le maître de maison devrait donner l'exemple.

— La maîtresse de maison suffit, dit Maxim. Pourquoi veux-tu que je m'affuble d'un costume chaud et gênant et qui me ridiculise par-dessus le marché?

— Tu es absurde. Personne ne te demande de te ridiculiser. Avec ta silhouette, mon cher Maxim, tu peux te permettre n'importe quel costume. Ce n'est pas comme ce pauvre Giles.

— En quoi sera Giles, si ce n'est pas un secret d'Etat, demandai-je.

— Oh! non, fit Giles radieux, mais c'est assez réussi. Le tailleur du pays s'en est bien tiré. Je serai en Cheik arabe.

— Seigneur, fit Maxim.

— Ce n'est pas mal du tout, dit Béatrice avec chaleur. Il se brunit la figure, naturellement, et il enlève ses lunettes. La coiffure est authentique. Nous l'avons empruntée à un ami qui a vécu en Orient, et pour le costume, le tailleur l'a fait d'après des gravures, Giles est très bien dedans.

— Et vous, Madame, en quoi serez-vous? demanda Frank.

— Oh! je crains que ce ne soit pas merveilleux, dit Béatrice, j'ai une espèce de machin oriental pour aller avec Giles, mais je ne prétends pas à l'authenticité. Des tas de colliers, vous savez, et un voile sur la figure.

— Ce doit être charmant, dis-je poliment.

— Oh! ce n'est pas mal. Facile à porter et ça compte. J'ôterai le voile si j'ai trop chaud. Et vous, en quoi serez-vous?

— Ne lui demande pas, fit Maxim. Elle ne veut pas le dire. Jamais secret ne fut si bien gardé.

— Et vous, Crawley? demanda Giles.

Frank avait plutôt l'air de s'excuser.

— J'ai eu tellement à faire que j'ai laissé ça pour le dernier moment. J'ai retrouvé hier un vieux pantalon et un jersey rayé, je pense mettre un bandeau sur l'oeil et faire une espèce de pirate.

— Vous auriez dû nous écrire, on vous aurait prêté quelque chose, dit Béatrice. Il y a le costume de Hollandais que Roger a mis en Suisse l'hiver dernier. Il vous aurait très bien été.

— J'interdis à mon agent de se promener en Hollandais, dit Maxim. Personne ne lui paierait plus son loyer. Laisse-le se déguiser en pirate. Peut-être aura-t-on un peu peur de lui.

— Il ressemble à tout, sauf à un pirate, me chuchota Béatrice à l'oreille.

Je fis semblant de ne pas entendre. Pauvre Frank! Elle était toujours sévère pour lui.

— Combien serons-nous à dîner? demanda-t-elle.

— Seize en nous comptant, répondit Maxim. Pas d'étrangers. Tu connais tout le monde.

— Ça va être très amusant, dit Béatrice. Je suis contente que tu te sois décidé à donner de nouveau un bal, Maxim.

— C'est elle qu'il faut remercier, dit-il en me regardant.

— Ce n'est pas vrai, fis-je. Tout ça est la faute de Lady Cowan.

— Pas du tout, dit Maxim en me souriant. Et tu sais très bien que tu es excitée comme une enfant à son premier bal.

— Je ne suis pas excitée du tout.

— Je brûle d'envie de voir votre costume, dit Béatrice.

— Oh! il n'a vraiment rien d'extraordinaire.

— Mme de Winter assure que nous ne la reconnaitrons pas, dit Frank.

Tout le monde me regardait en souriant. Je me sentais contente et animée. Les gens étaient gentils. Cela devenait vraiment amusant de donner un bal, d'être maîtresse de maison.

Le bal était en mon honneur, en mon honneur de jeune mariée. J'étais assise sur la table de la bibliothèque et je balançais mes jambes, entourée par eux tous, et j'avais envie de monter mettre ma robe et essayer ma perruque devant la glace. C'était nouveau, ce sentiment d'importance que j'éprouvais à voir Giles, Béatrice, Frank, Maxim me regarder et parler de mon costume, et essayer de deviner ce qu'il serait. Je songeais à la douce robe blanche dans ses flots de papier de soie, je voyais comment elle cacherait ma silhouette plate et mes épaules tombantes. Je songeais aux boucles lisses et brillantes qui allaient recouvrir mes cheveux raides.

— Quelle heure est-il? dis-je nonchalamment avec un petit bâillement et comme si cela n'avait aucune importance. Je me demande s'il ne serait pas temps de monter...

Comme nous traversions le grand hall pour gagner nos chambres, je m'avisai pour la première fois de la façon magnifique dont la maison se prêtait à la circonstance. Même le grand salon, cérémonieux et froid à mon goût, lorsque nous étions seuls, était à présent un rayonnement de couleurs avec des fleurs dans tous les coins, des coupes d'argent pleines de roses rouges sur les nappes blanches des tables du souper, et les hautes fenêtres ouvertes sur la terrasse où, dès la nuit tombée, les lampes s'allumeraient. Les musiciens avaient déjà monté leurs instruments dans la galerie des troubadours au-dessus du hall, et le hall lui-même avait un air étrange d'attente, il avait une chaleur que je ne lui connaissais pas, due à la soirée si calme et si claire, aux fleurs sous les tableaux, à nos rires tandis que nous montions l'escalier.

Je trouvais Clarice qui m'attendait dans ma chambre, sa face ronde rouge de plaisir. Nous riions comme des écolières et je lui dis de fermer la porte à clef. Il y eut un bruissement mystérieux de papier de soie. Nous nous parlions tout bas comme des conspirateurs et marchions sur la pointe des pieds. J'avais l'impression d'être une enfant le soir de Noël. Ces allées et venues, pieds nus, à travers ma chambre, nos petits rires furtifs, nos exclamations étouffées me rappelaient l'époque lointaine où je déposais mon soulier dans la cheminée. Nous étions tranquilles, Maxim dans son cabinet de toilette, la porte de communication

*Économisez
en vous retirant aux*
**HÔTELS
FORD**

Taux
PAR PERSONNE \$1.50 \$2.50
PAS PLUS

MODERNES À L'ÉPREUVE DU FEU
CONVENABLEMENT SITUÉS
STATIONNEMENT FACILE

MONTREAL • TORONTO

et le
Lord Elgin
à
OTTAWA

Taux
PAR PERSONNE \$2.50 \$3.50
PAS PLUS

Pour grandir,

Rester jeune, en santé, améliorer vue, débarrasser rhumatisme, maigrir, culture physique, gagner l'amour, réussir. Envoyez 10c. LOADSTONE, 166, Demontigny E., Montréal.

Nous prions nos lecteurs de noter que tous nos sollicitateurs d'abonnement sont porteurs d'une carte d'identification qu'ils doivent exhiber sur demande.

fermée à clef. Clarice était ma seule confidente et alliée. La robe m'allait parfaitement. Je restais tranquille, refrénant à grand-peine mon impatience tandis que Clarice l'agrafait de ses doigts maladroits.

— C'est joli, Madame, répétait-elle, assise sur ses talons, se reculant pour me regarder. C'est une robe pour la reine d'Angleterre.

— Qu'est-ce qui se passe sur l'épaule gauche, dis-je anxieusement, est-ce que le ruban de ma combinaison ne dépasse pas?

— Non, Madame, rien ne dépasse.

— Comment est-ce? Comment suis-je?

Je n'attendis pas sa réponse et m'en fus tourner devant le grand miroir; je fronçais les sourcils, je souriais. Je me sentais déjà tout autre, ma terne personne enfin transfigurée.

— Donnez-moi la perruque, dis-je, très excitée. Attention de ne pas l'écraser, il ne faut pas aplatis les boucles. Il faut qu'elles aéro-lient le visage.

Clarice était debout derrière moi, je voyais dans la glace son visage épanoui au-dessus de mon épaule, ses yeux brillants, sa bouche entr'ouverte. Je lissai mes cheveux derrière mes oreilles. Je pris les douces boucles brillantes d'une main tremblante, riant sous cape en regardant Clarice.

— Oh! Clarice, qu'est-ce que Monsieur va dire!

Je recouvris mes pauvres cheveux de la perruque bouclée, essayant de dissimuler mon triomphe, de réprimer mon sourire. Quelqu'un vint frapper à la porte.

— Qu'est-ce que c'est? dis-je affolée. On n'entre pas!

— Ce n'est que moi, n'ayez pas peur, dit Béatrice. Où en êtes-vous? Je voudrais vous admirer.

— Non, non, dis-je, on n'entre pas. Je ne suis pas prête.

Clarice s'agitait à côté de moi, la main pleine d'épingles à cheveux que je prenais une à une pour fixer les boucles qui s'étaient dérangées dans la boîte.

— Je descendrai dès que je serai prête, criai-je. Descendez tous. Ne m'attendez pas. Dites à Maxim de ne pas venir.

— Maxim est en bas, dit-elle. Il est venu chez nous. Il nous a dit qu'il avait frappé à la porte de votre salle de bains et que vous n'aviez pas répondu. Ne mettez pas trop longtemps. Nous sommes tous si intrigués. Vous êtes sûre que je ne peux pas vous aider?

— Non, criai-je impatientée, perdant la tête. Descendez, descendez.

Pourquoi venait-elle m'ennuyer en un pareil moment? Cela m'énervait, je ne savais plus ce que je faisais. Je me débattais avec une épingle à cheveux, y emmêlant une boucle. Je n'entendais plus Béatrice, elle avait dû continuer son chemin dans le couloir. Je me demandais si elle était contente de ses voiles orientaux et si Giles avait réussi à se brunir le visage. Que tout cela était absurde! Pourquoi les faisions-nous? Pourquoi étions-nous si enfants?

Je ne reconnaissais pas le visage qui me regardait dans la glace. Les yeux étaient plus grands, la bouche plus petite, la peau blanche et lisse. Les boucles auréolaient ma tête. Je regardais ce moi qui n'était pas moi et souris d'un sourire nouveau, étrange et lent.

— Oh! Clarice, m'écriai-je, Clarice!

Je pris ma jupe à deux mains et lui fis la révérence dans des flots de satin. Elle rit, rougit, un peu embarrassée mais ravie. Je me pavanai devant la glace.

— Ouvrez la porte, dis-je, je descends. Courez devant, voir s'ils sont là.

Elle m'obéit, riant toujours et je la suivis dans le couloir en retournant ma jupe.

Elle se retourna et me fit signe:

— Ils sont en bas, chuchota-t-elle, Monsieur, le major et Mme Lacy. M. Crawley vient d'arriver. Ils sont tous dans le hall.

Je jetai un coup d'oeil à travers la rampe du palier.

Oui, ils étaient tous là: Giles dans sa robe blanche d'Arabe riant très fort en montrant le poignard qu'il portait à la ceinture; Béatrice, affublée d'extraordinaires voiles verts et de longs colliers

raient mon visage comme celui du portrait. Je crois que jamais je ne m'étais sentie aussi animée, heureuse et fière. Je fis signe au violoniste et posai un doigt sur mes lèvres pour lui demander le silence. Il sourit et s'inclina. Il traversa la galerie pour me rejoindre.

— Dites à la grosse caisse de m'annoncer, chuchotai-je. Qu'il tambourine comme on fait, vous savez, et qu'il annonce bien haut: Mlle Caroline de Winter. Je veux les surprendre en bas.

Il inclina la tête, il avait compris. Mon cœur battait follement et mes joues brûlaient. Que tout cela était amusant, bêtement, enfantinement amusant! Je souris à Clarice toujours tapie dans le couloir, je relevai ma jupe à deux mains. Tout à coup, le bruit du tambour résonna dans la galerie,

visage était sans couleur. Il était d'un blanc de cendre. Je vis Frank aller à lui comme pour lui parler, mais Maxim l'écarta. J'hésitai, un pied entre deux marches. Il y avait quelque chose qui n'allait pas, ils n'avaient pas compris. Pourquoi Maxim me regardait-il comme cela? Pourquoi restaient-ils tous immobiles comme des gens en transe?

Puis Maxim s'avança vers l'escalier, ne quittant pas mon visage des yeux.

— Qu'est-ce que tu as fait? dit-il. Ses yeux étincelaient de colère. Son visage restait d'un blanc de cendre.

Je ne pouvais bouger. Je restais debout, immobile, une main sur la rampe.

— C'est le portrait, dis-je, terrifiée par ses yeux, par sa voix. C'est le portrait, celui qui est dans la galerie.

Il y eut un long silence. Nous nous regardions dans les yeux. Personne ne bougeait dans le hall. J'avalai ma salive, ma main se porta à ma gorge.

— Qu'est-ce qu'il y a? dis-je. Qu'est-ce que j'ai fait?

Si seulement ils ne me regardaient pas ainsi avec ces visages immobiles. Si seulement quelqu'un me disait quelque chose. Quand Maxim se remit à parler, je ne reconnus pas sa voix. Elle était calme et glacée.

— Va te changer, dit-il. Mets n'importe quoi, n'importe quelle robe du soir, n'importe quoi. Va vite avant que personne te voie.

Je ne pouvais pas parler. Je continuais à le regarder. Ses yeux étaient la seule chose vivante dans le masque blême de son visage.

— Qu'est-ce que tu attends? dit-il d'une voix bizarre et rude. Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit?

Je me retournai et remontai en courant. J'aperçus en passant le visage étonné du musicien qui avait fait l'annonce. Je le bousculai, trébuchai sans regarder devant moi. Les larmes m'aveuglaient. Je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait. Clarice n'était plus là. Le couloir était désert. Je regardai autour de moi, pétrifiée, stupide, comme un être traqué. Puis je vis que la porte menant à l'aile ouest était grande ouverte et qu'il y avait quelqu'un sur le seuil.

C'était Mrs. Danvers. Je n'oublierai jamais l'expression de son visage, méprisant, triomphant. Le visage d'un démon qui exulte. Elle était là debout et me regardait en souriant.

Je me sauvai en courant dans l'étroit couloir qui menait à ma chambre, trébuchant à chaque pas dans les flots de ma jupe.

CHAPITRE XVI

Clarice m'attendait dans ma chambre. En me voyant, elle éclata en sanglots. Je ne dis rien. Je me mis à tirer sur les agrafes de ma robe en éraillant l'étoffe. Je ne parvenais pas à me déshabiller et Clarice vint à mon aide en continuant à pleurer bruyamment.

— Votre belle robe, Madame, disait-elle. Votre belle robe blanche.

— Ça ne fait rien, dis-je. Vous ne voyez pas la boucle? Là, en bas. Et il y en a une autre à côté.

Elle tâtonnait d'une main tremblante parmi les agrafes, s'y prenant encore plus mal que moi et luttant contre ses sanglots.

— Qu'est-ce que vous allez mettre maintenant, Madame? dit-elle.

Vous répondez?

Réponses aux questions de la page 30

- 1.—Le roi Louis XIV s'adressait ainsi à Madame de Maintenon dont l'opinion lui était fort précieuse. Il l'avait épousée secrètement en décembre 1864.
- 2.—L'oiseau-mouche appelé aussi colibri.
- 3.—Robert Montgomery avait offert ses services à la Croix-Rouge au début de la guerre.
- 4.—Il fait plus froid au pôle sud parce qu'il est plus élevé au-dessus du niveau de la mer que le pôle nord.
- 5.—Dans le diamant, la plus précieuse de toutes les pierres, les chimistes ont reconnu du carbone pur cristallisé.
- 6.—L'habitude nerveuse de se ronger les ongles.
- 7.—Le drapé "harem" pour les robes et le drapé "sarong" pour les costumes de bain.
- 8.—"Punch" signifie cinq en hindou, et il faut cinq produits pour faire ce breuvage; vin ou alcool, épices, citron, sucre et eau.
- 9.—Selon Saint Marc, c'est une réponse du Christ à une question des Pharisiens.
- 10.—En Europe et dans les pays chauds on nomme ce fruit "pastèque".

de verroterie; le pauvre Frank, gêné et un peu ridicule dans son jersey rayé et ses bottes de marin; Maxim, le seul personnage normal de la bande, en habit.

— Je ne sais pas ce qu'elle fait, dit-il. Il y a un temps fou qu'elle est dans sa chambre. Quelle heure est-il, Frank? Les invités vont arriver d'une minute à l'autre, pour le dîner.

Les musiciens étaient déjà dans la galerie. L'un d'eux accordait son violon. Il joua une gamme tout bas, puis fit vibrer une corde entre ses doigts. La lumière brillait sur le portrait de Caroline de Winter.

Oui, la robe avait été fidèlement reproduite. La manche bouffante, la large ceinture, le ruban et le grand chapeau que je tenais à la main. Et mes boucles étaient pareilles aux siennes, elles entou-

me surprenant moi-même qui pourtant m'y attendais. Je les vis dans le hall lever la tête, tout étonnés.

— Mlle de Winter, cria le musicien.

Je m'avançai au haut de l'escalier et m'arrêtai, souriante, tenant mon chapeau à la main comme la jeune fille du portrait. J'attendais les applaudissements et les rires qui devaient suivre, tout en descendant lentement l'escalier. Personne n'applaudissait, personne ne bougeait.

Tous me regardaient comme s'ils avaient été pétrifiés. Béatrice poussa un petit cri et porta la main à sa bouche. Je continuais à sourire, je mis la main sur la rampe.

— Bonsoir, Monsieur de Winter, dis-je.

Maxim n'avait pas bougé, il me regardait, un verre à la main. Son

— Je ne sais pas.

Elle avait fini par dégraffer ma robe que je quittai.

— Je voudrais rester seule, Clarice, dis-je. Soyez gentille, laissez-moi. Ne vous inquiétez pas. Je m'arrangerai. Oubliez ce qui s'est passé, je veux que vous vous amusiez ce soir.

— Vous ne voulez pas que je repasse une robe? dit-elle en me regardant de ses yeux gonflés et noyés de larmes. Je n'en aurai pas pour longtemps.

— Non, ne vous inquiétez pas, je préfère que vous me laissiez... Et puis, Clarice...

— Madame?

— Ne... ne parlez pas de ce qui vient de se passer.

Quelqu'un frappa à la porte. Clarice me jeta un regard effrayé.

— Qu'est-ce que c'est? dis-je.

La porte s'ouvrit et Béatrice entra. Elle vint vivement à moi dans ses bizarres draperies orientales et ses verroteries.

— Ma chère, ma chère, dit-elle en me tendant les mains.

Clarice se glissa hors de la chambre. Je me sentis soudain exténuée. J'allai m'asseoir sur mon lit.

Je portai les mains à ma tête et retirai la perruque bouclée.

— Vous vous sentez bien? me demanda Béatrice. Vous êtes toute pâle.

— C'est l'éclairage, dis-je. C'est toujours comme ça.

— Reposez-vous quelques minutes et ça ira tout à fait. Attendez que je vous cherche un verre d'eau.

Elle alla dans la salle de bains, faisant tinter ses bracelets à chaque pas et revint, tenant un verre d'eau.

J'en bus pour lui faire plaisir. Elle était tiède; elle ne l'avait pas laissée couler.

— J'ai compris tout de suite, naturellement, que c'était une effroyable erreur, dit-elle. Vous ne pouviez évidemment pas vous douter...

— Me douter de quoi?

— Eh bien! que... la robe, ma pauvre, la robe du portrait que vous aviez copiée... c'était le costume de Rebecca au dernier bal. Identique. Vous étiez là en haut de l'escalier, et pendant une épouvantable minute, j'ai pensé...

Elle ne finit pas sa phrase, elle me tapotait l'épaule.

— Pauvre enfant, c'est vraiment malheureux. Comment auriez-vous pu savoir.

— J'aurais dû m'en douter, dis-je stupidement, trop abruti pour comprendre. J'aurais dû.

— C'est absurde. Nous savons tous que vous ne pouviez absolument pas deviner cela. Seulement ça a été un choc, vous comprenez. Aucun de nous ne s'y attendait, et Maxim...

— Oui... Maxim? dis-je.

— Il croit que vous l'avez fait exprès, vous comprenez. Vous aviez parié de le surprendre, n'est-ce pas? Je lui ai dit tout de suite que vous étiez incapable d'une chose pareille et que c'était uniquement par un malencontreux hasard que vous aviez choisi ce tableau.

— J'aurais dû savoir, répétais-je. C'est ma faute. J'aurais dû me douter.

— Non, non, ne vous tourmentez pas. Vous lui expliquerez tout cela vous-même tranquillement et il comprendra. Les premiers invités arrivaient comme je montais chez vous. Ils prennent le porto. Tout

va bien. J'ai dit à Giles et à Frank d'expliquer que votre costume était raté et que vous étiez très déçue.

Je ne répondis pas. Je restais assise sur le lit, mes mains sur mes genoux.

— Qu'est-ce que vous allez mettre? dit Béatrice en ouvrant mon armoire. Qu'est-ce que c'est que cette robe bleue? Elle est charmante. Mettez ça. Personne n'y fera attention. Vite. Je vais vous aider.

— Non, dis-je. Non. Je ne descendrai pas.

— Mais personne ne saura rien, insista-t-elle. Nous avons arrangé toute l'histoire: le costumier a fait une erreur, votre robe est ratée et vous avez été obligée de mettre une simple robe du soir. Personne ne se doutera de rien.

— Vous ne comprenez pas, dis-je. La robe ça m'est égal. Ce n'est pas ça. C'est ce qui est arrivé, ce que j'ai fait. Je ne peux pas descendre, Béatrice, je ne peux pas.

— Mais, ma chère, Giles et Frank ont très bien compris. Et Maxim aussi. C'était seulement le premier choc... Je vais tâcher de le prendre à part un moment et de lui expliquer.

— Non! dis-je. Non!

— Allons, ma chère, dit-elle en me caressant la main. Faites un effort. Mettez cette jolie robe bleue. Pensez à Maxim. Il faut descendre pour lui.

— Je ne pense qu'à Maxim, dis-je.

— Alors?

— Non, dis-je en me rongant les ongles et en me balançant sur le bord du lit. Je ne peux pas. Je ne peux pas.

On frappa à la porte. C'était Giles.

— Tout le monde est là, dit-il. Maxim m'envoie voir ce qui se passe.

— Elle ne veut pas descendre, fit Béatrice. Qu'est-ce qu'on va dire?

J'aperçus Giles qui me regardait dans l'entre-bâillement de la porte.

— Mon Dieu, quelle histoire! chuchota-t-il, et il se détourna d'un air embarrassé en s'apercevant que je le voyais.

— Qu'est-ce qu'il faut que je dise à Maxim? demanda-t-il à Béatrice. Il est plus de huit heures.

— Dis qu'elle a la migraine, mais qu'elle essayera de descendre plus tard. Qu'on se mette à table. Je viens tout de suite.

— Bon, c'est ça, dit-il.

Il jeta de nouveau un regard vers moi, à la fois sympathique et curieux. Il se demandait ce que je faisais, assise sur le lit, et il parlait à voix basse comme après un accident pendant qu'on attend le docteur.

— Je ne peux rien faire d'autre? dit-il.

— Non, fit Béatrice, descends. Je te suis.

Il lui obéit et s'éloigna en traînant ses burnous.

— Si vous preniez un peu d'alcool? dit Béatrice en un suprême effort. Je sais bien que ce n'est qu'un coup de fouet, mais ça réussit quelquefois.

— Non, dis-je, non, je n'ai envie de rien.

— Il faut que je descende. Giles dit qu'on attend pour servir. Vous êtes sûre que je peux vous laisser?

— Oui, et merci, Béatrice.

— Oh! il n'a pas de quoi. J'aurais voulu pouvoir faire quelque chose. Elle se baissa vivement devant le miroir et se repoudra.

— Dieu, quelle figure! dit-elle, ce sacré voile va tout de travers. Tant pis, on n'y peut rien.

Elle sortit en refermant la porte derrière elle. Je sentais que j'avais déçu sa sympathie en refusant de descendre.

Elle n'avait pas compris. Elle appartenait à une autre espèce d'hommes et de femmes, à une autre race que moi. Les femmes de sa race avaient du cran. Elles n'étaient pas comme moi. Si c'était Béatrice qui se fût trouvée à ma place, elle aurait passé une autre robe et serait descendue pour recevoir ses invités, un sourire sur les lèvres. Je ne pouvais pas. Je n'avais pas de cran. J'étais mal dressée.

Je continuais à voir les yeux de Maxim étincelants dans son visage blanc, et, derrière lui, Giles, Béatrice et Frank me regardant pétrifiés.

Je regardais les fauteuils vides. Le ciel corail devenait gris. L'étoile du soir brillait au-dessus de ma tête. Je quittai la fenêtre et revins vers le lit. Je ramassai la robe blanche restée par terre et la remis dans le carton plein de papier de soie. Je rangeai également la perruque dans sa boîte. Puis je cherchai dans un placard le petit fer à repasser dont je me servais à Monte-Carlo pour les robes de Mrs. Van Hopper. Il était au fond d'une planche avec des chandails que je n'avais pas mis depuis longtemps. C'était un de ces petits fers de voyage qui s'adaptent à tous les voltages. Je le fixai à la prise de courant et me mis à repasser la robe bleue que Béatrice avait sortie de l'armoire, lentement, méthodiquement, comme je repassais les robes de Mrs. Van Hopper à Monte-Carlo.

Quand j'eus fini, j'étais la robe sur le lit. Puis j'ôtai de mon visage le maquillage que j'avais mis pour le bal costumé. Je me peignai et me lavai les mains. Je mis la robe bleue et les souliers assortis. Je retrouvais l'ancien moi qui descendait dans le hall de l'hôtel avec Mrs. Van Hopper. J'ouvris la porte de ma chambre et sortis dans le couloir. Tout était tranquille et silencieux. On n'aurait pas cru qu'il y avait une fête. J'allai sur la pointe des pieds jusqu'au bout du couloir et tournai le coin. La porte de l'aile ouest était fermée. Il n'y avait pas un bruit.

Quand j'arrivai à la galerie au-dessus de l'escalier, j'entendis un murmure et le bourdonnement des conversations venant de la salle à manger. Le dîner n'était pas fini. Il n'y avait personne dans le hall ni dans la galerie. Les musiciens devaient être également en train de dîner. Je ne savais pas ce qui avait été arrangé pour eux. Frank devait s'en être occupé. Frank ou Mrs. Danvers.

Le murmure des voix s'était enflé maintenant, il était plus fort que tout à l'heure. La porte de la salle à manger était ouverte. On sortait de table. Je voyais Robert debout près de la porte; il y avait un glissement de chaises, des éclats de conversations, des rires.

Je descendis lentement à leur rencontre.

Lorsque je me rappelle mon premier bal à Manderley, mon premier et mon dernier, il me souvient de petits faits isolés sur la vaste toile brumeuse de la soirée. Le fond était confus, un océan de visages indistincts que je ne connaissais pas, dans le lent tourbillon de la musique jouant une valse



"Biffez, comme moi, les JOURS MORNES de votre calendrier!"

C'EST une agréable découverte pour une jeune fille, ou une femme, d'apprendre que le Midol peut désormais bannir ces jours redoutés que lui apportaient les douleurs périodiques.

Des millions de cas prouvent cependant que cette découverte est possible pour la Canadienne moderne. Récemment questionnées à ce sujet, la majorité des milliers de femmes interviewées ont répondu qu'elles préféraient, à cette fin, le Midol à toutes les autres préparations réunies, et 96 sur 100 parmi celles-là ont déclaré qu'elles l'avaient trouvé efficace.

N'est-ce pas le moment opportun de vous décider à ne plus endurer ces souffrances nettement évitables et de commencer à recourir au Midol? Sauf si vous souffrez de quelque affection organique qui exige les soins spéciaux d'un médecin ou d'un chirurgien, il est tout probable que le Midol vous aidera. Essayez-le en toute confiance. Il ne contient pas d'opiacés. Un de ses ingrédients est couramment employé contre le mal de tête et les douleurs musculaires. Un autre, exclusivité du Midol, calme rapidement les douleurs spasmodiques particulières au processus menstruel. Demandez du Midol à la pharmacie. Vous recevrez, franco, un échantillon si vous écrivez votre nom et votre adresse à la General Drug Company, service J-542 Windsor, Ontario.

MIDOL

FABRICATION CANADIENNE

SOULAGE LES DOULEURS PÉRIODIQUES

APRÈS LE TRICOT quand les yeux cuisent!



Mettez deux gouttes de Murine dans chaque oeil, et la sensation de picotement disparaît immédiatement. Les 7 ingrédients que contient Murine soulagent l'irritation, adoucissent, reposent et rafraîchissent vos yeux. Murine aide des milliers d'yeux—pourquoi pas les vôtres.

MURINE POUR LES YEUX



Poils PARTIS Figure Lèvres

Menton Bras Jambes

HEUREUSE! J'avais de vilains poils... ça m'enlaidissait... et je me décourageais. J'essayai différents produits... même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT: "Comment se débarrasser des poils superflus" explique cette méthode et ses succès. Adressez sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mme Annette Lanzette, 93-95, rue Church, Dépt. C-177, Toronto, Canada.

qui ne finissait pas. Les mêmes couples passaient et repassaient avec les mêmes sourires figés, et pour moi, debout avec Maxim au pied de l'escalier afin d'accueillir les retardataires, ces couples de danseurs avaient l'air de marionnettes tournant au bout d'une ficelle tenue par une invisible main.

Il ne me parla pas une fois. Il ne me toucha pas. Nous étions l'un à côté de l'autre, le maître et la maîtresse de maison, et nous n'étions pas ensemble. J'observais ses façons courtoises. Il jetait un mot à un invité, une plaisanterie à un autre, un sourire à un troisième et personne, sauf moi, ne se doutait que chaque chose qu'il disait, chaque geste qu'il faisait, était automatique, était le mouvement d'une machine. Nous étions comme deux acteurs dans une pièce, mais nous étions séparés, nous ne jouions pas ensemble. Il fallait supporter seule tout cela, il fallait jouer cette misérable comédie pour ces gens que je ne connaissais pas, et que je désirais ne jamais revoir.

* * *

Quelle heure était-il? Je n'en savais rien. La soirée continuait, ramenant les mêmes visages et les mêmes airs. De temps en temps, les brideurs sortaient de la bibliothèque comme des escargots de leur coquille pour regarder les danseurs, puis rentraient.

Béatrice, ses draperies flottant derrière elle, me chuchota à l'oreille:

— Pourquoi est-ce que vous ne vous asseyez pas? Vous êtes livide.

— Je vais très bien.

Giles, son fard déglouinant, pauvre type en nage sous ses couvertures arabes, vint à moi et me dit:

— Venez voir le feu d'artifice de la terrasse.

Je me rappelle avoir été debout sur la terrasse regardant le ciel où les vaines fusées montaient et retombaient. La petite Clarice était là dans un coin avec un garçon du domaine, souriant d'un sourire ravi, ses larmes oubliées.

Le lent sifflement de la fusée s'élevait dans l'air. La détonation, l'égrenement des petites étoiles d'émeraude. Un murmure d'approbation de la foule, des cris de plaisir, des applaudissements. Les pelouses étaient noires de monde, l'éclatement des étoiles se reflétait sur les visages levés.

L'une après l'autre, les fusées s'élançaient dans l'air comme des flèches et le ciel devenait pourpre et or. Manderley se détachait comme une demeure enchantée, toutes les fenêtres flamboyantes, les murs gris colorés par la pluie d'étoiles. Une maison irréaliste surgit du fond des bois sombres. Et quand, la dernière fusée retombée, les cris de joie s'éteignirent, la nuit qui, auparavant, semblait belle, apparut morne et sombre par contraste. Les petits groupes sur la terrasse et dans l'allée se dispersèrent. Les invités se pressèrent vers les hautes portes-fenêtres pour rentrer dans le salon. C'était le déclin. Nous étions là avec des visages ternes. Quelqu'un me tendit une coupe de champagne. J'entendis le bruit des autos qu'on mettait en marche dans l'allée.

Ils commencent à s'en aller, pensai-je, Dieu soit loué. Ils commencent à s'en aller. La dame en rose se remettait à souper. Il faudrait encore du temps pour vider le hall. Je vis Frank faire signe à l'orchestre. J'étais debout dans la

porte, entre le salon et le hall à côté d'un homme que je ne connaissais pas.

— Quelle soirée réussie, dit-il.

— Oui, dis-je.

— Je n'ai pas cessé un instant de m'amuser, dit-il.

— Cela me fait plaisir, dis-je.

— Molly était furieuse de manquer cela, dit-il.

— Vraiment? dis-je.

L'orchestre se mit à jouer une vieille ronde paysanne. L'homme me prit la main et se mit à la balancer.

— Allons, cria-t-il, allons, venez!

Quelqu'un prit mon autre main, et des gens accoururent en riant. Nous dansâmes une grande ronde en chantant à tue-tête. L'homme qui s'était si bien amusé et qui disait que Molly serait furieuse d'avoir manqué cela, était déguisé en mandarin et ses ongles postiches se prenaient dans sa manche quand

son épaule avec son cavalier. Quelqu'un s'approcha de moi et me prit par la main.

— N'oubliez pas que vous venez chez nous le 14.

— C'est vrai?

— Oui, votre belle-soeur doit venir aussi.

— Oh! comme ce sera amusant.

— Huit heures et demie en smoking. Alors à bientôt.

— Oui, oui, entendu.

Les gens commençaient à faire la queue pour dire au revoir. Maxim était à l'autre bout de la salle. Je repris le sourire qui s'était évanoui après *Nous n'irons plus au bois*.

— Il y a longtemps que je n'avais pas passé une si bonne soirée

— Cela me fait plaisir.

— Merci infiniment pour cette magnifique soirée.

presque tout le temps. Où sont les hommes?

— Dehors, dans l'allée

— Je vais prendre du café et des oeufs au jambon. Et vous?

— Non, Béatrice, je ne crois pas.

— Vous étiez charmante dans votre robe bleue. Tout le monde l'a dit. Et personne ne s'est douté de... de la vérité. Ainsi ne vous inquiétez pas.

— Non.

— A votre place, je ferais la grasse matinée demain. Ne vous croyez pas obligée de vous lever. Prenez votre petit déjeuner au lit.

— Oui, peut-être.

— Je vais dire à Maxim que vous êtes montée, voulez-vous?

— S'il vous plaît, Béatrice.

— Entendu, ma chère, dormez bien.

Elle m'embrassa rapidement en me tapotant l'épaule et s'en alla retrouver Giles au buffet. Je montai lentement l'escalier. Les musiciens avaient éteint dans la galerie et étaient allés eux aussi se restaurer. Il y avait des feuillets de musique par terre, une chaise retournée, un cendrier plein de mégots. Après la fête. Je suivis le couloir qui menait à ma chambre. Il faisait plus clair d'instant en instant, et les oiseaux commençaient à chanter. Je n'eus pas besoin d'allumer pour me dévêtir. Un petit vent aigre entra par la fenêtre ouverte. Il faisait assez froid. Beaucoup de gens avaient dû sortir dans la roseraie pendant le bal, car tous les fauteuils étaient en désordre. Il y avait un plateau de verres vides sur une des tables. Quelqu'un avait oublié un sac sur une chaise. Je tirai les rideaux pour faire l'obscurité dans la chambre, mais la lumière grise du matin se glissait par les fenêtres.

Je me mis au lit, les jambes très lasses, une douleur pénétrante aux reins. Je m'étendis et fermai les yeux, jouissant du repos frais et blanc des draps propres. J'aurais voulu que mon esprit pût se reposer comme mon corps, se détendre, passer au sommeil. Non pas bourdonner comme il faisait, sautillant avec la musique, tourbillonnant sur un océan de visages. Je passai mes mains sur mes yeux, mais les images ne s'effaçaient pas.

Je me demandais dans combien de temps Maxim allait venir. Le lit à côté de moi semblait rigide et froid. Bientôt, il n'y aurait plus du tout d'ombres dans la chambre, les murs, le plafond et le sol seraient d'une clarté matinale. Les oiseaux chanteraient leurs chansons plus haut, plus gaiement. Le soleil ferait des taches jaunes à travers les rideaux. Ma petite pendule de chevet grignotait les minutes l'une après l'autre. L'aiguille tournait autour du cadran. J'étais couchée sur le côté et je la regardais. Elle atteignit l'heure juste et la dépassa. Elle repartait pour une nouvelle journée. Mais Maxim ne venait pas.

* * *

Une très grande et très pénible surprise attend Mme de Winter à son réveil. Tout à coup, elle va prendre connaissance des détails du drame qui gâche la vie de son mari et qui va maintenant mettre sa vie même en danger. Et non seulement sa vie, mais son honneur.

Voyez, dans le prochain numéro, comment M. de Winter affronte la police, Mrs Danvers et Favell, le cousin de Rebecca.

Vous répondez?

Réponses aux questions de la page 36

- 1.—C'est Hippocrate, savant grec, né dans l'île de Cos en l'an 460 avant Jésus-Christ, qui est reconnu comme le père de la médecine.
- 2.—La première banque fut fondée à Venise, en 1157.
- 3.—Oui. Il se nommait Noé Brousseau et il était connu sous le nom de Tommy Burns. Il gagna le titre en 1908.
- 4.—Il y a Puccini qui a composé la Tosca, Madame Butterfly, Manon Lescaut, The Girl of the Golden West.
- 5.—Cyrano de Bergerac est célèbre par son nez; Midas de la mythologie grecque, par ses oreilles; le Cyclope par son oeil unique; Achille, par ses pieds agiles.
- 6.—C'est l'équipe de Cincinnati, en 1869, qui a fondé la première organisation professionnelle de baseball.
- 7.—Il y en eut plus que trois. Nous nommons Michel-Ange, Léonard de Vinci et Ghiberti.
- 8.—Le père capucin qui s'appelait le père Joseph fut nommé l'Eminence Grise, parce qu'il était le conseiller de Richelieu.
- 9.—La Chine reste le plus grand pays du monde, si l'on considère toujours comme lui appartenant les territoires annexés par les Japonais.
- 10.—Amos, La Sarre, Val d'Or, Rouyn-Noranda et La Reine sont les villes principales de l'Abitibi.

nous balançons nos mains. Il se tordait de rire. Nous rions tous. "Les lauriers sont coupés..." chantions-nous.

Cette folle gaieté se transforma rapidement lorsque, la ronde finie, le tambour battit l'inévitable prélude au *God save the King*. Les sourires quittèrent nos visages, comme lavés par une éponge. Le mandarin se tenait tout droit, les mains à la couture du pantalon. Je me rappelle m'être vaguement demandé s'il n'était pas dans l'armée. Je rencontrai les yeux de la dame en rose. *God save the King* l'avait surprise une assiette de foie gras à la main. Elle la tenait devant elle toute raide, comme pour quêter à l'église. Quand la dernière note du *God save the King* s'éteignit, elle se détendit et attaqua son foie gras avec une espèce de frénésie, tout en parlant par-dessus

— Cela me fait plaisir.

— Vous voyez, nous sommes restés jusqu'à la dernière minute.

— Oui, cela me fait plaisir.

Le hall commençait à se vider. Il avait déjà cet aspect défilé de fin de fête, et d'aube lasse. Il y avait une lueur grise sur la terrasse.

— Au revoir, quelle merveilleuse soirée.

— Cela me fait plaisir

Maxim était allé rejoindre Frank dans l'allée. Béatrice vint à moi en retirant ses bracelets tintinnabulants.

— Je ne peux plus les supporter. Dieu, je suis morte. Je crois que je n'ai pas manqué une danse. En tout cas, c'est un succès éclatant.

— C'est vrai? demandai-je.

— Vous devriez aller vous coucher, ma chère. Vous avez l'air éreintée. Vous êtes restée debout

BEAUCOUP DÉPEND DE

Vous!



LES HOMMES traversent une période pénible en ce moment. Les uns, sur le front de bataille, font face à l'ennemi; d'autres, sur le front domestique, pourvoient à la production.

Actuellement, les vôtres font sans doute plus d'heures de travail. Que ce soit dans un bureau ou dans une usine, ils travaillent sous une plus forte tension, car ils s'efforcent de faire parvenir l'équipement essentiel à nos forces combattantes avant qu'il ne soit trop tard.

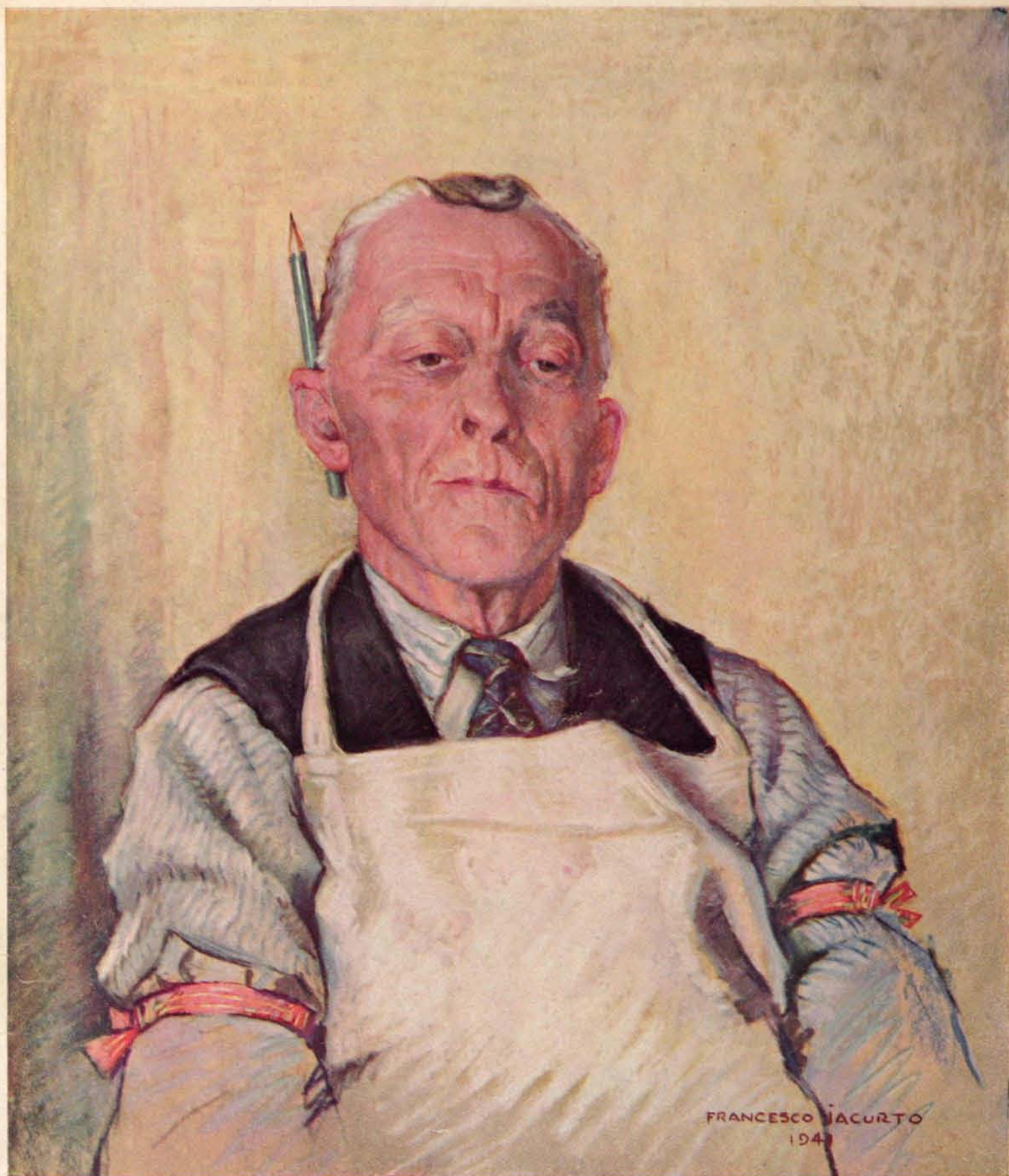
C'est à vous de les garder heureux et bien en forme. Les hommes produisent plus quand ils ont la tête tranquille, quand ils n'ont pas de soucis domestiques. Si vous endossez les responsabilités du ménage pour donner du repos à vos hommes, vous aidez vraiment à gagner la guerre.

Votre mari est peut-être irritable quand il rentre fatigué de son travail. Il lui faut peut-être quitter la maison pendant plusieurs semaines de suite, ou même plus longtemps. Dans ce cas, soyez douce et patiente avec lui.

Rappelez-vous que nous sommes dans une période critique. Plus chacun de nous aidera, plus vite nous retrouverons les jours heureux du temps de paix. Faites donc gaiement votre part pour votre pays. Gardez votre mari heureux et bien en forme pour son travail.

Ce message est publié par le Ministère des Munitions et Approvisionnements du Canada.

"IL NE FAUT PAS QUE DES BRAVES MEURENT PAR MA FAUTE"



Tout le luxe du village, c'est chez l'Épicier qu'on le trouve, sur ses tablettes où s'alignent en un ordre impeccable les délices de table à côté des nourritures quotidiennes. Il y promène sa bonhomie souriante, le crayon fleurissant l'oreille, parmi l'odeur tropicale du café et sur le fond de décor des conserves multicolores; car c'est un peu du monde entier qui tient dans sa boutique. Il passe, laissant un sillage de cannelle et de noix muscade; et rien qu'au toucher il reconnaît les marques. De

Tableau de Iacurto

chaque famille il connaît le péché mignon, les habitudes et les faiblesses de bouche. Il sait qu'il faut à la maîtresse de postes ses biscuits au gingembre; quand Osias fait claquer la porte grillagée, il devine sans plus de quoi il s'agit: dame! depuis dix-sept ans... L'Épicier est le seul qui puisse faire oublier à l'institutrice sa dyspepsie, car sa bonne humeur est contagieuse. En servant les clients il ne parle que de mangeaille; mais comme il est psychologue, il leur demande des nouvelles de leur santé en leur glissant la petite facture.

Légende de Ringuet



LA BRASSERIE MOLSON LIMITÉE EN HOMMAGE AUX ÉPICIERS DU QUÉBEC